

AVSD



POURQUOI NOUS SOMMES TOUS PERDUS

« There's only a couple of ways you can get out :

One is death

The other is... mental institutions. »

Electric Wizard

Mars 2019 > Février 2020

Alexis Vassili Sacha DAWSON – avsd.fr

C'était le jour où mon patron avait finalement décidé de me virer. Je veux dire, c'était un petit matin qui traîne un peu les pieds, sort de l'hiver comme on sort de son lit pour rejoindre la salle de bains glacée, un petit matin pâle et fainéant, un de ceux qui donne la nausée. Somme toute, il était semblable aux précédents, mais différent en ceci : je ne le savais pas encore, mais j'allais, comme je l'ai dit, être viré. Dès lors, ainsi que toutes les ruptures, on se plaît à ré-imaginer la façon dont tout s'est déroulé avant d'apprendre, en dernier (alors qu'on est censé pourtant être le premier intéressé¹, mais vous savez, dans une vie de martyr, on finit par se douter un peu que la fin de la prophétie va puer un peu du cul pour nous), la terrible nouvelle. C'est ainsi qu'on revoit mentalement les regards fuyants de collègues auxquels on n'avait alors pas assez donné d'importance, tant de choses se sont perdues, si peu se sont dites... Et eux, couards qui vous saluent et sourient encore, sachant tout de la machination en route dans votre dos, prête à vous rouler dessus et vous aplatir tel un vulgaire toon, s'appliquent à faire absolument comme si de rien n'était, eux qui poignarderaient l'humble sauveur du peuple pour un peu d'avancement, le citoyen déchu dans quelques minutes de son état, car oui, il a un rendez-vous, et même s'il n'en a rien dit, pensant à une visite de routine, il a tout de même remarqué la voiture du boss qui s'est garée ce matin, qu'il a passé une paire d'heures avec la DRH (avec qui, moi, j'avais également rendez-vous, et tel l'innocent, je n'ai rien relevé, siffle comme si c'était le premier jour d'une éternité à venir) et tout autour du lieu maudit, le bureau sans âme et sans cœur, où chacun commence et finit, on a fait place nette, de peur qu'un mot ou un regard d'empathie soit complice avec un pestiféré déjà fini.

Je m'asseyais convenablement, à ma place de toujours, me semblait-il. Les automatismes en place, une pression sur l'unité centrale, une seconde sur le commutateur du double écran, et un petit monde sans gaieté se réveillait machinalement, lui aussi, sur un panorama de type prairie trop verte et trop libre pour être vraie. Rien de véritablement pénible où mon bureau se trouvait : un espace ouvert, comme on dit, où il faisait bon se balader, pour vous, l'entrepreneur, voyant les petites mains à votre solde confectionner des programmes tous destinés au seul but de mieux rentabiliser ; mais pour nous, les travailleurs, c'était l'espace de la promiscuité, de la mort de l'ennui et de la procrastination, on regardait suspicieusement nos postes par dessus nos épaules, au-delà des cloisons juste assez hautes pour empêcher nos clins d'œil blagueurs à chaque passage de la grosse Nadine. Mais je pense sincèrement que là où j'ai

¹ Ici, on constate clairement la tournure moderne des premiers enseignements de l'Évangile selon Matthieu et du Ministère de Jésus en Judée, auquel l'auteur fait une référence directe, lui aussi crucifié sur la place publique pour une manière d'hérésie ou de défiance face à l'état d'ordre en place.

manqué le coche, c'est quand j'ai (sans l'évoquer publiquement) refusé de participer à, ce que je considérais comme une mascarade sociale : la tournée du petit déjeuner. Là où nous étions parqués, chacun notre tour, nous devions ramener des paquets de viennoiseries fraîches² afin que chaque matin, tout le monde puisse agrémenter son café (ce que je ne bois pas) de quelques miettes de pâte et de farine et se serrer grassement la pogne. Quand bien même nous étions plus de trente (j'estime même une cinquantaine), et notre tour tombait une fois tous les trente ou cinquante jours de fait, je vous prie d'estimer le prix d'un tel lot à fournir pour des gens avec qui vous n'avez d'autre affinité que le lieu dans lequel vous enfermez votre sueur et votre esprit. Mais à plus forte raison, une partie de ces gens gagnaient bien plus que moi, figurant parmi les derniers employés de bas étage embauchés, et cela m'a toujours dépassé : pourquoi moi sacredieu, l'employé le moins bien payé, je devrais redistribuer un vingtième de ma paye dans une gourmandise à laquelle, c'était bien simple dès le début, je ne touchais et ne participais pas ? Le matin où ce dut être mon tour (on me l'avait fait suffisamment rabâché sur un ton mi-blagueur mi-hésitant), naturellement la table était vide, et j'allais jusqu'à m'arranger pour être absent. Je ne sais pas si c'est de là que tout a commencé. Non pas tous les petits matins glacés, les regards fuyants et les mornes pauses déjeuners avant le jour où le grand patron allait me virer, non, mais plutôt ce sentiment, celui d'être à un endroit, parmi d'autres de mon espèce³, mais d'y être complètement étranger et de savoir que tout ça, au moment presque où on y arrive, on a la certitude profonde qu'on va bientôt le quitter. Comme si, tout était vraiment écrit, dans votre peau et votre caractère incompatibles avec un montant de choses débiles. Alors l'hôtesse fait tout son possible pour vous décrire comment sera votre séjour, et tous les avantages auxquels vous aurez accès. On vous guide, vous fait visiter, vous montre votre résidence avec jacuzzi, mais vous, vous savez que vous allez partir bientôt et que tout le monde se ment pour accepter de passer de bonnes vacances, parmi nous, parmi d'autres, des locaux, car vous n'êtes pas un des leurs, vous êtes un passager, parmi les centaines de dizaines qui ont occupé ce même siège, et on s'intéresse quand même à vous, à vos habitudes, votre famille, vos souhaits, mais vous savez au fond de vous-même que vous ne pouvez leur en vouloir, car c'est vous qui partez, et pas eux, et dès lors, votre esprit vous trouve toutes les raisons du monde de déprécier votre expérience du séjour, jusqu'à devenir malade ou tout simplement timbré, si vous ne l'étiez pas avant d'arriver. Interprétant la moindre disposition à votre égard en zèle, le plus petit service en retour attendu avec intérêt décuplé, vous avez l'œil mauvais, la mine grise et le personnel en grippe. Vous avez le cul vissé sur votre transat à regarder la machine tourner et ronronner, sans vous, absent, qui cherchiez le repos et

2 C'est à dire, chaudes.

3 Enfin, ce n'est pas encore tout à fait clair selon moi.

ne vous retrouvez que plus esquiné. Vous parlez de vacances !

Alors il y avait donc des viennoiseries ce matin-là, qui n'étaient pas miennes, il y avait ma petite parcelle qui n'avait pas bougé d'un iota depuis la veille, et ce rendez-vous, un peu plus tard dans la matinée. Je devais rencontrer Jessica, une jeune et froide directrice des ressources humaines (que nous abrègerons DRH pour la suite, car tout le monde l'entend), une femme qui a incorporé jusque dans ses tréfonds la tête de l'emploi. Car j'imagine que c'est sur ce point qu'on accorde le plus d'attention sur le CV de la DRH (qui est la personne qui plus tard gèrera les CV des autres employés, alors dans ma tête, je me demandais, mais qui gère le CV de la personne qui gèrera les CV, la DRH de la DRH ?) : la distance. Cette saloperie de distance que saura dresser la DRH telle une barrière contre l'envahisseur Affect qui, c'est vrai, admettons-le, pourrait rendre des vérités et des décisions beaucoup plus difficiles à dire ou prendre, et pire encore, à entendre. Nous ne sommes que de petits tas de sensibilité après tout⁴. Jessica était donc brillamment sortie de l'école des DRH, devenant l'élève qui retiendra et récitera à la perfection, tout le reste des jours de sa vie, ses leçons. Un bonjour cordial, une poignée de main (car se faire la bise c'est déjà créer de la proximité et du lien), une ébauche d'intérêt perfide quant à la santé du salarié (afin d'anticiper un éventuel arrêt de travail ou une demande de congé sans doute), et jamais plus, oh grand Dieu, jamais. Mais nous n'étions pas là pour garder les cochons ensemble je le lui concède volontiers, et Jessica nous le faisait bien sentir quand elle sortait en rendez-vous avec le directeur adjoint, le chef comptable ou le patron, ou bien d'une autre manière, ne nous laissait, à nous autres, aucune prise possible pour découvrir ou s'intéresser à sa vie mais nous laissait à nous autres petits employés, tout le loisir de l'imaginer. Qui voudrait retrouver un tel bloc de femme glacial, dont le simple sourire apparaît comme une fissure dans une paroi trop polie, au soir d'une journée harassante ? Peut-être se déride-t-elle, peut-être pète-t-elle même un coup, comme on dit, et relâche ainsi une pression longuement accumulée et tenue au chaud sous la soupape d'une virtuelle casquette de DRH ? Mais la vérité demeure que je n'en saurai jamais rien et que la vie de Jessica, ainsi qu'elle l'a décidé, restera pour une bonne partie du monde un mystère entier. Il en va de même pour Gary, le patron bien aimé, qui a réussi à monter l'affaire qui tourne, qui se permet même de grossir (l'affaire, pas lui, on ne lui en laisserait même pas le temps !), d'avoir bonne espérance et les dents assez longues, l'audace, la fougue, de beaux jours devant lui et de vils projets en tête pour mettre à mal la concurrence et profiter des lois, de l'offre et du marché. On a tout pardonné à Gary, puisqu'il est toujours debout, et que l'arbitre siffle de nouveaux rounds tandis que les adversaires défilent, mais que lui, sportif, élancé et en jambes, tient encore le bon bout et ce, après un sévère accident qui faillit le laisser définitivement sur le bord de route. Il roule dans

4 Ça et des excréments.

une superbe Porsche Carrera noire qui rabat le caquet des employés qui s'extasient sur leurs modèles de réussite à eux, ceux de leur classe des non-patrons d'entreprise. Gary, le sympathique, lui, navigue sur d'autres mers. Les idées de génie, c'est de lui. La persévérance, encore lui. L'opportunisme récompensé, la volonté d'entreprendre, le petit mot gentil pour chacun, la famille et la carrière mariée, en un mot comme en cent, c'est toujours lui la réussite. Il respire cet homme. Du même air que nous en apparence, mais semblerait-il d'une qualité toute autre car lui est bien droit dans ses bottillons à un quart de nos salaires. Il faut au moins ça pour marcher avec les grands de ce monde, me dis-je. Peut-être commande-t-il un oxygène meilleur et plus pur pour chez lui, et que c'est ainsi qu'on se fabrique de meilleures idées que les autres et avec ça qu'on élève mieux les futurs fils de ? Ce qu'il dit se rapporte toujours au temps et même s'il n'en parle pas, il faut le comprendre ainsi, car lui vit dans une économie réelle du temps, une chronologie bien plus importante, faste, globale et consciente et allant plus vite que la notre. Il est l'homme de tous les paris, et il se tient, j'en suis un peu surpris, en face de moi, en ce moment-même, enfin pratiquement, un peu à la droite de Jessica qui elle, est en face de moi, derrière son bureau à elle, la porte fermée, car nous y sommes enfin, dans le bureau, au rendez-vous qui, je ne le savais pas encore mais commençais à le voir venir, s'annoncerait fatidique.

C'EST MAINTENANT QUE LES CHOSES SERIEUSES COMMENCENT

Parfois les tâches que l'on imaginait les plus simples s'avèrent devenir les plus périlleuses. Mettons un voyage en train pour traverser le pays. C'est une formalité effectuée par bien des voyageurs de nos jours, que ce soit pour le travail, la famille ou le loisir, ils s'assoient au fond d'un siège en profitant des mêmes braillards et courant dans les allées, d'une bouillie sonore filtrant de par-dessous les écouteurs d'un voisin ensommeillé, du fumet d'un sandwich bon marché, bref le tableau est suffisamment peint pour réveiller en vous d'affreux souvenirs de traversée. Eh bien, mettons que ce voyage soit dans votre esprit une formalité, car vous n'angoissez pas sur les mille et une raisons hasardeuses qu'il puisse y avoir un retard quelconque, une annulation, une correspondance manquée par excès de rêverie dans des transports trop communs, ou tout simplement car vous ne connaissez pas l'angoisse du transport, de la promiscuité, de tomber sur une forme moderne des brigands de grand chemin (ceux montant à un arrêt sans valider leur titre de transport et descendant au suivant, après vous avoir soulagé de vos effets) ou l'ultra prise de tête paralysante qui confine à l'immobilité absolue de son sujet. Mettons dis-je ! que ce jour-là, le jour de votre voyage, vous vous êtes levé flapi, flagada. Vous n'êtes pas dans vos godasses, l'estomac sens dessus dessous. Serait-ce la

tarte à la bière de la veille ou la bouillabaisse du midi ? Rien ne vous revient et pour parfaire la chose, votre siège attribué est en sens inverse de la marche du train ! Enfer et damnation, voilà parti pour cinq heures d'un trajet à toute blinde, à subir un estomac revivant les ravages d'un Verdun de 16, avec pour seul « médicament », un puissant digestif. Seulement il est huit heures du matin. La fièvre vous gagne, la sueur perle sur votre front blafard. Vous avez peur qu'un passager ne remarque une blancheur épouvantable au niveau de votre visage et alarmerait tout le wagon de la possible présence d'un « malade ». Diantre, et ce ventre qui vous trahit, grogne, c'est lui le malade, l'inconstant, le fragile ! Une chose devient claire comme de l'eau de roche en vous : vous allez chier liquide et ce n'est plus qu'une question de temps. Bordel à cul, c'est donc ça qui me tiraille, vous dites-vous, une diarrhée de type fulgurante qui m'assaillit. La sueur qui coulait le long de votre nuque en un petit filet a maintenant rejoint la raie de vos fesses, vous glissez sur votre fondement avec l'impression, interdit, de vous être déjà souillé. Dans un ultime effort, après une mûre réflexion, considérant que d'ouvrir la bouteille de dijo ce serait 1) un aveu public d'alcoolisme poussé à un stade très avancé 2) surtout insoutenable pour votre bide (quoiqu'on vous ait vanté les bienfaits naturels de celui-ci sur les maux de ventre et de digestion) à un heure si matinale où vous rêviez de café crème et de croissants, avant que ceux-ci ne vous soulèvent le cœur, et donc finalement, prenez l'option toute indiquée de vous rendre aux toilettes. Le choix est risqué et l'accident vite arrivé. Aucun trajet de reconnaissance n'a été effectué au préalable, peut-être les cabinets de cette rame sont en panne, ou sans papier (et ce serait si tragique), ou occupés par ces mères qui changent les couches de leurs gosses alors que vous aussi, en auriez probablement bien besoin, d'une couche, mais vous divaguez, pour sûr, vous allez vous retenir quoiqu'il vous en coûte, grand bonhomme que vous êtes ! Jour de chance, tous les feux sont au vert, le réduit est libre, la porte ferme convenablement, il y a même – alléluia – un demi rouleau de papier ! Sera-ce assez ? Passer sous silence les longues minutes pleines de morgue (le bruit... et l'odeur!) m'est pénible. Heureusement les cahots du train aideront l'occupant, et le lecteur, dans ce moment difficile, à masquer leurs activités ronflantes et obscènes. Reste qu'un trop long laps de temps s'est passé pour que personne ne se soit rendu compte de rien. Et ce n'est pas l'air soulagé qui se dessine sur votre face pour avoir fait quelques pas avec succès qui plaidera pour vous un drôlatique « non coupable » quand l'odeur se sera échappée, aura gagnée le wagon et vous aura suivi et rattrapé. Oui, votre origine l'indique, tout en fait ! celui qu'on avait remarqué dans le wagon comme le faible et fragile a regagné sa place la conscience plus légère jusqu'à ce qu'un malheureux ne vienne ouvrir à sa suite la porte du chiotte où, faute de mouche, un parfum pestilentiel et tenace embaume la petite pièce, vienne chatouiller les narines du successeur et porter le dégueulis à ses lèvres. Ce voyage vous aura fait néanmoins comprendre une chose : le

profil de ces personnes qui vous précédaient antan et venaient poser des bombes dont l'humeur putride est proportionnelle à leur état de santé relatif, dans des latrines pourtant désinfectées après chaque passage, ces gens étaient malades comme des chiens. Quels immondes animaux nous pouvons être parfois.

Retour au direct. Jessica se trouvait là, à essayer de mettre le doigt sur les mots justes, la manière la plus polie de dire les choses, le plus clairement possible mais le moins durement aussi. C'est ce type de langage qu'elle maniait pourtant à la perfection, l'extrême cordialité lui faisait défaut ce matin-là, avant que Gary ne prenne les choses en main et me dit à peu près ceci : *« écoute... voilà une anecdote qu'on m'a raconté et qui illustrera aussi bien la situation que ce que Jessica essaie de t'dire. Mon ami Cédric avait un chien. Une belle labrador à la robe sablée qui s'appelait Elsa. Il l'avait eu durant sa pré-adolescence, et étant fils unique, il s'y était beaucoup attaché. Vous savez comment sont aussi les labradors sans doute ? Ce sont comme de secondes mères qui défendent les enfants et s'y attachent, eh bien Elsa était comme ça, et partout où Cédric allait, eh bien, Elsa allait. Les années passèrent et Cédric alla au collège puis au lycée et s'émancipa un peu du carcan parental. Ici, Elsa lui conféra un alibi de taille car il pouvait la balader tous les soirs tout en allant fumer dans les chemins de campagne, à l'abri des regards, des cigarettes et de petits pétards que ses copains lui fournissaient. Un soir, il eut l'idée, saugrenue je le confesse, d'essayer de faire fumer Elsa, « pour voir comment ça ferait », et Elsa fuma son premier joint. Cédric remarqua à ce moment une lueur s'allumer dans les yeux de sa chienne et chaque soir, voulant revoir la p'tite flamme, il proposait au clebs, qui ne se faisait pas désirer, une bonne bouffée. Avec le temps, le chien rouspétait même quand il voyait poindre le bout du mégot sans avoir eu sa petite taffe. L'histoire en vint jusqu'au point où avec les années et leur consommation quotidienne, Elsa était plus accroc à l'herbe que Cédric, qui venait à s'en lasser, car elle lui rendait la pensée confuse dans ses études de concepts philosophiques. Bref, quittant peu à peu ses parents pour l'indépendance, Cédric en vint à moins voir sa chienne, qui sans devenir vraiment agressive, passait le plus clair de son temps à se morfondre jusqu'à chaque vacance où Cédric comprenant la secrète motivation d'Elsa à vouloir constamment sortir, revenait équipé comme il se devait. Là-dessus, les années passent. Cédric poursuit son petit bonhomme de chemin, ses parents partent en retraite et finissent par déménager à l'autre bout du pays tant et si bien qu'il ne voit plus sa chienne que pendant les grandes vacances, une fois par an. Et l'année dernière, avant l'été, Cédric reçoit un appel de sa mère, lui disant que la chienne commençait à se faire vieille, à accuser le coup, en plus de toujours tirer la gueule depuis qu'il était parti, et qu'en allant voir le véto, en fait, il se trouvait que la chienne avait développé un cancer, avec une grosse et vilaine tumeur au mamelon, au dessous des poumons. Alors Cédric descendit chez ses parents, et tout le temps qu'il passa là-bas, à pratiquer sa médecine douce avec la chienne, ce fut béni par les cieus : Elsa retrouvait la faim, la joie de vivre et sa naturelle (bien que jusque là perdue) vigueur. Le dernier jour, Cédric devait vraiment repartir, et il fit bien entendu ses valises. Je ne sais pas si*

c'est ce qui mit la puce à l'oreille du clébard mais écoutez-bien... [là, Gary ménagea une pause dramatique durant laquelle Jessica et moi rapprochâmes indiciblement nos visages de lui] la nuit de son départ, tôt le matin, sans un bruit, la chienne s'arracha de ses propres crocs la tumeur... Voilà !» Je n'étais pas sûr de bien comprendre, et je le lui dis. « *C'est une image.* » La brume qui flottait dans mon occiput tomba jusque devant mes yeux, je remarquai pourtant que Jessica semblait aussi déboussolée que je ne l'étais. « *Mais qu'est-ce qu'i' est arrivé au chien ensuite ?* » demanda-t-elle. « *Ah bah il s'est vidé de tout son sang et il a clamsé au matin, mais c'est pas le sujet* ». « *Mais c'est horrible !* » et pour une fois j'étais d'accord avec elle, « *le chien sent qu'il s'en va et se tue en bouffant sa tumeur ?* ». « *Le point,* reprit-il, *c'est qu'on est le chien et qu'on souhaite se séparer de toi* ». Je ne compris pas vraiment si j'étais une tumeur ou non de suite. « *Attention, pas que tu sois un cancer pour l'équipe mais...* » s'empressa de corriger Jessica, « *ah bah si ! Si Jessica !* » tonna Gary avant de ménager un nouveau silence dramatique et malaisant au possible. Jessica m'avait préparé un petit mémo qu'elle avait délicatement déposé sur mon bureau à midi quant à la marche à suivre, concernant les ruptures conventionnelles, le licenciement économique ou plutôt, la démission qu'on attendait de moi. Avant la fin de la journée, j'abandonnais tout, les affaires en cours, les réunions d'équipe et les chaînes de mails humoristiques que j'avais réussi à implanter dans nos régimes. Je n'oubliais là-bas qu'une petite veste grise bien chaude et pratique. A dire vrai, ce fut mon grand regret, le seul et l'unique.

NE JAMAIS DIRE: « FONTAINE, JE NE BOIRAI PAS DE TON EAU ! »

Les mois qui suivirent furent peu intenses. Si peu qu'il est difficile d'en tirer quoique ce soit d'autre que la figure prostrée du personnage principal, blotti au fond de son clapier, honteux d'avoir perdu un énième pari qui résonnait en lui comme l'aveu d'une tentation tenace : celle d'exister en société. Si l'on voulait peindre à ce moment le portrait de l'auteur en jeune homme, on l'aurait affublé à coup sûr d'une de ces pochettes. Je dis une de ces pochettes, car elles me semblent reconnaissables entre mille. Un fourre-document plastique, d'une couleur ca-rac-té-ris-tique au démarqueur⁵, contenant des feuilles de papier libre, incorrigiblement cornées (tandis qu'en toute logique, la rigidité cartonnée étudiée de la pochette devrait à cet égard, éviter cette dérive) et d'importance variable. Seulement, dans CES pochettes plastiques, violet papier toilette, vert irradié, jaune stabilo (toujours des couleurs avec lesquelles il est facile de passer inaperçu en société vous noterez), le fait est qu'on retrouve toujours la même ribambelle de camarades, à savoir : un curriculum vitae premièrement, morne au possible, d'impression baveuse sur une feuille d'un papier trop

5 Pour ne pas mieux dire : demandeur d'emploi ou pire, chômeur.

souple, et si la présence d'une photo dite d'identité timbre celle-ci, on a l'impression de déchiffrer un cachet de cire maculant une carte au trésor et la forme malencontreuse d'une île. Secondo, vient la quittance de loyer. Oh celle-là, elle commence à dater car le bailleur est bien trop occupé à essayer de vous déloger, vous et vos mois de retard, d'une cellule de luxe, avec salle d'eau et chiottes communes sur le palier. Tercio, c'est un bulletin de salaire qui répond à l'appel. Lui aussi a quelques années de bouteille mais un copain est sûr de pouvoir lui refaire une beauté sur ordinateur et trafiquer les dates pour leur redonner une petite fraîcheur. Enfin, suivant les buts des démarcheurs, viennent s'acoquiner à ce tiercé des demandes d'aide au logement, des certificats d'étude, des attestations (mensongères sans doute) d'hébergement, bref, toute la paperasse, en plusieurs exemplaires, photocopies de photocopies, sur laquelle nos misérables vies reposent jusqu'au grand incendie. Amen.

Ces mois furent ceux du malade, mais du malade à la pochette colorée, celui qu'on retrouve entre deux machines bureaucratiques et administratives, la mine défaite, dans lesquelles il essaye de trouver une voie où s'engouffrer. Ballotté d'une antenne à l'autre, d'une adresse l'autre, avec sa petite et piteuse pochette sous le bras, dans un délire kafkaïen d'incompétence, d'escaliers à monter puis redescendre, d'absents, de services fermés, de courrier à adresser, d'interlocuteurs en vacances ou congé maternité, de démarches en somme qui rappellent trop bien une épreuve folle du laisser passer A38 des Douze travaux d'Astérix⁶. Cette vie s'est résumée à attendre sur des bancs que son nom soit appelé, à machinalement délier les deux élastiques de sa pochette cartonnée, et étaler les symboles de son absence de normalité à des interlocuteurs simplement concernés par une odieuse statistique : délivrer, formuler, administrer, congédier.

Voilà tout. L'auteur ne veut pas faire subir au lecteur l'enfer vécu. Pas tout le temps du moins. S'il veut subir, nous lui recommanderons la lecture du *Procès* (ouvrage toujours majeur en son genre) et d'un quelconque règlement balourd qui dicte la vie du premier bureaucrate venu. C'est confondant et profondément désespérant. Pour notre part, ceux qui restent, nous allons nous retrouver dans quelques instants pour la suite de cette histoire palpitante, mais avant ça, une courte page de publicité et un feuilleton triste titré :

UNE BREVE ROMANCE ESPINGUINE

L'oncle Zio m'a dit que le jour qu'il a su qu'il était vieux, c'était le jour où il n'arrivait plus à suivre les jolies filles que du regard. Il l'a dit avec une telle tristesse dans la voix que j'ai compris que c'était comme si il avait fait ça toute sa vie et que maintenant, c'était plus qu'un

6 Enfin de véritables références populaires !

lointain souvenir... L'oncle Zio, c'est lui qui m'a tout appris. Il avait cette guitare américaine, qu'il disait fabriquée, si pas au Mexique par un de ses frères, par un de ses frères mexicains, mais en Californie. Il m'a laissé en jouer quelquefois seulement. Le reste du temps, c'était pour lui. C'était la sienne. Il l'avait acheté le jour de la mort de Franco à Barcelona, dans un magasin long et étroit près de la Rambla, en souvenir aussi disait-il, de Garcia Lorca, des saudades, des temps meilleurs – naïf qu'il était – à venir. La guitare avait tellement vécu depuis, que le vernis était parti sur pratiquement tout le devant et que le manche était comme poli. Ça lui donnait une gueule pas possible, de maltraitée, de mamie défraîchie, alors qu'au toucher, c'était la plus douce que j'ai jamais caressée. C'est une des premières fois que j'ai vu l'Oncle Zio qu'il me l'a mise entre les mains, comme pour me tenter, me montrer avec quoi on peut flirter quand on est vraiment un guitariste, et il a tout de suite réussi à m'avoir. Pendant des années que j'allais le voir, j'avais plus le droit d'y retoucher mais je la regardais du coin de l'œil, avec envie, comme une cousine mignonne et je l'évoquais discrètement, oh comme ça tu sais oncle Zio, pour avoir de ses nouvelles. J'avais maintenant ma mienne en bois de cagette, et lui, continuait de gratter les cordes d'un mythe. Et c'est à partir de ce moment-là, qu'il m'a appris les fondamentaux de la vie. L'oncle Zio m'a bien fait comprendre que les filles, c'était sans doute le plus important, et que le reste, ne devait être qu'un moyen d'accéder à ce but. De cette façon, il a mis entre mes mains un tas de choses : une raquette de tennis, un ballon de football, Das Kapital, une épée, un crayon, et de finir par cette fameuse guitare. Tout ça, c'étaient des armes directes pour toucher le cœur des promises qu'il disait. Lui qu'était toujours tout seul, ça m'amusait de l'entendre parler de choses qu'il connaissait pas tant, au-delà de tout ce qu'il avait imaginé pour embobiner le gamin que j'étais. Alors un jour il me donnait une épée qui pesait un âne mort dans les mains, me criait « *en garde!* » de l'autre bout du patio et me bondissait dessus, tout sabre dehors, et m'escrimait comme si j'en avais après sa vie, après ses bourses. Mais je n'en voulais pas à son argent. Un autre jour, on partait tôt le matin, il me laissait conduire sur ses genoux la vieille Ford, seulement quand on arrivait sur le parking, puis m'emmenait m'épuiser sur les courts avec une raquette lourde et trop grande. Un autre encore, il me présentait comme le remplaçant idéal au match des poussins du dimanche, et la partie se terminait pour moi quand l'arbitre sifflait alors que je venais d'entrer. Je n'avais pas joué une seule minute depuis des mois, car (et je m'en rendais bien compte) aucun entraîneur sensé n'aurait envoyé un petit gros au poste d'attaquant sur le terrain, en pleine défaite : autant fatiguer à mort l'effectif. C'est de là que vient mon surnom, « *Tito* », à l'époque tout le monde m'appelait Gordito⁷, mais l'oncle Zio disait que même si c'était vrai, on pouvait le tourner plus gentiment pour moi car dans ce cas, pourquoi ne pas appeler tout le monde « sale con », qu'il

7 Le petit gros, le grassouillet (*Note du traducteur*)

disait non sans raison. Quand vint le moment où il sortit le crayon, je pensais qu'il m'apprendrait à dessiner aussi bien que lui, car l'oncle Zio était peintre parfois, et même si ses tableaux ressemblaient à des grilles de gribouillis sombres, quand on lui demandait « *oncle Zio, dessine-moi un mouton* », alors il le faisait si bien qu'on le voyait presque gambader en plissant un peu les yeux. Marx, c'était pour plus tard. Il me dit que les idées de ce pavé, si on arrivait à les en extraire, plaisaient à un type de femme très désirable : les idéalistes. Et ces femmes, plus passionnées sur certains points que les autres, oncle Zio les disait plus encline à pardonner les écarts, les bêtises, que c'était pour nous, en quelque sorte, du pain béni. Et puis comme une ultime tentative, il finit par me montrer sa guitare, avec laquelle il finirait sa vie, enterrés ensemble qu'il avait dit, et puis on apprit tous les deux à jouer. Au début, vous pouvez pas savoir ce que ça faisait mal les cordes métalliques. Mes p'tits doigts boudinés se coupaient sur les cordes, mon poignet était tout engourdi et ma main fatiguée de faire des positions compliquées le long du manche. Mais si partout ailleurs l'oncle Zio avait échoué, de m'avoir montré sa guitare en premier, là il pouvait dire qu'il avait bien réussi à m'attraper. Avec la pratique, les années qui sont passées si vite, l'oncle Zio m'accompagnait, me montrait des morceaux de sa jeunesse qu'il se souvenait et parfois je le laissais juste jouer, pour écouter, voir comment c'est une grande personne qui est là pour, avec et comme un enfant. Et puis un jour il a disparu. Pas comme les adultes disent « *il a disparu* » quand ils veulent dire qu'un homme est mort, non. Il a bel et bien disparu de la ville. A chaque fois que je me rendais carrer de Girona, mon cœur battait, je regardais à l'étage de son immeuble, mais rien, personne à la fenêtre, toujours le même rideau tiré sur le – déjà – bon vieux temps, comme je disais. J'étais sorti du collège des garçons à cette époque et pour la première fois de mon histoire, une ficelle de l'oncle Zio allait marcher. Pour dire tout rapidement, à la maison on n'avait pas de console de jeux et même si je lisais tous les magazines du kiosque qu'on voulait bien m'acheter, je ne pouvais jouer à la console que chez mes rares copains qui voulaient bien me prêter quelques minutes la manette afin de moi-même expérimenter ce nouveau plaisir. Un jour, chez Juan, sa cousine vint se coller à nous. Elle nous dit alors que son grand frère avait déjà fini ce jeu, qu'il avait la dernière Playstation sortie, que c'était de bien plus beaux graphismes, bref, de quoi craner devant les garçons. Elle dit aussi qu'elle nous laisserait bien la voir si seulement on lui montrait un truc dingue. Juan s'est mis à aspirer de l'orxata par le nez avant de le recracher par la bouche. Il nous promettait une version ultérieure de sa performance dans laquelle il pourrait aspirer par la bouche et simultanément faire pipi, Rita n'était pas surprise de son niveau de bêtise. Alors ni une ni deux, c'était mon tour et j'ai pas sorti Le Capital, non, j'ai pris la guitare du père à Juan et j'ai fait comme Hendrix qui jouait avec ses dents puis souriait comme un dément. Ce jour-là, j'ai tout gagné, et la semaine d'après je sonnais chez elle, carrer de

Valencia, après un trajet en bus interminable. On a filé dans sa chambre où elle m'a dit tout de go « *apprends-moi* ». Les choses de l'amour, l'oncle Zio avait toujours fait en sorte de ne trop rien en dire, alors je lui dis que j'étais pas prêt. Elle me dit simplement « *alors montre-moi comment tu fais* », moi j'hésitais, elle détourna le regard et juste au moment où j'allais baisser mon pantalon, le père de Rita fit irruption dans la pièce. Il vint me serrer la main que je sortais vite de ma poche, m'emmena voir ses guitares et me demanda de lui jouer quelque chose. De retour dans sa chambre, elle me dit qu'ils étaient tous les deux super impressionnés, et m'expliqua que son papa adorait l'instrument sans savoir vraiment en jouer et qu'elle aimerait aussi beaucoup que je lui montre comment en jouer. Aaaaaah ! ... C'était donc ça ! ... J'avais évité de peu une belle embûche... Alors toutes les semaines je prenais le bus, j'allais carrer de Valencia, jouer de la guitare, du Bowie et du Led Zeppelin pour Rita et son père. Après une heure de travail, j'avais le droit à ma récompense : une bonne partie sur la Playstation de son frère. Nous progressions ensemble, chapitre par chapitre, dans un jeu avec des colosses qui m'avait happé entièrement. Après avoir tout lu à son sujet dans les magazines, après y avoir joué, je continuais d'en rêver la nuit. Son frère nous regardait faire, nous conseillait, et un soir même il me reconduisit sur sa mobylette : j'étais pas peu fier d'être derrière lui. Il me prêta un disque qu'il m'a dit que j'aimerais, comme il savait que j'étais fortiche de la guitare électrique. Il ne s'était pas trompé, c'était 666 des Enfants d'Aphrodite. Avec Rita, les semaines passant, je sentais qu'elle était de moins en moins intéressée par la guitare et fuyait les leçons que je lui donnais, omettait de travailler ses exercices, prétextant qu'ils étaient trop durs ou stupides (en fait, ils étaient les deux à la fois), elle passait son temps à me regarder jouer, de la guitare, puis de la console, à me faire éviter tout contact avec son père ou son frère, et je finis par trouver ça plus que bizarre. Puis un soir, où après de nombreuses fois maintenant, je n'avais même plus le cœur à poursuivre notre aventure vidéoludique, je me jurais que c'était la dernière fois. Alors tout ce qu'on fit était comme sans appel, parce qu'ils étaient comme fait pour la dernière fois, et elle le sentait, et je le savais. Elle me reconduisit à l'arrêt de bus, comme elle l'avait toujours fait, s'assurant que le véhicule qui m'avait déposé, m'emporterait bien pour me redéposer la semaine suivante au même endroit, comme si c'était un long et même trajet sans terminus. Il s'était mis à pleuvoir, comme dans les mauvais films où les gens se séparent. Elle avait le fond de l'œil humide et je savais bien que c'était pas à cause de la pluie. Je ne pouvais pas supporter son regard, je me suis retourné et sur la vitre de l'arrêt d'autocar, il était marqué "Tito je t'aime". Je me suis instinctivement retourné en souriant bêtement et je le jure, sans penser à mal, j'ai commencé à dire « *c'est drôle c'est comme ça que je ...* » mais elle pleurait déjà sans que j'ai pu finir. Les minutes avant que le car n'arrive furent un long et pénible supplice. Je n'avais rien trouvé à faire, je regardais partout autour, exceptés Rita et la vitre derrière moi.

Des années plus tard, l'oncle Zio n'était pas reparu. Je passais par hasard carrer de Valencia et l'inscription sur la vitre avait bien sûr disparu. J'ai sonné à l'endroit où j'étais allé tant de fois et son père vint m'ouvrir. Il m'avait oublié, m'apprit que Rita était mariée et que son fils s'était récemment suicidé. Je ne sus pas quoi dire. Je repensais à ce jeu que je n'avais jamais fini, à Rita, la guitare dont je continuais de jouer, et à son frère qui aimait tant les jeux vidéo et qui venait de perdre une vie, la seule qu'il avait.

VOILA DANS LE DESORDRE UNE LISTE DE CHOSES QU'IL VAUDRAIT MIEUX NE PAS OUBLIER
AVANT DE CREVER

- La Russie n'a pas fait que de la merde, je le concède. On peut pourtant les accuser de bien des choses. Cette faculté par exemple à mettre au monde des tyrans qui, en moins d'un siècle, dominant (physiquement ou psychologiquement) la moitié du monde. Des volontés de fer, qui s'inscrivent avec des programmes pour redorer le blason d'un pays parce que le reste de la planète les prend pour des ploucs et des demeurés complets, mais des débiles qui vont jusqu'aux bouts de leurs idées quitte à créer une zizanie totale dans leur propre fief (est-ce que ça se dit « *proko fief* » en russe?). Oh oui, je pense bien évidemment à ce bon vieux Joseph, petit père des peuples, et notre antenne actuelle, Vladimir, qui pointe vers un nationalisme toujours plus ostensible. Mais je pense aussi à un pays qu'on mettrait des jours et des semaines à traverser, si grand (dix-sept millions de kilomètres carré – j'ai essayé de calculer combien d'appartements d'auteur je pouvais faire rentrer dans la Russie, mais je n'ai pas réussi à comprendre combien au juste, sans doute des millions de milliards puisque chez moi ça en fait avec peine plus de vingt mètres carré), si changeant (genre les paysages varient, de la neige au blizzard en somme), que pour faire le tour du royaume bonjour, et que si c'est pour se les geler la moitié du temps, au revoir ! Je pense à la cuisine de ces salauds... ce goulasch, ces légumes rachitiques merdiques, ces plats conçus pour coller au bide, sans aucun raffinement, pouah... et puis il faut le dire aussi, leurs têtes... a-t-on jamais vu un russkof sourire ailleurs que quand il faisait souffrir ? Non vraiment, pourquoi irait-on là-bas ? Faire le cake dans une forêt de Sibérie pour écrire son guide de survie contre le consumérisme ? Faire la queue pour aller saluer la dépouille du Camarade Oulianov, en étant soi-même un enfant docile du capitalisme ? Rien de tout ça. Quand on sait que la Russie a fait naître des talents comme cette vieille branche de Fiodor Mikhaïlovitch

DOSTOIEVSKI, qu'elle lui a mis les fers aux pieds et lui a dit « uh cocotte » en route pour le bagne et l'exil (et pas question de se couvrir ou d'embarquer une petite laine), l'a tenu entre ses pognes prête à casser pendant quatre ans avant de la jeter loin devant elle. Voilà le genre un peu, de la Russie. Vous naissez, je vous prends, je vous détruis, et puis vous, dans son dos, vous lui faites un enfant que vous êtes fier de dire russe, et pas des moindres : LE HAUT DU PANIER DES PAGES DE LA LITTÉRATURE MONDIALE. Oui mesdames messieurs, rien de moins ! Il y a les *Souvenirs de la maison des morts*, sur le bagne, qui à leur lecture m'ont inspiré cette pensée « moi à sa place, au moment où j'aurai posé la première pattoune dans la poudreuse, je serais littéralement désespéré et mort gelé ». Jamais je n'ai pu concevoir une minute de survie dans des conditions que des simulacres d'émissions télé s'amuse à recréer pour des casses-cou(illes) occidentaux blasés à la pub, en mal d'aventure. Ensuite il y a bien sûr *Crime et châtiment*, qui – avis personnel – si on omet la lecture de l'épilogue, est au dessus de la quasi totalité des romans écrits en ce bas monde. Viennent ensuite *Les Démons*, *Le Prince*, *Les Frères Karamazov*, d'autres, mais l'essentiel est là, dans les deux pré-cités. Dosto a cette faculté de nouer un lien si sacré avec son lecteur, que le retrouver, c'est réentendre grand papa vous narrer une histoire de l'ancien régime. Voilà l'effet qu'il me fait.

Je dois dire maintenant que le reste de la littérature russe ne m'emballer pas outre mesure. Pour faire court, en supplément, je ne retiendrai que *Le maître et Marguerite* et *Le pavillon des cancéreux*. Le premier est de Boulgakov, assez fou et fantas(tique), et le second est de Soljenitsine, un digne héritier du bagnard sus-mentionné. Si nous mettons maintenant de côté la littérature, nous pouvons passer au cinéma, et là mes amis, il y a trois choses à retenir. (1) *Bouge pas, meurs, ressuscite* [de Vitali Kanevski – 1990] (2) *Requiem pour un massacre* [Elem Klimov – 1985] (3) ANDREI – PUTAIN DE – TARKOVSKI. Le (1) est très bien, dur, sur l'enfance. Le (2) est une sorte de pendant à *Apocalypse Now* mais sur la Seconde guerre mondiale, avec un protagoniste adolescent qui va découvrir les abîmes de l'existence et le (3) est un réalisateur visionnaire qui n'a pas son pareil dans le cinéma. Que ce soit l'épopée mystique de *Stalker* [1979], le futur à la dérive de *Solaris* [1972] ou CETTE DINGUERIE de portrait d'un moine, *Andrei Roublev* [1966], durant le quinzième siècle qui est en fait une allégorie sur l'image et son créateur.

- Je suis allé une fois en Hongrie. J'ai été à Budapest, j'y ai acheté (enfin, mon

paternel) un jeu de cartes illustré du dessin animé *South Park* et une petite peluche à l'effigie du doudou-chien que j'avais oublié au pays. J'y ai découvert le poulet à la citronnelle dans une boui-boui chinois et que je cherche à regoûter dans la diaspora de tous les restos chinois du monde. Je me suis baigné sur les rives du lac Balaton et j'y ai vu probablement le plus gros bovidé de ma vie (ma mémoire d'enfant me le fait situer à plus de deux mètres de hauteur, le poil dru et la corne saillante, prête à percer l'enfant teigneux). Mais je suis allé en Hongrie chaque fois que le réalisateur Bela Tarr m'y invitait également. Et comme Corto Maltese me le fait si souvent dire : « je n'ai jamais dit non à un beau voyage ». On entend parfois parler de ces films interminables, *Shoah*, les versions « director's cut » d'un tel, Lawrence d'Arabie, un Cimino, mais peu s'avancent à prononcer le nom de *Satantango* [1994]. Sept heures trente minutes, c'est ce qu'il vous faudra subir pour vous élever de votre condition de spectateur, avant d'enchaîner sur *Les harmonies Werckmeister* [2000] (seulement cent quarante-cinq minutes, c'est plus la mer à boire maintenant). Deux prouesses, deux adaptations des romans du hongrois Laszlo Krashznahorkai (à vos souhaits). Bela Tarr me renvoie au doux temps où on réalisait encore des films avec de la pellicule 35mm et où en 1994, on la repoussait dans ses dernières limites avec des séquences très longues et techniques sur un fond de déliquescence communiste. Avec son successeur de 2000, il pousse le tout au sublime et à l'inégalé. De savoureuses cartouches à se garder sous le coude pour les jours où ça ne semble plus bien aller.

- Aller au Japon
- à ce propos, depuis tout petit, je ressens un intérêt croissant pour ce curieux pays. Ayant grandi sous l'ère fin de règne de Dorothée (dont l'émission a grandement contribué à implanter l'univers « manga » dans nos petits cervelets en ébullition), je me souviens, moi, campagnard la semaine, citadin le weekend (un genre de super héros alors très moderne, dont le pouvoir principal est d'avoir deux vies, deux foyers, deux parents et d'être perpétuellement ballotté entre chaque univers), avoir eu en ma possession les premières revues consacrées (la bien-nommée « Mangas », d'AB Productions, principal receleur des créations dé-bridées, hihi) ainsi que des volumes qui gagnaient en popularité dans les rayons des bédéthèques des grandes villes (Glénat, dans ma mémoire, était l'un de ces éditeurs surfant sur la nouvelle vague, mais pas celle d'*Hokusai hein*). Ainsi me vient naturellement une anecdote quant au choix des volumes

qui composaient ma collection et on y trouve, aujourd'hui encore, les volumes d'hier, disparates (j'ai pour exemple, en ma possession deux volumes des *Chevaliers du Zodiaque*, les numéros 4 et 24). A cela, mon explication – véridique – est qu'enfant, j'établissais mes choix selon une numérologie obscure. J'ai ainsi, depuis mon plus jeune âge, préféré des nombres à d'autres (le 4 étant mon favori par exemple), pour aucune raison valable ou rationnelle si ce n'est une attirance graphique ou sensorielle. Ce délire n'a pas été prolongé sur d'autres séries telles que *GTO* (de Toru Fujisawa, qui trône sur la plus haute marche du piédestal des meilleurs mangas jamais écrits et dessinés), *Beck* (série de Harold Sakuichi, que j'ai vaguement vécu en parallèle de sa publication et qui raconte comment un jeune garçon découvre le rock, la guitare, puis fonde un groupe), ou encore *Dr. Slump* (du créateur de *Dragon Ball*, Akira Toriyama, manga humoristique, enfantin et scatologique, n'ayant pas dépassé le stade anal diraient certains, Dieu merci mais à l'inverse des deux séries susmentionnées, *Dr. Slump* est un grand absent de ma collection car je les empruntais à l'époque à la bibliothèque de ma vie citadine). Tous ces mangas et ces magazines, avaient une chose en commun : leur origine, bien sûr, mais par là même, ce sur quoi ils dissertaient, à savoir le Japon. Quant une œuvre apparaît, elle fait naturellement écho à des coutumes, à des archétypes, des problématiques locales, si elle n'apparaît pas comme traitant de sujets globaux et humains, elle les traite sous le spectre de la culture dont elle est originaire. Ainsi, j'ai plus ou moins grandi à travers ces imaginaires, qui m'ont façonnés et transportés, et l'envie s'est fait de plus en plus nette, marqué par des photos, des peintures, des documentaires ou que sais-je, de découvrir par moi-même, ce pays qui m'a élevé. J'ai parlé de *GTO* au panthéon, *Beck*, *Dr. Slump*, permettez-moi de citer également les excellents *Trigun*, *Cowboy Bebop* et *Samurai Champloo*. Maintenant, si le Japon n'était resté que culture adolescente pour moi, je m'en serais peut-être départi. Mais il a continué à me hanter, musicalement, cinématographiquement, et plus récemment, photographiquement. Musicalement, il a produit une scène étonnante et perméable mais non-exportée, qui grossièrement dit, vivait le rock avec un délai de deux ou trois ans de retard sur le reste du monde dans les années 60, récréant à sa manière des Beatles (*Happy End*, les deux premiers albums de 70 et 71 sont fabuleux), Black Sabbath (*Guru*) ou du Velvet Underground (*April Fools*). Plus tard, on peut relever son penchant jazz et ce prodige pianistique autodidacte de Ryo Fukui. Et plus récemment, je me contenterai de ne citer que deux noms, le regretté *Nujabes*

(producteur hip-hop inégalé auquel j'ai déjà consacré une chiée de lignes⁸) et les psychédélices *Kikagaku Moyo* (une des dernières inventions géniales en date du pays nippon). Passons au cinéma maintenant avec bien évidemment *Rashomon* d'Akira Kurosawa et son inénarrable acteur Toshiro Mifune. Bien sûr, c'est d'une convenance sans égale de les citer, on les retrouve toujours acoquiner des classiques d'Ozu, *Hara-Kiri* (Kobayashi), Imamura ou d'autres Kurosawa (l'incroyable *Barberousse*, le moins surprenant *Les sept samourais* ou sa pièce plus cryptique *Dodes Kaden*) mais voyageons jusqu'à notre temps. Kore-Eda est très bien c'est entendu, mais s'il ne fallait en retenir vraiment qu'un (et c'est un peu le but de ces listes, se concentrer sur l'essentiel – ça m'est venu comme ça, quand un ami me disait vouloir faire rentrer toute sa vie [et il entendait par là, le strict nécessaire] dans une valise, eh bien je ne pourrai pas, je n'arriverai tout simplement pas à me contenter de deux ou trois choses, j'ai le sentiment de devoir posséder pour me rassurer, pour que ces choses me consolent, au cas où cela n'irait pas) si nous devons n'en retenir qu'un, dis-je, ce serait *The Taste of Tea*. Katsuhito Ishii a signé selon moi un film sans égal. Un rejeton difforme mais génial, brillant. Pas simple et lumineux, c'est un vent rafraîchissant et une petite claque pour le cinéphile. On finit par la photo où je ne vais pas citer Moriyama, Araki (dont j'aime les démarches mais dont les résultats m'enchantent moins, excepté le livre sur sa femme) mais où mon propos sera plus général. Il n'a pas été rare, c'est même une manie hebdomadaire, que je cherche, regarde des photos quelconques du Japon. C'est assez difficile pour moi de l'expliquer mais c'est un de mes plaisirs que de simplement regarder comment est ce pays. Ce peut être ses rues étroites et passantes, bordées de câbles électriques (en fait c'est surtout cela), ses campagnes pittoresques et vallonnées coupées par des voies de chemin de fer, ses monts inviolés, ses neiges, ses brumes, ses temples ou ses love hotels, c'est un pays fou, dont les habitants sont, je le suppose, fous eux aussi, à leur manière toute japonaise, mais c'est un pays qui m'impressionne pour une quantité de raisons que je trouverai bon de détailler le jour où je passerai à table pour la rédaction d'un compte rendu du long voyage au Japon que j'aurai entrepris. C'est mon projet, mon désir, une chose à biffer de cette liste, avant de mourir.

- Nourrir le chat
- Depuis longtemps, je cherche comment savamment incorporer mes références

8 Lire à ce propos « Sur Jun Seba mort un vingt-six février » de votre serviteur

« pop » à mes écrits sans paraître potache ou lourdingue. Je veux dire, Rodrigo Frésan par exemple, tisse ses récits autour de ça, il y arrive très bien, et quand on ne connaît pas quelque chose, on referme deux minutes le bouquin pour vérifier de quoi il s'agit, à côté de quoi on est passé au juste, ou comme Tarantino, qui brasse, cite, parodie, complaisamment dans ses films, jusqu'au point où le clin d'œil un peu trop appuyé, atteint dès lors, l'effet inverse et pervers de la référence pop qui est la surabondance trop aguichante et gratuite. A partir de ce moment-là, on tombe dans le « regardez les djeun's, moi aussi j'peux faire le gars *smart* et *in* qui vit avec son temps », et c'est le fossé dans lequel on ne veut pas tomber ici. Alors, pendant des plombs, j'ai évité la chose. Je veux dire, j'ai fait quelques références timides certes, j'ai écrit sur un fond de Chopin ou de Baker (Chet, pas Joséphine), j'ai parlé de rares peintures ou d'un film éventuellement, mais sans jamais citer mes maîtres ou mes classiques. Et puis ça me taraudait vous savez. Pour un auteur, c'est toujours bien de montrer d'où on vient, avec qui on est venu, histoire de s'acheter une légitimité et une crédibilité auprès du lecteur avisé quoi. Dire qu'on a un peu lu dans la vie, et fréquenté les bons référents, faute d'avoir vécu et rencontrer de belles personnes, sans doute. Et finalement j'ai trouvé l'idée de cette liste. Quelle aubaine ! Par pays, langue ou région du monde, citer pour m'en débarrasser, que ceux qui le méritent, vraiment, les rares qui restent après la déforestation, après le déluge, les monuments qui me résistent. Maintenant, j'hésite moins à étaler ma petite culture (vous savez ce qu'on dit, moins on en a, plus on l'étale), à citer de temps à autre, plus ou moins discrètement (ça dépend si ça part en note de bas de page, si oui, je deviens catastrophique et gênant), mais surtout je me rassure. Je me rassure car j'oublie facilement. J'ai une mémoire atroce et à l'agonie. Alors je cite pour ne pas oublier, d'où je viens et qui je suis (être et suivre), et pour faire des coups de coude à mon lecteur en clignant de l'œil, genre « eh t'as vu, j'connais la musique », comme quand une beauté passe aux abords, nous qui n'avons pas baisé depuis un an, mais qui savons reconnaître les belles femmes quand elles ne font que passer.

- J'entretiens avec l'Angleterre une histoire d'amour à distance si je puis dire. Mon grand-père, George, y est né, au début du siècle dernier, à Cambridge, en 1919 précisément. C'est depuis ce temps, et celui où je l'ai connu, lui ai voué un culte sans borne pour des raisons que je ne puis expliquer ici (je vous tiens assez la guibolle comme ça), que je me considère plutôt d'origine anglaise que toute

autre. Non seulement parce que mon nom de famille le trahit, mais aussi pour l'esprit anglais, que j'imagine irrévérencieux, grinçant, flegmatique, c'est comme ça qu'on le décrit en partie tout du moins. C'est cet esprit que j'aimerais qu'on me reconnaisse, car depuis tout jeune, et là encore, pour des raisons qu'il ne convient pas d'explicitier (je ne vais pas vous tenir les deux jambes ici, il vous faudra revenir et lire d'autres nouvelles), je ne me suis jamais senti tout à fait français. Même si mes origines se partagent entre belges, slovènes, françaises et anglaises, ce sont les anglaises qu'il me plaît de revendiquer le plus ardemment. J'aime l'Angleterre. J'aime l'Ecosse et le reste aussi, bien sûr, attention ! Mais l'Angleterre, c'est quelque chose tout de même... Leurs petit-déjeuners copieux, leurs campagnes, le sud et ses côtes (je rêve de faire un court voyage en vélo de Dover à Plymouth ! Tiens allez, soyons fou :)

- Faire un voyage à vélo le long de la côte sud de l'Angleterre, de Dover à Plymouth
- Reprenons : oui, l'Angleterre a produit des choses fabuleuses, typiques de chez elle, de son esprit (bon ça, on peut sans doute le dire pour chaque pays mais passons) que ce soit en littérature, en musique, en peinture, ailleurs. Mais commençons notre liste par ce qui me vient en premier à l'esprit, c'est la série télévisée *The IT Crowd*, écrite par Graham Linehan de 2006 à 2010. Quatre saisons, et Dieu sait que je ne suis pas (du tout) friand de séries, mais alors celle-ci est un bijou de comédie. Tordante, absurde comme il faut, un épisode peut vaincre la morosité et le cafard à coup sûr ! J'en connais des tirades par cœur, et rares sont les gens avec qui je peux échanger un « *a fire ? At seapark ? During the sealions's show ?* » malheureusement. Les choses précieuses se gardent et partagent entre peu, ainsi va le monde depuis son origine.

Ensuite, je dois avouer ma passion pour les Pink Floyd, depuis la classe de première où après des mois de travail, le meilleur ami d'une de mes ex-copines, Thomas, réussit à me faire télécharger (illégalement) *Meddle*, l'album de 71⁹. Dans les semaines qui suivirent, pris d'une folie, j'avais tous les disques en ma possession, et *Atom Heart Mother*, *Meddle* (qui resteront mes deux préférés), le *Dark Side of the Moon* évidemment, *Animals* (qui est le premier que j'ai acheté physiquement) et *Wish You Were Here*, ont longtemps, longtemps, tourné en boucle sur ma platine. Un an après, c'est quatre autres anglais qui ont remplacé

9 C'est d'ailleurs dans cet album de Pink Floyd qu'on retrouve la chanson « Fearless » qui reprend le chant des supporters de Liverpool intitulé « You'll never walk alone » et c'est là que je l'entendrais pour la première fois de ma vie, le groupe étant lui-même supporter de l'équipe. Bien des années plus tard, cela devait conditionner mon rapport à cette équipe, que je soutiens depuis.

les premiers cités : les Libertines. Presque dix ans après les faits, je découvrais l'indécrottable Peter Doherty et sa bande, leurs deux albums, *Up the Brackets* (2002) et *The Libertines* (2004), et là, uppercut du droit, 100 % incapacité invalide¹⁰. Je jouais de la guitare depuis quelques années à l'époque, et à l'écoute de chaque chanson du premier album, à aucun moment, je n'imaginai cela comme une suite d'accords barrés bateaux, comme on en trouvait partout, cela ne m'avait tout simplement pas traversé l'esprit tant c'était mélodique. Presque tout posséder des Libertines m'a pris peu de temps, j'ai eu la chance de lire un matin dans un journal la nouvelle de leur réunification. J'en étais ivre de bonheur. Je possédais sur mon disque dur quasiment chaque concert, chaque chanson enregistrée (ça c'est certain), chaque apparition télévisée, dans des qualités exécrables, qu'importe, j'avais perdu la tête pour eux. Aujourd'hui encore, une belle partie de mon répertoire, que je récite pour me consoler à la guitare, me vient de cet amour adolescent, qui ne me passera pas je l'espère, car il est bon, fort et sincère. Après, il y a bien sûr les Stones, qui sont mes Beatles à moi, les Kinks, Led Zepp, et une chérie d'autres groupes des sixties qui ont marqué ma culture musicale, Damon Albarn (leader du groupe brit-pop Blur) et son projet Gorillaz, dont j'adore le second album, *Demon Days*, et si on refait un bref crochet par l'image animée, je citerais *Blow-Up* (tourné par un italien mais en Angleterre, ça m'évitera les détours), Mr Bean, que j'ai adoré et avec qui j'ai grandi et avec lequel je trouvais que mon père avait un brin de ressemblance¹¹, *Amicalement vôtre* (*The Persuaders en v.o.*), mais pour la littérature, il faudrait repasser et voir en face :

- Putain l'Amérique ! Ce pays de dingue a engendré des pelletés d'auteurs qui me fascinent, des caractères singuliers, des générations de losers, bref, des gens qui me parlent, parce que bon, faut se rendre à l'évidence, voilà ma posture : je suis

10 La référence ici, pop comme il se doit, est obscure, et provient d'un épisode pourtant culte de Strip Tease, intitulé 135,3 décibels, documentaire d'origine belge qui traitait de cas de société, mais je ne vais pas expliquer tous mes clins d'oeil.

11 A ce propos, comment ne pas raconter une anecdote concernant ces deux personnes : mon père m'a emmené voir le film Mister Bean, à sa sortie au cinéma, en 1997 (j'avais alors cinq ans et j'en étais déjà fan). Il est possible que ce soit le premier film que j'ai vu au cinéma par ailleurs, car je n'ai aucun souvenir d'expérience de la salle obscure antérieur. Bref, dans le film, Mr Bean part travailler dans un musée, en Amérique, et se retrouve à garder un tableau très précieux qu'il ruine accidentellement et tente de sauver pour éviter une scène dramatique. Le montage fait monter la tension autour de cette scène, Mister Bean est complètement paniqué et dépassé par les événements, et tandis qu'il trouve une parade grossière afin de s'en sortir, le petit garçon que j'étais, je m'en souviens très bien, n'a pas supporté de voir son « idole » pris dans une tourmente sans nom et a pleuré, comme le font les mômes quand ils ont peur (et j'avais peur, pour lui, pour Mr Bean), quand quelque chose les dépasse, quand quelque chose dépasse le monde cruel qu'ils commencent à comprendre mais qui les dépasse. A la suite de cet incident, mon père m'a fait sortir de la salle, confus, et je n'ai vu la fin de ce film qu'une dizaine d'années plus tard, non sans véritable appréhension, sans réaliser vraiment l'enfant que j'avais été.

un loser. Bien entendu, le premier nom qui me vient en tête est le plus américain des allemands, Bukowski, Charles Bukowski, l'ivrogne salace, l'infâme coprophage, l'infréquentable pervers narcissique. Je pense avoir lu tous les bouquins traduits à son nom en ma langue, et il est pour moi le papy dégueu que j'aurai eu, qui m'aura raconté ses beuveries du temps jadis (en s'en jetant un dernier derrière la cravate pour la route), qui me dira comment peuvent être les femmes, et les hommes aussi, qui racontera le quotidien des abandonnés, des laissés pour compte et des damnés, qui tressera de tout ça une poésie sans pareil, qui apparaît au lecteur persévérant, quand celui-ci entrevoit l'âme sensible et fébrile, souffrante, qui trouve sa rédemption dans l'écriture. Ensuite, il faut que je vous parle d'un bouquin de Danielewski. Je n'ai rien lu d'autre de lui pour le moment, mais celui-ci, « faute de mieux », m'a complètement bouleversé en tant que lecteur. *La maison des feuilles* est un bouquin unique, plus que ça, c'est une expérience unique. On vit *La maison des feuilles*, on tremble avec elle, la décrire est presque vain, c'est un des dix meilleurs bouquins que j'ai pu lire, dont l'influence lovecraftienne est décelable mais seulement pour le meilleur. Un autre auteur qui m'a beaucoup marqué récemment, surtout avec un de ses livres, c'est William Gass, et *Le tunnel*. Gass est mort tandis que je lisais *Le tunnel*, et je me sentais si proche de son personnage autofictif que cela m'a d'autant marqué et, si je puis dire, donné une force supplémentaire à cette œuvre noire qui s'est imprimée en moi. Complexe, lourde, terriblement novatrice et asphyxiante, il n'y a pas de lumière au bout du *Tunnel* si ce n'est celle d'en finir avec l'existence et son lot commun. Il y a sur ma liste également, le brave John Fante dont *Demande à la poussière* fait parti de la tête de mon classement. Il a été difficile à trouver à une époque ici, maintenant réédité, je n'ai plus de raison de ne pas recommander ce court et fabuleux roman dans lequel on passe par tous les états d'esprit, et dont le personnage si fort et attachant (parce que plus personnel, plus inspiré par son auteur que tout autre) rappelle d'autres Steinbeck (j'en profite au passage pour citer cet immense écrivain, *A l'est d'Eden* est un bijou évidemment). J'ai Lowry également près de moi, deux exemplaires (allez savoir pourquoi, jamais je n'ai pensé à en offrir un des deux) d'*Au-dessous du volcan*, Capote et *De sang froid* ou pas mal de Brautigan qui m'ont influencé sur ma poésie notamment. Mais je ne peux pas clore ce passage littérature sans évoquer David Foster Wallace. Dostoïevski, Bukowski, d'autres auteurs que je citerai plus loin, sont des points cardinaux de mon monde de connaissances. Last but not least, Wallace en est un

autre. Je veux dire que ce sont des auteurs que je n'aurai jamais de déplaisir, de réticence, à retrouver. Je ne ressens pour eux que de l'impatience ; aussi je rationne leurs dernières œuvres à lire, sagement, avant de les relire. Wallace est un destin tragique. Un jeune américain surdoué du Midwest à qui on promet un brillant avenir littéraire mais qui s'enfonce dans une crise de dépression et d'identité de laquelle il ne sortira jamais, mettant fin à ses jours à l'âge de 46 ans en 2008. Littérairement, c'est l'auteur le plus génial que j'ai lu, le plus lucide, complet et complexe, le plus drôle et le plus fin. C'est celui qui m'émeut le plus, tant on touche au plus près de sa fêlure dans ses écrits, tant il souffre pour écrire, cacher celui qu'il est sous le masque du pédant, de l'auteur absolutiste, mais qui, si on y prête attention, coule et se révèle à chaque phrase.

Maintenant, venons-en aux films, parce que qui dit Amérique, dit Hollywood, ou bien dit directement cinéma. Alors je cite *Paris, Texas*, car on ne fera pas de détour par l'Allemagne et qu'il me faut évoquer Wim Wenders et son film que je préfère, tendre, beau, mélancolique. Ses dernières scènes sont d'une émotion rare. Un autre que j'adore c'est *On achève bien les chevaux* de Sydney Pollack. Ensuite, il y en a bien deux de Forman que j'adore, qui vont me permettre d'embrayer sur un acteur, ce sont *Vol au-dessus d'un nid de coucou* (tiré de l'excellent roman de Kesey, que j'ai lu bien après) et *The man on the moon*, avec mon acteur « favori » si je puis dire : Jim Carrey. Ici, Carrey interprète un comique, ce qu'il est habituellement dans ses films, qui repousse les limites de l'humour sans cesse. Ce film, inspiré par l'histoire vraie d'Andy Kaufmann, tout comme cet acteur qu'est Jim Carrey, est absolument fabuleux. Je pense aussi à *Apocalypse Now*, déjà évoqué plus haut, je pense à *Douze hommes en colère*, je pense surtout, putain oui, aux frères Coen et leurs deux chefs d'œuvre que sont *A serious man* et *The big Lebowski* ! J'ai trouvé peu de films si parfaits que ceux-là. Laissons la toile pour la musique un peu, avant de refermer l'immense atlas de l'Amérique. On a vu en ces lieux la naissance d'une foultitude de mouvements musicaux, inutile de vous refaire un exposé sur l'émergence de chacun, je tenais juste à relever Chet Baker, le trompettiste jazz, dont le live à Bologne est d'une intimité et d'une délicatesse incomparables, Hendrix et les Doors aussi évidemment, Metallica qui a bercé mon adolescence, la scène Stoner (Kyuss pour ne pas être original, Elder) et garage rock (Ty Segall, l'homme aux doigts d'or, Thee Oh Sees, les australiens de King Gizzard, tellement d'autres), Kendrick Lamarr, un rappeur pas commun et merde à tous ceux que j'oublie.

- Si jamais je venais à disparaître brutalement, merci d'en aviser Pauline François, dernière adresse connue à Bruxelles, mail : [REDACTED] et tel [REDACTED], merci¹².
- On part plus au sud, moins vers un pays que vers une langue : l'espagnol. Il en a été question plus haut durant une courte romance, mais la mienne, celle de mon amour pour cette langue, ses auteurs et ses romans au moins, dure depuis un moment déjà. Il me semble naturel de commencer par citer le *Quichotte*, l'une des deux bases de la littérature espagnole (avec Quevedo), monument inégalé par sa modernité et son humour tragicomique. Maintenant que l'on sait d'où on part, on peut commencer à tracer notre route par étapes et citer Borges, voilà encore un point cardinal de ma cartographie. Le vieux sage argentin-fini n'a de cesse de m'impressionner par son humilité, son érudition et la plume légère avec laquelle il traite ses sujets qui nous dépassent. En Argentine, il me faut citer également Alan Pauls et *Le passé*, Frézan et *La vitesse des choses*, livre qui a failli me tuer¹³, on peut remonter un peu jusqu'au Chili et tomber sur un autre de mes points cardinaux (combien sont-ils au juste dans ce monde bancal?) qu'est Roberto Bolano, dont la lecture *Des Détectives Sauvages* m'a retourné de fond en comble. Du reste, s'il me fallait explorer les autres médiums, à part citer Ska-P et *Biutiful* d'Inaritu, je serais bien en peine de vous peindre un paysage fourni.
- Le but de cette liste m'apparaît moins comme une liste de « courses » à confier à quelqu'un que comme une liste des références que je ne dois à aucun prix oublier. Il est question d'oubli dans ma vie, souvent, à ce qu'il me paraît. Une médication lourde pendant plus de six mois a durablement modifié, il me semble, ma perception de ma mémoire, si ce n'est, plus tragiquement et irrémédiablement, ma mémoire elle-même. Si je devais romancer ma vie, comme je le fais plus ou moins présentement, je dirais que j'ai commencé à prendre régulièrement des photos pour combattre l'oubli. Non pas que je souffre au quotidien de trous de mémoire, mais de cette période sous tutelle médicamenteuse, je ne garde pratiquement aucun souvenir. Un ami avisé a émis l'hypothèse que c'était là, peut-être, une réaction inconsciente de ma psyché face

12 Bien entendu, ces informations ne sont disponibles que dans le document texte de l'auteur, uniquement disponible sur l'ordinateur de ce dernier, et ce, afin d'éviter à tout mauvais lecteur et plaisantin l'idée d'importuner cette dame.

13 Ici, une note nous semble importante afin d'appuyer cette assertion peu croyable. J'ai commencé *La vitesse des choses* sur le conseil d'une personne qui littérairement, était de goût sûr et m'a beaucoup influencé. En fait, avec le recul, son invitation devait toujours être recevable, seulement, c'est la période à laquelle j'ai entamé ma lecture qui m'a mis en danger direct. Alors rongé par les idées noires et l'envie de me tuer, ce livre aurait pu me précipiter dans la tourmente. Il m'a fallu l'abandonner un jour, puis le finir une année plus tard.

à une période particulièrement douloureuse et l'explication m'apparaît rationnelle. Seulement, l'auteur, a cette faculté à s'attacher au pénible, à la souffrance, suc de son mal-être et par là-même, se dit-il (non sans agacer ses pairs) son existence. Cette merde c'est le moteur de l'auteur. Ce dans quoi il pédale, ce passé, c'est sa raison d'être, de prendre sa revanche sur tout ce qui lui est passé sous le nez et tout ce qui va lui passer sous le nez, nigaud qu'il est de se concentrer sur l'immense tâche qui lui incombe, de panser ses plaies, de penser à l'écriture.

- Prendre des photos de tous les amis que je croiserai et aussi souvent que je les verrai.
- On va tomber dans le panneau et croire que j'ai gardé le meilleur pour la fin ? Intentionnellement, j'ai gardé le pays qui m'a vu naître et que je n'ai pas réussi à complètement adopter (ou bien serait-ce l'inverse ? pas que j'ai vu naître mon pays, enfin d'une certaine manière si, mais non, que c'est lui qui ne m'a pas vraiment adopté, c'est ça que je voulais dire) pour la fin, car j'en ai des choses à dire. En musique pas vraiment, ce sera vite expédié : je voue une passion toute particulière pour la house française de la fin des années 90/début années 2000, dont les principaux représentants, les plus célèbres en tout cas, sont Daft Punk ou Laurent Garnier. Voilà, c'est fait, passons au cinéma, Godard, Godard, et encore Godard. *Une femme est une femme, Le mépris, A bout de souffle, Pierrot le fou*, ce sont tous mes amours. Je me permets de rajouter à ceux-là, *Le feu follet* de Louis Malle avec un Maurice Ronet habité, le film belge (mais francophone) *C'est arrivé près de chez vous*, classique parmi les classiques de ma génération et des précédentes. On finit notre revue par la littérature et là, on peut se permettre de s'arrêter quelques instants pour souffler.

J'entretiens en effet une histoire d'amour/haine, avec mon pays. Depuis longtemps, depuis les classes primaires il me semble. Plusieurs fois, je me suis fait la remarque « mais pourquoi ne pas simplement mettre les voiles ? » mais ce n'est plus si simple, depuis plus de dix ans maintenant, que j'écris, c'est le français qui me nourrit, qui fait tourner à petit régime mon ciboulot, travaille durant mon sommeil et m'oblige à me répandre, moi, mes avis et mes préférences, comme un margoulin, sur la page blanche. Aussi, je ne suis jamais vraiment parti, et la France, ce que je combats, c'est aussi mon pays. A l'instar de mon corps, de mon être, il est là, je le déteste, mais je dois vivre avec. Tout ça nous amène à divers auteurs qui ont eu une histoire avec leur pays. Voici deux

noms : Bernanos et Céline.

Avec Georges Bernanos, j'ai une histoire complexe. L'auteur était le favori de la personne que j'exécrais. J'ai mis bien plus de dix ans à franchir la barrière du passé et celle de l'écrivain catholique, revendiqué comme tel, et c'est sur le conseil sûr d'Henri Guillemin (tiens, un autre de mes grand-pères) que je me suis fait violence. Je ne puis d'aucune manière le regretter car j'y ai découvert un battant, un battant rongé, miné, suppliant à genoux mais qui finit toujours debout, honnête, intègre et droit, car quelque chose de furieux le dépasse, et ce quelque chose n'a d'égal que sa colère envers l'injustice et l'imbécillité qui commencent à régir son monde, quand le nôtre y a chaviré complètement. Bernanos est un avant-gardiste dans ses essais critiques, et un humaniste dans ses romans.

La figure noire de la littérature française, cela a pu être Sade pendant longtemps, le déviant, l'inconvenant. Puis d'autres ont repris son flambeau maudit, Baudelaire, Rimbaud ou Verlaine peut-être ? A la fin du XIXe siècle, Lucien Destouches, dit Céline, revêt la peau de bête puante et s'en va parader en Afrique, en Amérique, puis en Europe lors d'une tournée macabre, sur fond de débâcle et de grand ménage tandis que sa trogne est mise à prix. Il écrira *Le voyage au bout de la nuit*, *Mort à crédit*, tous les autres. Des romans, si on peut dire, des livres nouveaux, dans un style flamboyant, sans égal. A l'époque, c'était drôlement choquant, aujourd'hui, ce qui frappe le plus, c'est que personne n'a réussi à atteindre le niveau hallucinant d'un Céline en matière de langue française. Rénovée, revisitée, c'est lui. Puis il y a le personnage, celui qu'on taxe de nazi, de collabo. C'est entendu. J'ai pour Céline, pour l'homme, pour celui qui écrit, celui qu'on vilipende, pour celui qui a offert gratuitement sa médecine pendant des décennies aux nécessiteux, celui qui a traité l'Homme pour ce qu'il est à bien des égards, dans sa misère, sa petitesse, son infamie et sa tendresse, j'ai pour Céline, l'homme et l'œuvre mêlée, plus que de l'amour et de l'admiration : une dette sans fin.

Même s'ils méritent plus que quelques mots à la volée : Huysmans (*A rebours* et *Là-bas*) m'a plongé dans la lecture, merci à lui ; Edouard Levé, figure tragique contemporaine, *Suicide* et *Autoportrait* sont deux œuvres à lire ; j'ai pour habitude de citer également Gracq, *Les enfants terribles* de Cocteau, *L'étranger* de Camus assurément, *Les saisons* de Pons, *L'Enfant* de Vallès (ma grosse claque des derniers mois) ou un bon *Arsène Lupin*, pour la gourmandise.

- Tenez bon mes p'tits amis, il nous reste deux points à aborder.
- Il me semble devoir traiter dans cette liste de tout ce qui a contribué à me sauver, moi et mon enfance. Ce peut être, par exemple, deux longues émissions radio de la station France Culture, intitulée Des papous dans la tête, enregistrées en public à la Cité des Sciences le 7 juin 2008, et le 7 mars 2009 à l'université Stendhal de Grenoble. Cette émission qui allie verve, exercices, contraintes, humour et littérature est un remède parfait contre les mauvaises passes et je me souviendrai toujours des deux interventions de l'auteur Serge Joncour concernant ses explorations hilarantes des aires d'autoroute.

Mais en souhaitant consacrer ce pénultième point à ce qui m'a sauvé, outre le soutien indéfectible d'êtres chers, c'est à un imaginaire peuplé et alimenté par différentes sources, dont *Harry Potter* et les jeux-vidéos tiennent les plus grosses ficelles, que je souhaiterais rendre hommage. L'œuvre de J.K. Rowling, comme moult corniauds de ma génération, a incontestablement influencé mon enfance. Au tout début des années 2000, nous avons assisté à une mode ravageuse du petit sorcier, qui, fait du hasard, avait le même âge que moi à ma lecture du premier tome. Un enfant tyrannisé, malheureux, exclu... ça ne me rappelait personne ? Immédiatement, je me suis reconnu dans ce petit brun à qui les portes d'un monde dans lequel on veut croire (et les enfants veulent croire) s'ouvraient à lui. De fait, je me souviens avoir naïvement espéré, moi aussi (mais comme tant d'autres), voir débarquer une lettre pour une école de magie à mon adresse, m'enlever loin de mes soucis ; je me souviens avoir cru que mes parents étaient partiellement morts ou disparus, du moins que je n'étais pas là à ma place¹⁴. Cette période candide a laissé sa place à des lectures multiples des différentes tomes et années scolaires du sorcier, attendant impatiemment, d'une année l'autre, la sortie de la suite des aventures. C'est seulement à partir des deux derniers volumes (2005 et 2007) que j'ai lâché l'affaire, ayant probablement perdu tout espoir de voir apparaître un hibou à ma fenêtre. Je les ai tous relu, non sans plaisir, il y a peu. C'est une série qui ne vieillit pas mal, terriblement attachante, dont les films, bien qu'un peu plus mielleux, sont assez fidèles à l'œuvre originale. Une saga à faire lire à tous les enfants car c'est un plaidoyer pour laisser exister la différence, pour que chacun puisse trouver sa place et montrer son talent dans une société où des règles et des carcans familiaux peuvent

14 Ceci fait écho à une croyance ancrée en moi depuis longtemps, qui, enfant, me laissait penser que j'avais été perdu puis échangé de berceau à la maternité. Je pense que c'est une idée partagée et répandue par ceux qui se refusent d'accepter la vie merdique qu'on leur offre.

sembler ridicules ou écrasants. Une œuvre qui dit non à la norme, oui à la singularité et oui à ce que l'on pourrait faire de grand avec les particularités de chacun.

Comme tout gamin de mon âge, à cette période, les jeux-vidéos avaient le vent en poupe. Depuis trois générations de consoles (les 8-bits à partir du milieu des années 80, les consoles 16-bits vers le début des années 90 et les 32-bits en 1995), celles-ci pouvaient se trouver désormais dans les salons des plus honnêtes foyers. Même dans un village reculé comme le mien, il n'était pas rare d'échanger dans la cour de récréation des dernières actus vidéoludiques dont nos sources étaient doubles : les magazines papier spécialisés ou notre imagination débordante. Mon père, qui était alors féru d'informatique, m'a initié très tôt à la pratique de l'ordinateur, aux premiers jeux (et plus loin encore, surtout aux démos de ceux-ci, livrées gratuitement avec les magazines dédiés qu'il lisait) que l'on pouvait installer sur une station domestique, bien avant que leur présence au sein des logis familiaux ne se soit répandue. Et je me suis longtemps considéré comme chanceux sur ce point. Ayant baigné très tôt dans le monde virtuel, j'en ai, jusqu'à un certain degré et un certain âge, compris pas mal de choses. Je me rappelle naturellement les pages web uniques, longues comme un jour sans pain et sans images, les sons caractéristiques des décodeurs et les temps de chargement abominables lorsqu'on naviguait sur les balbutiements de notre internet (celui qui nous met hors de nous si une page ne se rafraîchit pas en moins d'une seconde de nos jours), mais je me rappelle aussi du *Prince of Persia* (la première version sur le Macintosh d'un collègue de bureau de mon père) ou des Game & Watch (consoles portables primitives). Un jeu a beaucoup frappé mon esprit à cette époque, je n'en possédais que le cd de démo et ne pouvais jouer qu'au tout début du scénario mais il a introduit l'avatar de David Bowie dans ma vie, il s'agissait de *The Nomad Soul*¹⁵. Parfois, je me dis que la chance d'avoir connu tout cela, d'avoir eu en ma possession un Game Boy Color¹⁶, puis une Game Boy Advance, n'ont pas pu faire de moi un enfant si malheureux. Longtemps, certes, la console restait sous contrôle parental et on ne me permettait d'y jouer que peu

15 Bowie y incarne en effet l'avatar du méchant dans un scénario sans queue ni tête signé David Cage (un français) et son studio Quantic Dream. A l'époque (1999), le jeu *The Nomad Soul* était une prouesse technique car il offrait au joueur la possibilité de se balader dans une ville « ouverte » à l'ambiance unique, bercé par la bande son du pré-cité, David Jones.

16 Bon, moi et tout le monde, on disait UNE Game Boy Color, sans raison logique si ce n'est qu'encore aujourd'hui, lorsque j'entends « un » Game Boy, je trouve ça ringard, en plus d'être un sujet de pinaillage permanent. En dehors de cela, la version Color, à l'écran couleur, succède en 98 à la version classique de 90, dont l'écran n'affichait que des nuances de gris.

de temps chaque jour, mais c'est avec ces consoles que j'ai connu mes premières grandes aventures. Le samedi 9 octobre 1999, lendemain de la sortie du premier volet de *Pokemon* en France, mon père m'offrait une cartouche sur laquelle j'ai passé des centaines et centaines d'heures. Voilà la nouvelle vie dont j'allais être le héros. Voilà ce que je recherchais, déjà à l'époque : l'évasion puis la reconnaissance. D'autres jeux ont succédé au premier *Pokemon Rouge*, le *Pokemon Argent* puis *Rubis* (chaque volet était scindé en deux versions avec des particularités anecdotiques), ou plus tard à deux jeux de rôle au tour par tour fabuleux : *Final Fantasy Tactics Advance* et *Golden Sun*. Il me faut également noter le souvenir très présent d'une console 16-bits de salon que possédait ma nourrice à l'époque : la Super Nintendo. En ce temps, ces appareils étaient déjà désuets et vendus sur les vide-greniers pour un rien, car une voire deux générations de console avaient passé. C'est ainsi que son fils et moi, découvriâmes des jeux datés mais fascinants (les deux qui me restent en tête sont le jeu de combat joueur contre joueur, *Super Street Fighter II*, et le jeu d'exploration *Super Metroid*, tous deux sortis en 1994) et nous passâmes d'innombrables après-midi à tenter de venir à bout de l'un de ceux-là, en vain. Le fait de vivre le jeu-vidéo en léger décalage avec l'actualité, avec un retard de deux générations, a sans doute orienté mes préférences futures vers des classiques, et des jeux dits « rétro », dont la force et le charme n'étaient plus à prouver. Jusqu'à il y a quelques années, je jouais encore assidûment à des jeux en ligne sur ordinateur (c'est ainsi que je considère avoir perdu presque 3 ans de ma vie et des centaines d'euros dans un jeu a priori gratuit mais au système financier malignement établi), et mes premiers salaires ont contribué à racheter des jeux désirés durant mon enfance et jusqu'alors jamais acquis, ou des consoles que je n'avais connu que chez un cousin ou un ami. Aujourd'hui, je ne joue plus qu'à d'exceptionnelles occasions, mais le médium vidéoludique, qui a marqué mon enfance, exerce toujours une influence notable sur moi et suscite mon intérêt. J'y aurai vécu des choses qu'aucune vie ne m'eût permis de vivre. Avec tout ça, le bout du tunnel est proche, et je n'aurai pas dit un seul mot sur le commandant Corto Maltese... Tristesse.

- Enfin, comment ne pas terminer toute liste honorable par une effective liste de courses ? Alors voici de quoi je dois être pourvu afin de démarrer une journée sous de bonnes augures :
 - du jus d'orange (un demi verre, je ne digère pas plus)

- un muesli croustillant chocolat/noisettes
- de la compote de pomme (un second fruit est le bienvenu)
- de la baguette ou de la brioche
- du beurre DOUX¹⁷
- une pâte à tartiner choco-noisette, du miel ou de la confiture à la saveur commune (je suis encore un novice dans l'appréciation des confitures)
- du thé vert aux agrumes (généralement citron/citron vert)

Mais il m'est venu aussi à l'esprit que cela pourrait être enrichissant de vous donner, mettons, trois ou quatre de mes recettes favorites. La première, historiquement ma préférée, est un plat bien de chez moi (le Nord, les Flandres françaises) alliant sucré et salé, même si ce fait ne m'avait jamais traversé l'esprit avant qu'on ne me le fasse remarquer, non sans dégoût. Il s'agit de purée de pomme de terre, de saucisse de porc ainsi que de compote de pommes chaude. Pour la purée, on ajoutera volontiers un brin de muscade (en pensant à Céline et son « passez muscade ») afin de la rehausser, tandis que pour la compote, l'auteur recommande la variété de pommes peu sucrées qu'on destine aux fours, qu'ici on trouve sous le nom de boskoop. La saucisse peut être aux herbes ou comme l'auteur la préfère, nature, cuite dans une demi motte de beurre (doux, cela va sans dire), dégustée avec une noisette de moutarde mi-forte. La seconde recette est mon va-tout et s'appelle le Curry Rice. A l'aube des années 2000, je lisais un magazine intitulé « *Maniak !* » qui traitait de mangas, bandes dessinées et de jeux de carte à collectionner. A l'intérieur d'un de ses numéros, chose trop peu commune pour que je l'oublie, on nous livrait la recette du Curry Rice, un plat japonais très simple, hérité des classes les moins fortunées. Pour deux personnes ayant gros appétit :

- deux bonnes pommes de terre cuites à l'eau au préalable
- une carotte d'une grosse quinzaine de centimètres
- un oignon
- de l'escalope de poulet finement coupée en morceau (minimum 200g) ou de l'échine de porc
- de la pâte de curry japonaise (une seule marque et référence : Golden Curry, boîte de 100g, existe en différentes degrés de piquance, 50gr seront suffisants pour ces deux voir trois couverts)

¹⁷ Ici, il me semble opportun de noter que les consommateurs de beurre salé périront dans les flammes éternelles de l'enfer et que c'est avec leurs larmes salées que Satan fabrique cette ignominie qu'il revend aux humains dégénérescents.

On fait revenir un oignon émincé dans l'huile, on y ajoute la viande afin de bien la faire cuire, puis on ajoute à la poêle les carottes et les pommes de terre en petits morceaux (qui pourront avoir cuit dans l'eau au préalable, ce n'est pas obligatoire), une fois que ça dore légèrement on ajoute un verre d'eau puis la pâte de curry morcelée. On mélange, on sert avec du riz et on se régale.

Enfin, le joker de l'auteur au quotidien se trouve être une bolognaise quelconque.

Temps de préparation ridicule, régalade maximale. De l'ail, des oignons, de la viande hachée, une préparation à la tomate, on peut y ajouter des carottes ou d'autres légumes, l'auteur s'en tient à une base qu'il fait bien traîner sur le feu.

Nous pourrions également trouver à dire sur un curry thaï, qui dans du lait de coco vient donner toute sa saveur à des pousses de soja, de l'oignon, des poivrons, de la coriandre, des feuilles de citronnier, du poulet, ou sur la recette chinoise du poulet à la citronnelle, expérience réalisée par l'auteur à la fin des années 90 dans un restaurant de Budapest et dont la saveur l'a si profondément marqué, qu'il désespère d'un jour la retrouver, mais on en a déjà parlé et il est temps. Allez, on se quitte là-dessus, je crois n'avoir rien oublié si ce n'est de...

- Continuer à écrire tant que je le pourrai, car « la fiction sauve et la réalité tue ».

LE CHOIX DANS LA DATE

Ma grand-mère avait la mémoire des dates. J'espère ne pas l'offusquer, ou du moins ne pas déshonorer la sienne, de mémoire, en accolant cette stupide contrepèterie de titre à son souvenir. Car mes grand-parents ne vivent plus parmi nous désormais, damnés que nous sommes. En fait, il est question d'hérédité, plus tard dans ce texte, mais j'y viendrai quand ce sera écrit, car pour l'heure, nous en sommes ici, à ces quelques mots bafouillant un début symptomatique de nouvelle pas intéressante (et je ne dis pas cela pour qu'on s'attendrisse dans les chaumières sur le sort d'un auteur hypersensible, non). Non, ma grand-mère ne m'a pas laissé ce trait qui la caractérisait de toujours se rappeler les choses. Que ce soient des anecdotes sur l'ancien temps, qui remontaient à la surface telles des bulles d'air le long du corps bien après qu'il se soit immergé dans l'eau du bain, que ce soient les anniversaires de chacun dont elle avait le souvenir gravé dans le marbre de sa mémoire (mais ça n'est pas pour autant qu'elle le souhaitait tout le temps), que ce soient enfin les fêtes religieuses qui ont ponctuées sa vie intérieure telle une horloge sonnante ses heures, oui, car sur la fin, comme on disait, elle n'avait plus que cela en tête, elle se souvenait des communions de sa jeunesse et des messes passées, elle semblait entendre le curé par la fenêtre d'une chambre blanche désinfectée sur laquelle la

mort avait projeté son ombre sur tous les murs, et je rentrais, et nous rentrions, moi et mon père, et mes tantes, dans cette chambre où elle était hospitalisée, et nous nous mentions honteusement, en acceptant ne serait-ce que d'imaginer qu'au loin, on l'appelait déjà, à se baigner dans cette eau bénite, dans ces limbes, desquelles notre substance matricielle se tire ou se purifie. J'ai réalisé au Leica durant ses dernières semaines un portrait grave, quand on en connaît la légende et ses conséquences. J'ai capturé l'âme de ces derniers instants sur une pellicule plastique et enfermé toute la mélancolie et les fantômes du passé d'une vieille dame dans une boîte noire. Il y a peu de choses dont je puisse être fier, à supposer au final qu'il y en aie, mais c'est une image qui me hantera longtemps, je le sais. Elle est vraie, elle ne ment pas, elle dit quelque chose tout bas, sur la mort qui arrive à grands pas feutrés.

Mon père en revanche, ne tient pas de sa mère. Son fils, lui, tiendrait de son père qui ne tient pas de sa mère, et ne tient pas de sa mère (ou alors si peu, ou tant, que le malheureux qui oserait en faire la remarque se verrait repartir les deux pieds au devant). Je veux dire par là, mon père qui n'a pas hérité de cette mémoire des dates (partagée semblerait-il entre ses deux sœurs), n'a pas jugé bon de me transmettre – enfin, l'auteur incrimine son père mais c'est du moins la roulette russe de la génétique dont il est question – cette qualité qui à la connaissance de tous n'apparaît pas comme un trait substantiel du caractère de notre famille de croisés (et ici je ne fais aucune allusion à aucune guerre sainte mais plutôt au fait que je sois – de manière imagée et non littérale – un petit bâtard). Ma grand-mère, qui s'entendait plus ou moins bien avec ses filles – en fait, c'était très compliqué, mais je ne l'ai appris que beaucoup plus tard – faisait figure d'exception et nous, le reste de la famille, comme il est d'usage dans de telles circonstances, nous reposions intégralement sur la mémoire exceptionnelle de la concernée afin de socialement, essentiellement, éviter des oublis fâcheux, ou créer des ruptures et des tracasseries inutiles dans nos relations respectives et familiales. « Tu n'as pas oublié d'envoyer une carte à Cousin numéro 3 ? » ou encore « Oncle 1 ne m'a même pas souhaité virtuellement mon anniversaire... » Maintenant, à sa disparition, tout cela est sens dessus dessous naturellement. Pensez-vous que mon père recopierait les anniversaires de chacun d'un agenda à l'autre chaque année ? Nous ne savons même plus à qui les souhaiter et nous infligeons aux autres le peu de souci que nous procurent ces événements lorsqu'ils nous arrivent à nous-même. Aujourd'hui, c'est internet qui me rappelait l'anniversaire de mon père : le cap des soixante balais, tout de même ! Voilà à quoi nous en sommes réduits : un message texte de trois mots et pour toute réponse un « merci ! ». J'ai cependant hérité de mon père une certaine défiance d'autrui peut-être. Celle qui l'a retiré de la circulation pendant un bon nombre d'années et qui est devenu une norme quotidienne pour son fils. Mais j'ai aussi hérité de lui une autre défiance, la défiance de l'engagement. Ici n'importe quel psychanalyste, mettons vous, docteur... ? Freud ? enchanté,

n'importe quel psychanalyste disais-je (c'est quand même fou de trouver dans l'intitulé de son métier son principal sujet, enfin... non quand on y pense, le juge juge, et le voleur vole), n'importe quel psychanalyste – je vais y arriver – trouverait sans se pencher un lien avec un divorce précoce ou une cellule parentale éclatée dans l'histoire de son patient. Cela fera cinquante balles merci. Si c'est remboursé ? Mais par qui ? Et pour quoi ? Cette défiance de l'engagement se traduit de bien des manières, le mariage ou le couple, plus généralement et symptomatiquement, la relation à l'autre. La difficulté qu'éprouve l'auteur à entrer en contact, créer une relation est proprement scandaleuse quand il y pense. A ce sujet, quelque personne de sa connaissance, des années plus tôt, s'était fait reconnaître cliniquement autiste. Après de longues discussions avec la concernée, il n'a pas fallu beaucoup pour le pousser à partager des vues, des difficultés éprouvées quant à la manière dont l'autiste se comportait socialement. Cela est resté dans un coin de sa tête, mais en attendant que quelqu'un l'excuse et le reconnaisse officiellement comme tel, il ne pourra couvrir ses agissements de trou du cul aux yeux de tous et devra continuer d'agir tel l'« adulte responsable »¹⁸ que tout le monde accable et ce, quand bien même le poids du monde triture ses épaules, ses insanités et sa tragique direction (au monde) faisant vaciller son esprit moribond (à lui) qui pourtant meut une machine qui se lève chaque matin et apporte de l'eau au gigantesque moulin, qui est en fait un géant qui le broie ainsi que l'histoire d'un vieux seigneur frappadingue espingouin à cheval le rapporte. Revenons à nos moutons.

J'ai ouvert ce matin un pot de confiture qui a résisté à ma grand-mère. Ce matin n'est pas n'importe quel matin puisque c'était l'anniversaire de mon père comme dit précédemment, et ce pot de confiture n'était pas n'importe quel pot de confiture. C'était le dernier. Cerises griottes. D'une marque censée singer les confections des grand-mères, et a fortiori de ma grand-mère, ce pot de verre surmonté d'un couvercle métallique imprimé d'un motif blanc et rouge Vichy triomphait de son cadavre, résistant stoïquement sur une étagère de fer de la cave d'Arras qui avait connu les privations de la guerre. Quand nous avons vidé sa maison, j'ai eu droit à cette part d'héritage, pas beaucoup plus hélas, d'autant que pour être tout à fait franc, il faut le dire, elle est immangeable. Cela m'a d'autant plus dégoûté que ma grand-mère, comme bien d'autres, confectionnait de ces confitures, des années auparavant, je ne vous raconte pas. C'est tout ce qu'il me restait d'elle, et comme je viens de vous le dire, elle est dégueulasse. Elle trône pourtant toujours dans l'étagère de mon frigo depuis. Ouverte, j'attends que sa pourriture vienne contaminer le reste, comme le cadavre que l'on garde chez soi tant que le deuil n'est pas achevé¹⁹. Alors que nous vidions la maison d'Arras, mon père et moi sommes

18 Un vilain pléonasme

19 Là, on peut recommander la lecture de *La vie devant soi* (Romain Gary)

montés au grenier liquider les derniers cartons. Entre deux croûtes dont les cadres tombaient en miettes, il y avait une valise qui renfermait quelques affaires datant de la jeunesse de mon père. Là, nous ouvrons ensemble une capsule temporelle direction les années soixante-dix/quatre-vingt et les accoutrements des babas de son genre qui écoutaient Maxime Le Forestier. Mon père devait être un drôle de loustic attifé du pantalon en jean pattes d'eph' réglementaire, de la chemise en lycra criarde, et de la petite moustache comme de celles que portaient les célèbres violeurs d'enfants une ou deux décennies plus tard. Il m'a avoué avoir essayé de tirer une fois sur un joint et avoir été pris d'une terrible quinte de toux avant de tomber malade, cela devait le refroidir définitivement de ses ardeurs d'intégrer pleinement les us des yéyés ; il avait également acheté une petite guitare classique de bien piètre qualité qui faisait parti de l'attirail baba mais qui dormait dans sa housse depuis des années et sur laquelle, son fils, oui, vingt ou trente piges après, se mettrait à essayer de pincer les cordes correctement avant que ce même père ne lui offre sa première guitoune, espérant peut-être secrètement que son fils puisse réussir là où il avait échoué²⁰ ; il avait une passion connue pour le russe et les langues slaves, avait voyagé une chiée de fois dans ces pays du bloc de l'URSS en ruine complète depuis des années (chute précipitée par ce maudit Gorbatchev), et même par chance jusqu'à Moscou, plusieurs fois. Mon père gardait un souvenir inaltérable de ces voyages. Je ne puis pas dire qu'il ait connu les grandes heures du communisme, car il est né en 1959, et à cette époque les cellules rouges post-soixante-huit tendaient déjà à disparaître, et chaque élection voyait les scores du Parti reculer en France, jusqu'à ne plus devenir qu'un sujet de bonne plaisanterie. Contre Chirac, en 95 je me souviens, il voterait encore Robert Hue²¹. Bref, après tout ça, les temps sont devenus plus obscurs et ce n'est pas ce qui nous intéresse ici. Le fait est que de retomber sur les frusques de mon baba de père nous a mis en joie. Plein d'une autodérision (qui n'avait pas finie me surprendre) il n'en revenait pas de n'avoir pas jeté au feu de pareilles hardes. Pourtant, au fond de cette malle, se tapissait quelque chose... Pas la peste non, mais une veste qui n'était pas sans me rappeler l'accoutrement de Donatas Banionis dans le Solaris²² de Tarkovski. D'un futurisme vieillot, comment vous la décrire mieux qu'un assemblage de sangles et de poches, dans un style beige militaire mais à la praticité non étudiée ? Cette veste me plut dès que je la vis. Arborant habituellement des teintes plus sombres, c'est pourtant de celle-ci que je m'affublais quelques jours plus tard quand un matin, un avion m'envoyait vers Prague, un voyage que je n'imaginai pas que cette veste avait fait vingt ou trente ans plus tôt, au cœur

20 Et pour une fois, on peut lui donner raison, car il continue depuis tout ce temps à glinglinguer le rock and roll.

21 Premier secrétaire du Parti Communiste Français pendant des années, il quittera en beauté la vie politique en affichant son soutien au candidat (et futur président français) ultra-libéral Emmanuel Macron, chapeau bas !

22 Il faut tout de même se rendre compte qu'à l'heure où ces mots sont écrits, je me sens dans l'obligation de préciser de quel Solaris je parle. Un rapide tour sur la Toile pour vérifier le nom de l'acteur nous sort comme premier résultat de recherche le remake de 2002 signé Steven Soderbergh avec un certain George Clooney. Non mais, EST-CE QU'UN FILM DE TARKOVSKI A BESOIN D'UN ETRON DE REMAKE AMERLOQUE ? Quelle vie...

de la Tchécoslovaquie et ce, quelques heures seulement après goûté la dernière confiture, infâme, de ma grand-mère.

LE PRINTEMPS, PRAGUE, TOUT ÇA, TOUT ÇA

En quête d'exemple sur la liste Top 10 des lieux « que c'était mieux avant », selon mon père, Prague doit chatouiller du bout du nez le trou du cul de la tête de course que peuvent être, pour les nostalgiques, la campagne d'Auschwitz avant de devenir l'usine à gaz la plus célèbre du monde²³, l'Amérique du Nord et du Sud avant d'accueillir sa palanquée d'immigrés sanguinaires ou encore les places Blanche et Pigalle de Paris où on pouvait encore se dégouter une pépée pas trop regardante et à pas cher jusque dans les années 60. Oh, aujourd'hui c'est toute une autre affaire, il faut dire que la michetonne « escorte » dans un bar et qu'elle refuse qu'on la prenne par derrière, en plus on se trompe souvent en abordant la femme en goguette à Paris, serrée dans une jupe courte, des filets pour thon tout autour des jambes, un décolleté échancré frappé du sigle Gucci, qui attend en fait son touriste de mari parti acheter une merde dans un boui-boui, entre des chiées d'autres touristes frappés d'autres sigles qui descendent du Sacré Cœur ou du fantôme de Montmartre, bordé d'échoppes bourrées de souvenirs tous identiques créant par là un kitsch à la « française » made in China la plupart du temps et qu'on peut décliner à toutes les sauces des villes du monde. Eh non, même la prostituée, si on descend un peu le boulevard vers le Louxor, n'est plus d'ici, oh, plus rien ne va... Mais mon père ne parlait pas de tout ça, il me parlait ce midi-là de Prague. Ah qu'est-ce que c'est Prague ? C'était encore inaccessible il y a pas si longtemps pour nous, les démons consuméristes de l'Ouest, après le bouclage du bloc de l'Est, et maintenant j'aurais tendance à dire que c'est la porte ouverte à toutes les fenêtres : un vrai grand fatras. On a connu la ville de cette période par l'intermédiaire de Koudelka notamment, témoin photographe privilégié pendant le sanglant Printemps de Prague, puis par d'autres qui réussirent à s'y infiltrer et rapporter ce qu'était la vie à l'Est, et les autres arts ont pris le relais (je pense à Forman ou Hrabal), exposant la situation tchèque à l'international, m'enfin, tout cela n'est pas vraiment notre propos. N'est pas vraiment notre souhait non plus que celui de tomber dans un guide (ou un anti-guide s'il en est) de voyage à Prague, à toute fin utile nous vous recommandons donc, pour ceux qui n'ont pas encore pris le temps et eu le plaisir de le lire, la trentaine de pages de l'article éponyme (« *Le printemps, Prague, toussa, toussa* »^{24,25}) qui lui est bel et bien un récit de voyage aussi fidèle

23 Merci de ne pas attaquer l'auteur en Justice du mauvais goût.

24 Une copie PDF illustrée de photos prises au GSM peut vous être envoyée gratuitement sur demande auprès de mon agent littéraire, Gabriel Boulet-Thomas, sis 36 avenue des Flandres à Paris.

25 On peut remarquer le manque flagrant d'inspiration quant à ce titre repris tel quel (outre la variation orthographique) pour ce chapitre. La faute à une éventuelle redite de l'aventure incriminée, déjà plus ou moins

que véridique. Alors passons, et rentrons dans le vif de notre sujet, qu'est-ce qu'il est-y arrivé au jeune freluquet affublé de la jaquette de son père moult années après son passage ? A-t-il été pris par son père de retour du passé mais dans le présent par d'anciens futurs ex-sympathisants communisses ou un serveur toujours en place n'ayant jamais oublié l'addition volontairement oubliée par un paternel peu argenté et scrupuleux ? A-t-il rencontré Josef Koudelka toujours sur les routes au pied d'un char retardataire de 68 ? Ou a-t-il réussi à voir une ou – soyons fou – deux statues du Pont Charles ?

Premièrement, il me semble tout naturel d'évoquer la raison du choix de destination en soi qu'est Prague. J'y ai fait allusion plus au-dessus, ce lieu a longtemps hanté mon imaginaire et celui (un peu plus peuplé de réel) de mon père, et c'est donc dans un esprit de filiation très fort que j'ai finalement opté, au terme d'un benchmarking²⁶ ardu, passé à comparer les différents vols low-cost pour des destinations aussi variées qu'exotiques (Naples – j'en rêve toujours ! – Séville, Copenhague, Berlin – mais j'y suis déjà allé plusieurs fois – ou la Croatie) eh bien non, le choix du cœur a été celui du porte-monnaie (vingt euros l'aller-retour, j'allais pas faire la mijaurée), pour l'ex-Tchécoslovaquie. L'affaire était dans le sac. Vingt euros, c'est à dire, autant que pour aller rendre visite par le train à une amie habitant en haut d'un mont à quarante minutes et autant de kilomètres d'ici, d'où je vous écris. Vingt euros, encore ici, c'est le prix d'un plat, dans un restaurant propre sur lui, avec son petit verre de Cabernet Sauvignon. Moi, non, pour ce prix-là je suis parti à presque mille bornes de chez moi, dans une carlingue irlandaise, entouré de belges, d'allemands, d'autres oiseaux dont je ne reconnais pas le chant, réveillé par le passage incessant d'hôtesse slaves recalées par des concours de beauté plus plastiques que les arts plastiques. Et je pense toujours à ce slogan qu'utilisait une marque de prêt à porter féminin « parfaite mais pas refaite » pour pousser (à la consommation certes, mais aussi dans le fond) les femmes à s'accepter comme telles, et là clairement, nous n'y étions pas, et l'Est, de manière générale, a les deux pieds dans la profusion de chirurgie plastique dès qu'il s'agit de faire d'une jeune pouliche une parfaite poupée gonflée estampillée Barbie. Si c'est regrettable ? Qui sommes-nous pour juger leur idéal de la beauté ? Mais nous sommes donc dans un suppositoire métallique, fendant l'espace qui nous sépare de Dieu, un espace Schengen, c'est vrai aussi, où les lois du marché ont créé pour le bien des compagnies aériennes, ces transports à prix cassés (on peut dire dérégulés ou calqués sur la tendance du marché libre aussi, suivant son parti pris) qui font du ciel une carte ferroviaire de fret avec tous ces kilomètres de rails blancs qui s'inscrivent et s'effacent, portant leur marchandise vers des terres plus économiques, des européens fuyant le berceau de l'Europe, rendu trop

rapportée par le récit de voyage premier, uniquement voué à être diffusé dans un premier temps, très confidentiellement.

26 Eh oui, la littérature n'échappera pas non plus à l'inclusion de tous ces termes anglicistes dégueulasses.

insupportable, trop précaire ou difficile à vivre, comme si à l'Est, rien de nouveau, même avec leur pouvoir d'achat décuplé par un indice risible, ils pouvaient passer outre une réalité qu'ils esquivent et qu'on aime à leur rappeler : la pollution bien réelle, l'impact de leurs vacances qui alala salope vraiment le monde, l'exploitation de leur maigre idée du repos bien mérité, de la découverte par soi-même de ce qu'on leur a vendu, d'une manière ou d'une autre, la misère de ceux après qui ils pestent naturellement, ces gens sales dans les métros ou dans leurs caravanes, qui volent ou font la manche, ne viennent pas de nul part, à n'en pas douter, et les compagnies maintiennent les prix bas vers ces destinations afin que ces pauvres diables puissent retourner chez eux de leur plein gré, et en fait ce sont des vacanciers qui les fuient, qui finissent par y aller, faute de se payer les Iles Maurice ou la Martinique. C'est à ne plus rien y comprendre. Et, de retour dans l'avion, nous sommes tous embarqués, au sein du même voyage, avec nos cultures, nos expériences, nos tracas, nos estomacs qui n'en mènent pas large et nos futurs pets, et c'est ce qui nous enrage, de ne plus être un mais une multitude, subissant les mêmes affres, tous confrontés au visage boursoufflé de silicone de Svetlana, notre hôtesse de bord qui ne dégonflera jamais (même en cas de dépressurisation de la cabine), nous proposant des jeux à gratter, pour tenter de gagner la somme folle, la vraie, celle qui permettra de mettre tout ce bas peuple qui joue des coudes pour entrer dans un avion où chacun a sa place numérotée, mettre tout ce petit monde dis-je, entre parenthèses, loin de notre espace vital, des landes sous notre juridiction, à des kilomètres, loin du moindre de ces macaques, sans avoir affaire à ces rusés, à ces malappris, en somme vivre sur une île, être et devenir une île, reclus au milieu d'une mer d'immensité, de solitude insoutenable, de haine, d'humanité noire. Ô les détestables compagnons qui partagent notre sort et notre destination et que nous serons amener à, malheureusement, recroiser.

Arrivé à Prague, tôt le matin, c'est l'idéal pour être de ceux qui remarqueront combien la ville s'est remplie à mesure que le soleil atteignait son zénith. Plus vous progressez dans les rues de la vieille ville, plus celles-ci sont obstruées par des obstacles humains de toutes les nationalités. Il n'est pas rare d'avoir à marcher en plein milieu de la route, simuler le passage avec soi d'une automobile fictive faite de mimes et de bruitages gamins, afin de ne pas faire demi-tour quand surgissent de part et d'autre des trottoirs d'une rue des groupes d'espagnols, de chinois, de russes, de n'importe quoi. La place de la Vieille-Ville offre comme lot de consolation à ceux qui les auraient manqué, ces flots de touristes, puisqu'elle est une sorte de centre névralgique du quartier d'où tous partent ou se retrouvent. Naturellement, un marché des « saveurs locales » (sur une échelle de un à neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf kilomètres) y est installé histoire d'attirer le chaland dans les filets des marchands véreux et sans scrupules qui vous proposent des saloperies artisanales du tiers-monde ou de la bouffe

infecte en conserve à des prix délirants. Rien de neuf sous le soleil, hélas. Il y a ensuite l'évasion de la place via quelques rues histoire de retrouver la Vltava (le crinçon local) et se diriger vers le Pont Charles, passage obligatoire s'il en est pour avoir vu Prague. D'ailleurs il me semble fort à propos d'imaginer notre déambulation commune en une sorte de film enregistré sur cassette passé en accéléré par l'oncle blagueur faisant semblant de ne plus retrouver la commande pour revenir à la vitesse normale (ou ne le sachant pas du tout, il a beaucoup d'orgueil et profite du flou), et nous atteignons donc l'entrée du Pont Charles, bondée, nauséabondée, prise d'assaut par une marée de touristes en mal de la promiscuité des leurs dans les rues de la Vieille Ville où ils s'étaient dispersés, car elles laissent encore un peu d'espace à la liberté, à tel point que, peu enclin au bain de foule, au contact suintant, à la bousculade pour lire le titre d'une statue puisqu'on n'arrive pas non plus à en apprécier et comprendre l'intégralité, la vue obstruée par tant de passage, je décide purement et simplement de rebrousser chemin et prendre le pont suivant afin de passer sur l'autre rive. Alors oui, la caméra pendant ce temps nous offre de jolis panoramas sur ce large fleuve paisible chevauché par cette myriade de ponts, quelques cygnes mendiant le pain aux enfants généreux s'approchent des quais, les façades qui m'évoquent une idée de restes d'empire austro-hongrois et qui cachent quelques rues chaloupées qui s'enfoncent dans le quartier juif (nous serons passés devant l'historique et bucolique cimetière juif, dont l'accès est résolument payant²⁷) et puis enfin, de l'autre côté de la Vltava, c'est le quartier de Mala Strana qui s'offre à nous, avec ses ruelles pavées, ses maisons cossues, ses clubs de jazz (qu'on retrouve de l'autre côté aussi, et pour lesquels il me faut rester dubitatif, la question que je me pose toujours étant, pourquoi diable écouter des standards de jazz – américains pour la plupart, ou français tout au plus – dans un pays connu pour un tout autre patrimoine musical, je veux dire, ce n'est pas comme si – sans vouloir offenser la pratique de ces concernés – de grands jazzmen venaient servir quelques soirs de la semaine leurs classiques à un public amateur pour un tarif dérisoire, non, ici le prix d'entrée est dissuasif et les musiciens, de parfaits inconnus à l'accent chantant, histoire de faire couleur locale), ses démarcheurs venant vous proposer un petit tour de barque sur les rares canaux de la ville, et enfin, de l'autre côté du Pont Charles, la tour gothique et la porte préfigurant l'ascension au château royal, une ascension qui rappelle les plus terribles chassés-croisés annoncés par Bison Futé, les journées les plus noires de monde sur les routes de France et de Navarre. Je mets le holà d'entrée de jeu ainsi, et décide d'aller me perdre plus haut, par quelque escalier

27 Et il y a là une certaine beauté dans le geste de privatiser un lieu de repos lié à un culte religieux, à en rendre l'accès payant, à briser la barrière du lieu de culte (si on considère le cimetière comme lieu de culte) pour en faire un lieu de culture, parce qu'il est certes chargé d'histoire (quoique peut-être pas si marquante ou emblématique que certaines places ou cimetières militaires par exemple), mais tout de même, j'éprouve une certaine fascination pour ces gens – soi-disant – de foi, qui un jour, ont pris la décision de se faire des thunes sur les poires pourries de leurs ancêtres parce que certains étaient prêts à payer pour ça, au détriment d'autres, cela va sans dire.

serpente le long d'une pente et guidant tout droit au feu parc du feu pape, Staline²⁸. Surmontant la ville aux cent clochers, le parc du regretté petit père des peuples a pour lui d'offrir au visiteur (plutôt rare dans cette contrée reculée et distante de la moindre échoppe de souvenirs, malgré le soleil dominant et la température fort douce) un panorama avec dans notre dos l'ancien stade du Sparta de Prague (deuxième plus grand stade du monde après le circuit automobile d'Indianapolis), et devant nous le fleuve, la vieille ville, sur notre gauche de la bâtisse à perte de vue et à droite le quartier que nous venons de quitter et le château un peu au dessus, à flanc de colline. Il se trouve que là où nous sommes est par ailleurs l'un des endroits les plus fameux d'Europe où les skateurs se réunissent pour des sessions époustouflantes eeeeet... il n'y a absolument personne en ce doux midi printanier à mon grand regret. Mes errances me guident plus loin dans ce parc à la mémoire du Chef Suprême et un peu par hasard, à sa sortie je tombe sur ce qui pourrait être une entrée des jardins royaux qui me guideront en effet directement à l'arrière cour du château et sa visite m'inspirera deux choses :

- le fait que je puisse parfois être un petit saumon tentant (en vain) de remonter le cours d'eau puissant des touristes, me balayant le museau quelque effort que je fisse
- que la masse touristique, en fait, est une sorte de bloc indivisible et quasiment fixe mais mobile en son sein, je veux dire par là que depuis l'entrée du Pont Charles à l'arrière cour du château royal, sa densité n'a pas faibli à un seul endroit, mais pourtant que les particules qui la composaient se sont régénérées²⁹ en un flux continu (ce phénomène n'a pu être observé qu'en journée)

La faim au ventre, le soleil entamait sa deuxième partie de course tandis que je me dirigeais du mieux que je pouvais vers un lieu de restauration rapide qui ne m'offrit point de goulasch. Il faut se figurer qu'alors, dans mon imagination, l'intégralité de la gastronomie de l'Est se retrouvait marinée dans une sauce brunâtre avec des légumes non-identifiés à faire couler le long de l'œsophage au moyen d'une chope d'un demi-litre de pils. Redescendant des hauteurs, je me retrouve face à un petit boui-boui connaissant le succès auprès des travailleurs locaux propres sur eux, je me dis que c'est sans doute bon signe et finis par entrer en catimini à la suite d'un groupe. Afin de ne pas éveiller les soupçons, j'imites leurs faits et gestes et rejoins rapidement la file qui se presse devant un buffet où se suivent entrées, plats et desserts d'une variété toute particulière puisque tout ici, je finis par le comprendre seulement lorsqu'il est trop tard, est végé. « Oh » se dit simplement le tout venant, mais il faut bien imaginer qu'après

28 Je dis « feu » parce qu'il s'appelle Parc Letna en vérité et que les escaliers et autres édifices pierreux laissent apparaître de sérieuses fissures tel le bloc communiste tombant lentement en miettes depuis la mort de l'homme de fer. Voilà pour notre comptant d'analogie.

29 Diantre, ça en fait des « é » dans un mot !

m'être servi une ration de carottes râpées dans un réceptacle sûrement pas approprié (vu les regards intrigués de mes camarades de file), m'être réservé deux blocs de gratin dauphinois et une sorte de mélasse où nageaient des lentilles dans un bassin maronnâtre aux senteurs de curry, en regardant des burgers dont le steak ne n'inspirait que moyennement confiance, c'est là, que mes yeux se sont d'un coup mis à déchiffrer la langue barbare jusqu'à n'y point trouver la moindre mention de viande ! J'étais dedans jusqu'au cou, comme je vous l'ai dit, et je fais parti de ces êtres qu'on dit civilisés (mais qui sont à l'origine de purs candides qu'on a de force civilisé avec des conventions et des politesses superflues) donc je n'allais pas juste reposer mon plateau dans un coin comme un rustre et désertier les lieux en sifflant, pour quoi allais-je passer ? J'étais déjà démasqué dans leurs persiflages, un étranger à tous les coups, quelle idée saugrenue de foutre des carottes dans une bolée ? Et quoi ? Nos légumes ne sont pas assez bien pour lui ? Ou alors c'est le végé qui n'est pas assez bien pour môssieur ? Il est au-dessus des problèmes actuels de production et de la souffrance animale ? Je devais avoir pâli entre les desserts et la caisse, car en sautant directement au règlement, une tchèque pas commode se mit en devoir de me mettre l'affiche, à n'y rien comprendre, ce bol, ces carottes, un verre d'eau, vraiment ? je lui refilais quelque billet de monnaie de singe et lui adjoignais de me laisser manger ma bouffe de légumivore en paix, je m'en acquittais de bon droit, j'avais bien assez de problème comme ça, ici. Mais c'était sans compter que toute la nourriture était bien trop salée, et sans doute y voyais-je là un rehausseur de goût naturel pour une cuisine qui m'a semblé de tout temps fade puisqu'à base quasi exclusivement de légume.

Sorti de cette cantine fantoche, et respirant le bon air pragois, le ventre rempli (qui criera famine dans deux bonnes heures mais bon), il me fallait maintenant contacter mon hôte pour la nuit, du moins m'enquérir des modalités de rencontre, de rendez-vous, car si je venais de débarquer avec ma bite et sans mon couteau dans la capitale (bah oui, la sécurité des aéroports ne blagent pas avec un Opinel© dont la lame ne dépasse pas les trois centimètres de longueur), je n'avais qu'un seul endroit où dormir et là, il me faut fournir de brèves explications à mon lectorat. Vous avez pris connaissance, dans le chapitre précédent, que mon paternel avait eu le plaisir à Prague, c'est acquis. Comme tous ces gens que l'on connaît, et qui sont allés plusieurs fois en des villes, il n'a pas résisté à m'étaler sa connaissance empirique des lieux, ne nommant à tour de bras des places, des bâtiments incontournables, par leur nom, et dans la langue de surcroît, de sorte que j'étais tout à fait conquis par le tableau peint et les connaissances précieuses de mon interlocuteur, et celui-ci de pousser inmanquablement le vice à me proposer ses services : « tu sais, je connaissais une logeuse dans le temps, je suis sûr que si je lui demande... » et là, vous vous êtes enivrés dans la valse, mais c'est le pas de trop, et sans le savoir, vous avez poussé un pied plus loin que l'autre, dans un monde d'ennuis. La

logeuse ne vivait plus là, une nièce avait repris l'affaire, mais avait déménagé, mais bien sûr qu'on l'accueillerait le petiot, voilà une adresse mél, et moi de faire un courriel correct en anglais, de recevoir une réponse, telle date, oui, pas cher, tout est ok et jusqu'au jour désigné : plus de son, plus d'image. Alors je ne m'affole pas, je me dis, j'appellerai le moment venu, pourquoi stresser la personne des jours avant, est-ce que je suis stressé moi ? non, alors je ne vais pas l'inquiéter, et je décide seulement maintenant de sortir mon GSM, et d'appeler le numéro fourni dans les échanges de mél.

Pas de réponse.

Merde alors. Je réessaye, des fois les gens sont un peu dur de la feuille. Ça sonne, c'est toujours bon signe non ?

Pas de réponse.

Pour autant je ne me laisse pas démonter et je me figure de rappeler dans une demi-heure, et en attendant, quoi ? C'est la ville qui s'offre à moi bon sang ! Que faire à Prague ? Bah oui, dites-le moi. Que ne pas faire à Prague dans ce cas ? Car je me suis mis à errer comme une âme en peine. Ce ne sont pas mes ultérieures tentatives d'appels infructueuses qui changèrent cet état de fait, j'errais péniblement, d'un parc l'autre, pétri de déveine, déchantant quand s'ouvrait à moi de nouvelles rues sans intérêt, aucun lieu ne m'appelait, car j'en cherchais un unique dans mon cœur, un coin à moi, déjà payé mais inconnu de moi, quelque part dans cette ville grise, qui montait et descendait sans grande surprise. Je ne suis pas d'un naturel théâtral, forcer le trait, entendons-nous bien, cela marche pour tirer quelques grosses et grossières ficelles de littérature, ici il n'en est point question³⁰, mais j'ai vraiment songé à me trouver un petit refuge dans un de ces multiples immeubles abandonnés ou à moitié éventrés, la nuit ne devait pas être trop froide, et complètement hagard, choqué qu'une locale m'aie à ce point abandonné, je le dis sans détour, c'est l'espoir tout entier qui m'avait quitté. Quand sur le coup de la fin d'après-midi, après avoir poussé mes godasses dans des zones résidentielles sans aucun foutu intérêt j'ai décidé de marcher jusqu'au bout de la ville pour me rendre à l'adresse que l'hôte m'avait indiqué, j'y allais d'un pas résigné, comme celui du condamné, et après avoir longé une avenue sans fin qui ceignait le sud de la ville, passé trois stades et un énorme complexe campé sur la base d'un supermarché, je suis arrivé au pied d'un tour au style résolument soviétique. La porte était verrouillée par un de ces systèmes (de l'ouest, eux) avec un pass plastique, comme on en a foutu partout chez nous pour éviter que les clodos viennent se piquer dans nos cages d'escalier ou nous voler nos parapluies, et en attendant, l'air détaché à quelques mètres de là, j'ai fourbement suivi une jeune femme qui s'engouffrait quelques minutes plus tard dans le hall d'immeuble. Face à une prestance toute française, la bonne

30 De littérature s'entend.

femme ne s'est pas sentie de rechigner, et par là-même je pris les devants sur sa surprise³¹ : « Bonjour madame, je me demandais, si vivant visiblement céans, vous eussiez eu en votre connaissance, une certaine Anna ? » (c'était le nom de la nièce de machintruc), et ce à quoi elle me répondit : « écoutez, c'est tout à fait fort à propos, mais en fait pas du tout », et ce à quoi je rétorquais : « vous m'en voyez navré, mais c'est une jeune femme au physique tchèque, visiblement, peut-être dans vos âges, (je lui dis son nom, sans succès), non ? ». N'y avait-il donc personne pour me répondre dans ce pays ? A tout hasard je consultais le panneau vétuste recueillant les sonnettes de chaque habitant et miracle, j'y dégottais le nom correspondant à celui de ma logeuse, je me trouvais donc à la bonne adresse. Je me précipitais et sonnais, naturellement.

Pas de réponse.

Merde alors. Je réessayais, car des fois les gens sont un peu dur de la feuille, me disais-je, non sans une impression désagréable de « déjà vu ».

Pas de réponse.

Boooooon... Tandis que je devenais légèrement suspicieux aux yeux de la femme derrière laquelle je m'étais engouffré, je pris le risque de la précéder, gravissant les étages de l'immeuble à pieds, tout en n'imaginant pas bien ce que j'allais y chercher. Je veux dire, si on sonne et qu'on ne m'ouvre pas, alors si je toque, on ne m'ouvrira pas davantage je suppose. Et puis je ne savais pas à quelle porte elle vivait, ni à quel étage, mais je montais tout de même. Arrivé à un certain niveau, je me jetais à l'eau, armé du seul nom et prénom de ma logeuse et me fis indiquer par des doigts gras et boudinés la suite de mon chemin de croix. Arrivé sur le pas de la porte, je portais une oreille attentive à l'intérieure et quelle ne fut pas ma surprise quand j'entendis comme le doux gargouillis d'un engin électronique débitant des conneries dans une langue que j'abjurais déjà. Je fis un pas en arrière, portais l'oreille de l'autre côté du palier afin d'en avoir le cœur net, silence plat, je me ragaillardis et tonnai du poing comme d'un seul homme³² sur la porte blindée.

Pas de réponse.³³

Bon là, ça commençait à bien faire. BAM BAM BAM, Anna c'est bon, c'est moi, je sais que t'es là, ouvre quoi putain ! Et là miracle, après trois minutes de fouillis intérieur, une minute de silence, puis une autre de trifouillage de clé, tandis que j'étais en train de bouillir sur place, dans un élan tout à fait contenu (par une chaîne reliée à une autre serrure de sécurité), j'aperçus apparaissant dans l'interstice quelques timides centimètres d'Anna, qui en cachait un

31 Est-il tout à fait nécessaire de vous préciser que tous les échanges qui se tiennent et se tiendront seront dans un anglais à faire rougir la Reine ?

32 Et de préférence du KGB.

33 Je suis vraiment navré de ne pas savoir ménager mes effets de surprise mais c'est la triste réalité que je ne voudrais pour rien au monde travestir.

bon nombre d'autres. Tenant l'anguille dans les mains, je me précipitais : « Anna, c'est moi, Alexis, das franzoische, nous nous sommes eu par mél, pour le logement, cette nuit et la suivante, vous vous souviendrez n'est-ce pas petit ange ? », je l'accablais la pauvre, trop ivre d'enfin accéder à ce bonheur qu'il nous échoie rarement d'obtenir quand on le cherche avec trop d'insistance, et je déchantais rapidement devant l'air confus et perdu de la jeune fille : « comment ? quel mél ? je ne comprends pas... », et moi de m'inquiéter : « mais vous êtes bien Anna Trucnikov ? », « oui oui », « et je suis l'écrivain français », « ça d'accord », « et nous avons échangé des méls, concernant deux nuits, que je vous ai payé en plus », « je ne me souviens pas », et moi de lui ressortir les méls (parce qu'on est une époque où si on a effectivement les méls pour nous, on a désormais également la possibilité de les consulter où qu'on soit à peu près depuis notre planète, et j'en étais fort aise à ce moment-là, vous en conviendrez), de lui faire lire en lui demandant si c'était bien elle qui m'avait écrit depuis son adresse, pas d'erreur possible, oui oui, « ah ça me revient maintenant... », « tout de même, et pourquoi ne pas m'avoir ouvert ? », « c'est que je n'attendais personne... mais c'est aujourd'hui ? », « eh bien ? », « ...que vous voulez dormir ici ? », « diantre, pourquoi je serais venu jusqu'ici sinon ? », tout embêtée elle m'expliqua alors que sa mère arriverait sous peu et qu'il lui était strictement impossible de m'accueillir chez elle ce soir, elle me demanda alors : « mais vous n'avez personne chez qui dormir ici ? », je tombais du ciel devant son interrogation « écoutez Anna, si je loue une chambre, dans une ville, et que c'est la première fois que je m'y rends, non, effectivement, je n'ai pas d'autre endroit où dormir », « je vois... c'est terriblement embêtant dans ce cas », « j'entends, surtout que j'ai payé pour m'entendre dire ça... », « écoutez, je suis absolument désolée, mais c'est impossible ce soir, ma mère dort ici, avec moi, il n'y a pas de place pour vous » en plus elle est grosse, et aussi moche que moi, et elle sent la bière comme nous tous, « et donc je prends au cul ? Comme ça ? ³⁴ » fis-je éberlué, je devais donc selon elle me démerder dans ce monde inconnu et dangereux où la vodka se payait environ quatre ou cinq balles et servait de repas pour la moitié de la populace. Elle n'avait pas daigné ouvrir intégralement sa porte quand elle revint un instant plus tard, l'air de nouveau visiblement ennuyée : « comme je vous l'ai dit, pour ce soir, c'est impossible, mais je vais essayer de voir si une amie ne peut pas vous loger pour cette nuit, je m'arrangerai avec elle, je l'appelle de suite » et je décidais de patienter, me raccrochant à cet ultime secours. Installé sur un balcon étranger à regarder au loin des enfants jouer dans les arbres, Anna vint me trouver une demi-heure plus tard, en me disant que finalement, bon gré malgré, l'histoire était réglée et que nous pouvions y aller. Elle me conduisit donc à l'autre extrémité sud de la ville dans un quartier pavillonnaire, dans lequel cette fille, Tinka, louait un appartement avec son mec (passionné selon les indices

34 Il se peut, que cette phrase ne fut pas dite de la manière suivante, mais en substance, nous l'avons traduite.

qu'il a laissé par le freefight, qui l'eut cru ? un point commun entre nous) au rez-de-chaussée d'une grande baraque. Anna me mit en garde avant d'entrer, Tinka ne parlait ni la langue, ni l'anglais, je la rassurais, communiquer n'était pas mon fort, être compris encore moins, alors nous serions bons amis. Les attentions de Tinka s'élevèrent cependant au nombre de trois : me montrer la douche (fonctionnelle et avec de l'eau chaude, ce qui ne me semblait pas acquis), me donner une couverture pour la nuit, et me proposer une assiette de cookie qu'elle avait cuisiné, auxquels je me suis dans un premier temps refusé par politesse et qui finalement auront fait un bon petit déjeuner le lendemain, après une nuit de répit face à tant de mésaventures.

De bonne heure je m'enfuyais, et dans la journée, Anna me rassura sur le fait que cette nuit-là j'étais le bienvenu. Je passais ma journée à errer une de fois dans les parcs et cimetières de la ville, bref voilà, je ne vais pas vous faire un dessin complet de la ville, vous avez entendu la chanson du poète, c'est pas jojo, et il n'en garde pas un très bon souvenir. Pas juste parce qu'il n'arrive à pas en tirer un bon chapitre pour sa nouvelle, ça, il a l'habitude de pondre des médiocrités, pas juste parce que le pays lui a fait froid dans le dos, avec ses belles affiches politiques d'extrême-droite, ses croix gammées et ses slogans impunis sur les murs des villes, pas juste non plus parce qu'il se trouve que quand on pousse un peu en dehors de la ville, on peut tomber sur des rangées et des rangées de garage monotones, et puis en fait, se rendre compte que de vrais gens y vivent avec toute leur famille³⁵, mais aussi parce que quelque part il ne m'est pas arrivé la fabuleuse histoire que je voulais écrire : la jaquette du padre sur le dos, je souhaitais de toute mon âme me faire reconnaître, alpagner, méprendre pour mon père, par une locale au cœur brisé, ou mieux encore sa fille, mais je n'allais pas faire le difficile, va pour la rombière, soixante piges à l'arrondi et toujours meurtrie, voilà, ça c'est de la littérature, et même si c'est pas vraiment dans le style de la maison que de faire dans l'étrangère ratatinée pour une nuit, eh bin quoi, tous les rats de bibliothèques à la queue tordue auraient applaudi à tout rompre devant la dégueulasserie ! Le fils qui couche avec l'amante du père quarante ans plus tard, et pour une simple histoire de jaquette, c'est quelque chose tout de même non ? Et pourtant, au plumitif névrosé que je suis, même ça, la littérature me l'a refusé, condamné à jongler entre les platitudes du style et les jugements à l'emporte-pièce qu'elle m'a fait écrire. Mais restez encore un brin, la fin peut vous intéresser.

Après une nuit chez Anna et une autre journée morbide, un avion m'emportait aux aurores le lendemain, direction ma capitale, celle que j'avais trompée. D'une pingrerie à toute épreuve, j'ai fait l'impasse sur une chambre pour cette dernière nuit, décidé à la passer dans l'aérodrome national, et mal m'en a pris, dans une chiée de raisons que vous auriez tout le plaisir de lire, explicitées qu'elles sont dans Le printemps, Prague, toussa toussa, version longue

35 Là, j'aurais l'air de dire que la France est un exemple à suivre sur le sujet, haha, euh non.

et non édulcorée. En revanche, ce que je n'ai pas raconté à l'époque, c'est l'épisode qui suit et il a, pour nous, son intérêt, visez un peu : après mon retour dans la capitale de mon pays et un coup de navette m'ayant rapporté de l'aéroport jusqu'au centre-ville, je devais récupérer en milieu d'après-midi un covoiturage afin de regagner mes pénates du nord du pays, à l'une des portes de la ville. La température douce de cette journée, un soleil printanier découvrant ses rais sur mon corps heureux d'avoir retrouvé ses repères de gentleman civilisé, lui auront fait tomber la jaquette et j'attendais, avec une avance coutumière le transport qui devait me rentrer. Assis à même le trottoir, sur ma droite se trouvait mon sac et sur ma gauche ma jaquette posée, un jeune homme vint me demander la direction d'une station de métro que poliment, je lui indiquais avec force détails, puisqu'il se trouvait que je connaissais bien le quartier. Rassasié, il me quitta sans demander son reste quand je me rendis compte que, BORDEL DE MERDE, MON SAC AVAIT DISPARU ! Puisqu'il était de l'autre côté que la conversation que j'avais eu, ce ne pouvait être le freluquet, mais qui, comment ? À vingt centimètres de moi, sans que je ne m'aperçoive de rien ? J'avais vécu cinq ans dans cet enfer de capitale, jamais je n'avais eu affaire à ce genre de filouterie, deux neurones venaient de s'effleurer en moi, LE FRELUQUET, GO AND GET HIM, et je me suis levé d'un bond, j'ai couru et j'ai attrapé par le col ce mec qui devait à peu près avoir mon âge et qui s'éloignait pénardement, comme si de rien n'était, pensant m'avoir dupé, « OK LITTLE MAN, MAINTENANT TU VAS M'ECOUTER ET TU VAS DIRE A TON POTO DE ME RENDRE MON SAC ET TOUT DE SUITE PARCE QUE JE RIGOLE PAS », et dans ma tête je devais être une sorte de Walter Sobchak, dans la scène culte du bowling, un mec qui clairement aime pas qu'on morde ou dépasse la ligne, mais l'autre a bien entendu fait mine de ne rien comprendre, a nié tout en bloc, mais j'ai persévéré putain, j'étais sûr de l'arnaque et de sa complicité et je l'ai pas lâché « TU ME PRENDS POUR UN CON EN PLUS ? MEC JE SUIS D'ICI ET TU VAS PAS ME LA FAIRE A L'ENVERS, JE SUIS D'ICI ET SI TON POTE ME REND PAS MES SLIPS³⁶ TOUT DE SUITE, CA VA MAL SE PASSER, JE VAIS VOUS RETROUVER, JE VAIS PAS VOUS LACHER », et je l'ai secoué comme des pommes dans un panier, je l'ai tanné, tanné jusqu'à ce qu'il avoue, jusqu'à ce qu'il appelle son pote, qu'il lui demande de revenir, et l'autre type avait pris le métro, il était vraisemblablement à la station que j'avais indiqué au freluquet mais que le freluquet savait très bien où elle se trouvait, et pendant tout ce temps je me disais « merde, mais j'fais vraiment peur ou quoi ? parce qu'en tant que raclure peu inquiétante, je me pose là quand même, et il a fallu que je gueule comme

36 Oui parce que, revenant de ce pays de mort, mon sac ne contenait a priori que des slips (sales), des chaussettes (sales), peut-être un livre, mais mes clés surtout, indispensables pour rentrer. Mais c'étaient mes slips quand même quoi, merde.

un putois et que mes veines, avec tout le sang qui m'est monté à la tête jusqu'à voir rouge complet, soient prêtes à péter pour que ce soit la première fois de ma vie qu'un type me respecte, ou se rebiffe pas et me marave comme il devrait ? », et jusqu'à ce que le type revienne et jette mon sac par dessus les portiques de sécurité du métro avant de s'enfuir, que je lâche l'autre con et que je vérifie furtivement le contenu de mon sac, « un slip, deux slips, trois slips, le livre, le marque-ta-page est au bon chapitre ok, une, deux, trois, ok pour les paires de chaussettes puantes, BON ÇA VA POUR CETTE FOIS, MAIS LA PROCHAINE FOIS GARE A VOS MERES BANDE DE SHLAGS », je ne me souviens pas avoir respiré. Je suis monté dans la bagnole du covoiturage, en nage après cette montée d'adrénaline sans précédent, incapable de raconter la folle histoire qui venait juste de m'arriver ni la veine que je venais d'avoir de récupérer mon sac et mes slips mais surtout mes clés, et nous avons démarré, sur le périph, quand je me suis rappelé d'un coup :

« Oh putain la veste ! »

Je l'avais oublié sur le trottoir dans la précipitation, mon père allait me tuer, et puis je me suis ravisé, il oublie toujours tout et ne fait jamais attention aux détails, et puis je me suis consolé, c'était un moindre mal que d'abandonner un souvenir d'un temps révolu à ces crevards, après toutes ces mésaventures que je quittais.

UNE TENTATIVE DE REPONSE A UNE QUESTION QUE L'ON SAVAIT INSOLUBLE A L'INSTANT MEME OU ON LA POSAIT

Martin Ratcliff³⁷ est né au début du siècle dernier. Vous n'allez pas le croire, mais son histoire tutoie celle à laquelle on donne une majuscule. Mais laissez-moi d'abord vous dire que Martin, quand il était petit, habitait dans la ville de York, en Angleterre, et qu'il a rapidement été diagnostiqué surdoué. Ses camarades de classe, qui le détestaient et le rudoyaient sûrement, l'appelaient comme il se doit « Smarty »³⁸. Dans un début de siècle tourmenté par l'effort de guerre fourni et l'industrialisation massive, son père disparu dans un style meuble en kit sans notice éparpillé dans une tranchée de la Somme, Martin a rapidement dû prêter main forte à une grande usine locale pour continuer à faire vivre le foyer que petit à petit, sa bonne à rien de chômeuse de mère polonaise, qui le maltraitait par les conséquences d'une inclination un peu trop prononcée sur la bouteille de gin et d'un abattement tout naturel en période de guerre et de difficulté et familiale, et professionnelle, et personnelle³⁹, avait

37 Ça se dit « Martine » en angliche, mais dans votre tête vous pouvez dire juste « Martin », ça ira quand même.

38 Pour les buses non-anglophones, c'est la contraction de « smart » [intelligent] et « Marty », le diminutif attendri qui diminue rien du tout de Martin – ça, si vous ne le saviez pas, je ne peux même pas imaginer comment vous en êtes arrivé ici.

39 La faillite totale en somme.

abandonné. C'est à l'usine que Martin fait la connaissance de Joseph Rowntree. Le vieil homme, ému par cet enfant bûcheur et rempli d'une volonté farouche d'en découdre avec la vie qui ne l'a pas placé dans le meilleur des starting-blocks, décide de le prendre sous son aile et rapidement, tandis qu'il découvre le potentiel cognitif du petit, l'initie à de savants secrets scientifiques desquels il s'était rendu maître. Ensemble, ils créeront l'une des plus diaboliques inventions de ce siècle : de petites dragées insipides, qui comme l'imaginaient ses créateurs, possédaient des effets secondaires distincts, reconnaissables aux couleurs vives de chacune des dragées, et pouvant entraîner jusqu'à la mort les gourmands et les audacieux. Et oui, ainsi été nés les Smarties du nom du plus jeunes des deux filous qui les ont créés. Maintenant, ce qu'il faut savoir, c'est que bien évidemment, après la retraite de Joseph Rowntree, la recette, ou plutôt le concept, des Smarties a été repris avec un but commercial et relativement inoffensif (si on exclut les quantités de sucre, drogue légale numéro une du marché, contenues dans ces pastilles). Remontant un peu le fil d'un nombre de décès d'enfants anormalement élevé dans le comté du Yorkshire à cette période, le fils de Joseph, Marvin-au-nez-creux, ayant repris les rênes de l'entreprise familiale, a rapidement compris ce qui se tramait entre son père le laborantin sénile et un jeune traîne-savate au regard fou et ivre de vengeance. Sous la menace d'une esclandre et de la dénonciation publique de ses aventures avec un jeune garçon (chose qui n'est pas rare, en Angleterre comme ailleurs, c'est simplement le fait que la chose devienne publique qui semble déranger, et son auteur et le public), Joseph lègue à son fils la précieuse recette avant de mettre fin à ses jours d'un coup de fusil bien senti. Martin lève les voiles quelques jours plus tard de Liverpool sur un cargo allemand et sa trace se perd avec la légende. Quelques années plus tard encore, une fois l'histoire des pastilles colorées mortelles étouffée et oubliée, Marvin, lui, lance avec succès en 1937 la commercialisation des Smarties qui jusqu'à ce jour, et à ma connaissance, n'ont plus fait aucune victime, directe du moins.

Oh, l'histoire ne s'arrête pas là bien évidemment. De longues, fastidieuses, pénibles recherches nous guident sur la voie périlleuse empruntée par le jeune mousse anglais. Bien que tout ceci soit une sorte de résumé façon quatrième de couv' interminable, nous retrouverons les empreintes des gros godillots de Ratcliff du côté de l'Allemagne nazie. Ici, un manque de documentation claire ayant survécu à la déroute des-dits nazis, ne permet pas de certifier absolument le rôle qu'a pu jouer pour le Troisième Reich, notre jeune traître à la couronne mais voici :

CE QUE L'ON SAIT

- Ratcliff, sans obtenir jamais la nationalité allemande a été employé de manière plus ou moins explicite par des laboratoires de recherches militaires situés à Dresde entre 1938

et 1943.

- Ratcliff, avec tous les autres rats, a quitté le navire de manière précipitée et s'est embarqué d'un port inconnu de l'Espagne franquiste (étape incontournable pour bien des fuyards) en direction de l'Argentine où il a fini ses jours sans être, semblerait-il, jamais inquiété ni par son passé litigieux ni par la Justice.
- Ratcliff a collaboré de manière occasionnelle à une revue intitulée Das Ziel [Le but] dont la rédaction réunissait des curriculum vitae ma foi bien garnis en crimes contre l'humanité. Ses prises de position ne laissaient pas la porte ouverte à une once de repentance, tout comme le but, souligné par le titre de cette revue, était de discuter un éventuel et souhaitable (selon ses auteurs) retour du Quatrième Reich.

CE QUE L'ON SUPPOTE

- Ratcliff, après un tour du monde façon express dans la Marine Allemande, s'est fait remarqué d'une manière ou d'une autre pour ses connaissances en matière de chimie, qu'il aura complété par des études studieuses. Tout cela l'a conduit aux portes d'un emploi a priori stable pour quelques années, correctement rémunéré, chez des gens peu avenants mais qui aiment l'ordre. Ratcliff leur aura sûrement donné une chance.
- Ratcliff, s'il n'était pas un petit aide de quelque généticien ou chimiste dérangé (de ceux qu'on inclut dans les histoires du type « Doktor Mengele et les nazis dérangés », qui rabiboschent⁴⁰ littéralement deux personnes en leur, disons, cousant tel ou tel organe à partager en commun jusqu'aux conclusions fatidiques de l'opération⁴¹ ; ou de ceux qui plaçaient toutes sortes de liquides en intraveineuse, du genre de ceux qui ne nous viendraient même pas à l'idée de voir couler dans nos corps, du plomb liquide, différents solutions acides, bref, de sacrés génies expérimentaux ces Herr Doktor), a pu travailler sur la création de nouveaux gaz mortels ou d'armes chimiques afin de faire face aux nuées de nuisibles venant encombrer les camps de travail⁴².
- Ratcliff a vraisemblablement coulé de derniers jours heureux en Argentine, en compagnie de sa jeune femme Mathilda, et de son fils unique, Joseph Lautaro Ratcliff

40 Désolé, c'est sorti tout seul.

41 Des échecs au moins aussi retentissants que l'expérimentation du Troisième Reich en soi.

42 Sur ce point, il est possible de trouver une théorie que vous jugerez plus ou moins fumeuse que voici : une des véritables inquiétudes nazies quant aux camps était qu'il ne reste plus assez de travail à fournir à tous les paires de bras qui arrivaient en masse. Cette théorie souhaite expliquer la désintégration et la crémation en masse et drastiquement supérieure des prisonniers sur les dernières années de rentabilité des camps (première équation : plus les années passaient, moins il y avait de tâches à accomplir). Ce qu'elle semble indiquer c'est que la peur numéro une des commandements était d'éviter de créer des camps de travail, en fait remplis de chômeurs et demandeurs d'emploi quand les politiques nazies pouvaient se targuer d'avoir remis justement la population allemande au travail (deuxième équation : s'il n'y a pas assez de taf pour toute la population, pourquoi ne pas en zigouiller une bonne partie ?). La raison pratique frappe une nouvelle fois.

Martinez.

CE QUE L'ON NE SAIT PAS

- Ratcliff a-t-il usé de cette opportunité de travail à l'étranger en 1938, à Dresde, pour sensiblement se rapprocher de la branche familiale polonaise de sa mère qu'il haïssait cordialement ? Rien n'est moins sûr.

Ce long préambule permettant d'introduire Joseph Ratcliff achevé, laissez-moi maintenant vous faire un bref portrait du personnage qui va nous intéresser pour les prochaines lignes et surtout, le prochain chapitre (eh oui, encore un). Joseph Lautaro est né dans une petite bicoque du quartier de La Boca achetée par son père peu après son arrivée en pays argentin. Né de manière clandestine au logis d'une mère qui était, à son arrivée, la bonne du père et dont la sœur était sage femme à la petite semaine, il n'a jamais été possible d'établir formellement la date de naissance du personnage, mais son âge supposé est aujourd'hui de plus ou moins quarante-cinq ans. De son enfance, on ne sait que peu de chose si ce n'est l'anecdote que Joseph s'est permis de raconter tant et si bien qu'elle est devenue ce pour quoi on le connaît (« mais si, c'est le type qui... »). Cette anecdote, la voilà succinctement : tout jeune bambin, Jojo s'en est allé jouer au parc sous le regard distrait de ses parents, sans doute occupés à compter fleurette sur le bord d'un banc public. Si le quartier de La Boca était l'un des plus accessibles, financièrement parlant, pour la bourse de Ratcliff senior, il faut aussi bien comprendre que c'était l'un des plus craignosses de la ville de Buenos Aires. Tout allait bon train cet après-midi là jusqu'à ce que Père entende Fi-fils pleurer et courir vers lui une seringue plantée dans le genou gauche, dodelinant à chacun de ses pas pressés. Il ne faudra pas longtemps aux urgentistes argentins⁴³ pour déterminer la contamination du gamin à l'hépatite C, dans un quartier qui compte plus de camés que d'habitants (et ce, en comptant les chiens). Les dés pipés étaient lancés pour le jeune Joseph qui devrait dès lors frayer dans la vie avec cette épée de Damoclès pointant de ses entrailles sur le reste de son corps, et non au dessus de son crâne comme on l'imagine usuellement, hésitant entre un cancer généralisé ou une cirrhose du foie, jusqu'à ce qu'ayant souffert ses mille morts, enfin, il ne rechigne point à rendre son dernier souffle à un créateur un peu avare en temps de jeu. Mais ce qui parfois vous abat un homme, en rend un second plus fort, et c'est le cas ici, Joseph ne s'en cache pas et même, s'en gargarise tant qu'il le peut encore. Digne héritier de l'intelligence rare de son père ainsi que de son penchant vers l'obscur, je pense ne pas trop faire preuve d'invention en émettant l'hypothèse que celui-ci a également repris à son compte les recherches de son

43 C'est beau comme allitération non ?

paternel en matière de destruction format XXL. C'est durant un séminaire, l'année dernière à Las Vegas, New Mexico⁴⁴, organisé par les universités du New Mexico Highlands University, sise à Vegas, et United World College of the American West de Montezuma, distantes l'une de l'autre d'à peine huit kilomètres, que nous avons pris la peine d'assister à la remise des prix officiels d'une semaine de conférence et d'ateliers formels, placés sous la problématique suivante : « Comment envisager la fin de notre monde ? »

LA OU TOUTE BONNE NOUVELLE DOIT SE FINIR : LAS VEGAS BABY

Pour tout journaliste envoyé à l'étranger en tant que reporter spécial, dans l'obligation de retourner un « papier » exhaustif de la situation traitée, ses tenants et aboutissants complexes assortis de portraits brossés sur le vif, il existe cette tentation connue que de vouloir faire rentrer intégralement le monde qu'il a côtoyé une petite chiée d'heures en trois mille huit cents mots. Parlerai-je de la chiasse chère payée que j'ai envoyé au motel le premier soir après un Taco Bell copieux ? Du groupe de chinois dans l'avion qui rotaient, pétaient, et vraisemblablement, n'en avaient rien à foutre du reste du monde parce qu'ils en étaient désormais les maîtres ? Oh, il me semble que je dois vous dire que dans le Greyhound de deux heures que j'ai pris d'Albuquerque jusqu'ici, j'étais piégé, immobilisé sur la banquette de Tommy, un brave gars, sur les genoux duquel trônait un de ces sacs en papier kraft massif d'une enseigne de fast-food bien connue, d'où une vilaine odeur industrielle s'échappait et quand le bus s'est mis en route, il s'est naturellement senti le besoin de converser. Et celui-ci m'a dit :

– Etes-vous catholique ?

Je lui ai bafouillé qu'il allait recevoir de ma part simplement une réponse plus complexe et plus nuancée qu'un oui ou un non, ne voulant pas le froisser dès les premiers mots de notre échange, sentant que la question lui importait. Il ne se laissa pas démonter et repris :

– Parce que si vous n'êtes pas catholique, et que, par exemple, nous heurtions un camion, et que nos cervelles venaient à se répandre et se mélanger, par exemple, où pensez-vous que vous iriez ?

Je lui ai bredouillé, sans cynisme je le jure (car il commençait à me filer les pétoches avec ses dents pourries et son sac qui pue, me demandant s'il ne contenait pas les restes d'un chat crevé ramassé devant la gare routière, ou des deux cervelles mélangées de précédents

⁴⁴ Lorsqu'on reçoit le carton d'invitation nous pressant de joindre aux effluves cognitives notre petite semence, nul doute que la vue de l'intitulé de la localité de Las Vegas crée en bien des personnes une certaine forme d'émoi. Seulement, ici, il s'agit de l'homonyme cheapos du Nouveau Mexique et non de la ville du gambling, de David Copperfield et de Casino de Scorcese, qui se trouve dans le Nevada. LV, NM, compte moins de 15 000 têtes (bétail exclu) et semble comme morte et peu attractive en comparaison de son aînée affriolante.

passagers païens), que je finirais probablement tout entier dans un petit sac, du même format que celui qu'il tenait tiens, avec des morceaux peut-être d'autres que moi, prêts à être identifiés par mon aimée à la descente de Roissy. La fin du voyage pouvait faire penser à la chaleur de l'enfer mais serait juste une sorte de gros four à pain dans lequel je serais encore plus réduit, format de poche, jusqu'à ne plus tenir que dans une petite boîte à café, logée dans une bibliothèque, ou par mégarde, un garde manger.

- Parce que j'irai m'asseoir sur une banquette au Paradis, vous savez ?

Je le lui souhaitais.

- Mais une chose me rend toujours très triste.

Surprenez-moi.

- C'est de voyager avec des gens dont je sais que j'ai le devoir de les sauver.

Je m'en doutais vaguement.

- Laissez-moi vous dire, je connais une prière, je ne sais pas si vous la connaissez, oh vous devez la connaître !

Je redoutais vaguement.

- Avec cette prière, mon prêtre m'a juré que si nous avions UN ACCIDENT (et il insista comme un damné sur ces deux mots tout en se retournant sur moi et en me saisissant fermement l'avant bras gauche au point de vouloir y tatouer par leur pression, ses phalanges), nous irions au paradis.

Il était redevenu paisible comme un agneau la seconde suivante et je commençais à littéralement glisser sur ma banquette tant la sudation qui s'échappait du bas de mon dos et de mes fesses, lubrifiait le simili cuir de la banquette du car. A chaque cahot de la route, je me réinstallais maladroitement sur mon siège. Je débarquais depuis quelques heures de l'engin du Diable et j'étais châtié de la meilleure des compagnies : le parfait dingo cul-terreux modèle grenouille de bénitier du sud des States.

- Il vous faut simplement répéter après moi. Allons-y.

Là, il se mit à réciter un morceau de latin avancé que mon année unique⁴⁵ d'étude, datant du collège, ne me permettait pas d'apprivoiser. J'imaginai qu'il implorait Saint Christophe et la miséricorde de Dieu pour que le chauffeur du car ne se soit pas beurré à midi ou que le chacal indélicat qui devait nous faire plonger dans le fossé en traversant sans regarder l'Interstate, soit pris d'une gastro et reste bien au fond de son terrier ce jour-là, bref, je récitais après lui, tout comme il fallait, jusqu'à ce qu'il me prit les mains doucement, les scruta et me dit :

- Ces mains n'ont rien fait de mal jeune homme.

45 Unique rime avec catastrophique, marrant non ?

Je le regardais de ma paire d'yeux mi-clos moult perplexes.

– Mais elles n'ont aussi jamais rien fait de bien, tant qu'elles n'ont pas jour après jour mis en pratique les enseignements de la Bible et les paroles d'évangile de Jésus Christ, notre sauveur. Les mains peuvent construire le monde et le défaire. Les mains aussi, ont besoin d'amour. Ce sont ces mains que le Seigneur prendra si nous avons un accident. Si elles sont assez belles pour lui.

Je lui répondais que je pensais que la prière effectuée, nous étions hors de danger pour le moment.

– Non, j'ai dit que nous irions au paradis rencontrer notre Créateur tout-puissant, pas que nous éviterions la route d'un désœuvré. Hélas, le Diable court en toute chose... et vouloir l'exorciser d'ici n'est pas à notre portée d'humbles pêcheurs... mais communions à présent... Tiens, partage avec moi ce modeste pain.

Il me tendit, après avoir farfouillé son sac, un burger, un des plus faméliques et mal en point sortis de chez cette enseigne célèbre qu'il n'y a pas lieu de citer.

– Le pain, c'est le corps de Christ, comme vous le savez.

Le burger était encore tiède et il le rompit en deux parties égales (la température extérieure était suffocante et le car, non-ventilé, roulait lentement sous un soleil de plomb), je croquais dedans et fus surpris de retrouver le même goût sucré auquel j'avais été habitué dans mon enfance outre-Atlantique (parce que oui, j'y allais souvent quand j'étais petit, grâce ou à cause de mes parents nuls en cuisine et qui aimaient eux aussi communier autour d'un plateau en plastique gras recouvert de frites pourraves).

– Nous avons fait bonne chère. Maintenant je te laisse boire quelques goulées de ce sang du Christ.

Il me tendit évidemment un de ces gobelets format massif dans lequel en Europe, on a plutôt idée de mettre des pop-corn, et quand je suçais le bout de la paille, bien entendu, point de vinasse ne me vint, mais un cola éventé et tiède se présenta à mes papilles.

– Un vieux croyant de ma paroisse m'a assuré que c'était une façon tout à fait moderne et entendue de communier. On reproche souvent à l'Église d'être ringarde et conservatrice, et c'était mon parti pris jusqu'à ce que ce pêcheur m'évoque la chose sous cet angle. Devant mon hébétude, il m'a rappelé que les voies du Seigneur sont impénétrables, et c'est vrai, n'est-ce pas ? Alors pourquoi ne pas communier, marier la tradition avec une énième création de l'Amérique, et donc par extension, de Dieu ? Il est en toute chose.

J'étais confondu, c'était vrai. Qu'en Amérique on puisse en venir à considérer l'infâme mais légendaire repas de junk food comme saint me dépassait. A bien y repenser cependant, il me fallait tout de même estimer que les pornos gays avec des nains enculant des chèvres, les

tortures consistant à faire d'un rat un Indiana Jones vaginal, ou qu'une Honey Boo Boo gueulante de rage comme un goret publiquement devant sa mère, étaient également des créations du Très-Haut dont le sens et la mesure m'échappaient pleinement, et effectivement, me rendant à l'évidence, les Voies du Seigneur restaient, une fois de plus en cette nouvelle année, impénétrables. Tommy continua de marmonner en avalant son burger « que Dieu bénisse l'Amérique » tandis que je croyais rêver et passais le reste du trajet dans une angoisse de tous les instants, souhaitant pour rien au monde que l'autochtone ne rouvre la conversation sur son sujet de prédilection, et ayant moi, les fesses posées sur des charbons ardents. Ce car me faisait maintenant l'image d'une barque folle menée par un Charon portoricain, le Styx me coulait entre les fesses et l'enfer était devenu terrestre dans cette fournaise. Mais soit, je venais de débarquer d'une vingtaine d'heures de voyage pour le pays du Dream Bigger, du Super Size Me et du Always More qu'on vous claque dans la figure dès qu'on peut (à la manière de mauvaises scènes de films adultes), je demandais jusqu'à plus soif le dépaysement, eh bien j'en avais déjà pour mon argent⁴⁶.

Maintenant, à dire la vérité, je tenais cette semaine d'infiltration en milieu universitaire pour un événement qui allait au final profondément m'emmerder et sur lequel je devrais bien trouver deux-trois détails à partir desquels extrapoler, former des réflexions plus générales sur le caractère et ou du séminaire et ou de ses participants, en retenant peut-être quelques personnages exubérants, faits notables, ou carrément, disons-le, en laissant libre cours à mon imagination macérant dans les quantités folles de sucre et saloperies propres à la malbouffe des Etats-Unis, pour finir inévitablement par pondre un papier moyen mais vendu. Eh bien je dois vous dire que bien mal m'en a prit d'imaginer ce schmilblick. Bien que les premiers jours sur le campus ne laissaient rien présager de mirobolant, oscillant entre cours magistraux par des illustres inconnus de moi, ateliers « workshops » en petits groupes circulant sur la journée dans des annexes de la salle de conférence, et une espèce de mini salon ou foire (une trentaine d'exposants tout au plus) dont toutes les personnes présentes arboraient de ces étiquettes autocollantes renouvelables chaque jour : WWW – WHO (qui êtes-vous) WHAT (ce que vous faites, ici ou plus généralement) WHERE (dans quelle partie du monde connu), et dont pour moi le principal attrait consistait à revêtir chaque jour une identité différente (on m'a vu éleveur de bovidé français se renseignant sur les modalités optimales d'assassinat en bonne et due forme des bestiaux, on m'a vu conseiller politique pour un pays envisageant un massacre d'une ethnie gênante, on m'a vu ingénieur privatisant l'eau en Inde ayant pour but de liquider les dociles

46 Ici, le rédacteur en chef du magazine pour lequel ce reportage a été réalisé tient tout de même à préciser au lectorat que toutes les fiches et notes de facturation relatives au déplacement occasionné par ce reportage sont à l'étude par le service comptabilité du-dit magazine, et qu'elles seront remboursées dans les meilleurs délais après leur étude sus-mentionnée.

pauvres en les assoiffant, et enfin, on m'a vu à l'aube du quatrième et dernier jour⁴⁷ tomber le masque : j'étais un journaliste semant la discorde sur ce bas monde par sa plume mal dégourdie), et à ce titre, je me dois de remarquer dans un souci sincère de vérité journalistique revendiquée que mon implication dans la réalisation de ce reportage a été totale à compter du dernier jour, vendredi.

Vendredi donc, en fin d'après-midi, alors qu'un air de week-end avait sérieusement creusé son trou dans l'assistance, nous devions assister à la remise des prix de cette semaine consacrée à une question cruciale : « comment envisager la fin de notre monde ? » Un flux tendus d'intéressés de tous les milieux (armement, agroalimentaire, énergie, pharmaceutique, j'en passe et des meilleurs), de tous les grades et échelons, de tous les pays, se sont curieusement présentés lors de ces journées, avançant parfois, tout comme moi, sous une identité frauduleuse afin de protéger leurs activités. Différentes thèses ont été exposés, des invités prestigieux – m'a-t-on affirmé – venant de toutes les parties du globe ont discuté la question lors de conférences, de débats animés avec le public. Enfin, des stands mettaient en pratique à une échelle enfantine, à base de maquettes, de jouets ou de rongeurs incroyants, ou par des démonstrations vidéos où tout se déroule trop parfaitement pour être réel, comme on en voit souvent dans les magasins de bricolage, des alternatives et des solutions imaginées par les professionnels du milieu de la destruction. Car il me semble, ainsi que nous abordons tranquillement mes mille trois cents mots, devoir préciser dans l'intitulé de la problématique proposée par les universités organisatrices une nuance qui m'était étrangère jusqu'à ce qu'après trois jours, engourdi par le décalage horaire et la chaleur, les cafés latte par dizaine et les donuts fourrés au miel, je me rende compte que le véritable sujet des préoccupations ici, Las Vegas, New Mexico, semblait plutôt être « comment en finir sans embarras ? » que « comment allons-nous nous en sortir tous ensemble dignement ? » Passée la stupéfaction qu'un tel congrès se tienne sur le sujet dans un coin paumé des Etats-Unis, effectivement ceci expliquait cela, en prêtant l'oreille et en se focalisant sur le fond des propos tenus, il se trouvait des gens sensés⁴⁸ pour donner des solutions scientifiques à une situation objectivement critique. Mais le clou du spectacle, m'assurait-on⁴⁹, se trouvait être vendredi soir, la remise des prix par laquelle les deux universités récompensaient, au terme d'un gala, le chercheur le plus audacieux de la mêlée. J'étais assis pratiquement au fond de la salle de gymnase du Campus de Montezuma, en compagnie de mon Vendredi, relayés en bout de table avec d'autres confrères inconnus et à la

47 Car oui, la semaine commençait mardi par la visite des campus et un discours d'accueil des directeurs et responsables de l'organisation, et finissait vendredi par la remise des prix qui nous intéresse.

48 Ou rationnels si on préfère.

49 Ici, je tiens donc à saluer un camarade de fortune, Juan, étudiant journaliste envoyé par un blog critique local d'universitaires pour rendre compte de l'atmosphère de cette soirée. Un garçon tout à fait sympathique, quoique court sur pattes, et ne parlant pas un traître mot d'espagnol ainsi que le laissaient à penser son prénom et son teint.

mine peu engageante quand, sur la scène, apparut le doyen de la chaire au bras d'une jeune dévergondée à la morphologie toute américaine (souvenez-vous de leurs leitmotifs, « dream bigger » et « super size me »). Après un échange de banalités avec le public et quelques rires en boîte, le nom du lauréat était lancé, acclamé par les quelques trois cents personnes encore présentes ce soir-là, pour qui la compétition ne faisait pas un pli, et chauffées au punch. C'est ainsi que j'entendais parler pour la première fois de ma vie, un verre de digestif à la main, de Joseph Lautaro Ratcliff Martinez.

Au bout de dizaines de seconde, un grand être malingre aux cheveux mi-long noirs et à la barbe de trois jours grise-blanche, encastré dans une veste de costume sombre bon marché et un tshirt blanc imprimé (« Kill the man », comme un fait exprès), contourna la scène et prit place au pupitre d'où le doyen et sa cagole l'avaient appelé. Les mains agrippées au rebord boisé vernis, tel un capitaine gardant solidement le cap dans la tempête, le regard néanmoins vif, le visage maladif, sec et creusé de Ratcliff s'animèrent à la vue – probablement écoeurée – de ce rassemblement humain en son honneur et il nous tint, dans un anglais parfait teinté d'un accent latino notable, à peu près ce langage :

« Il y a quelques années encore, le gouvernement chinois se moquait de moi en me retournant le dossier d'étude complet dans lequel je leur proposais une sérieuse solution à leur problème de surpopulation, aujourd'hui devenu irrémédiable... Pour ceux qui ne s'en souviennent, le système était simple et audacieux, il consistait en la légalisation massive de l'euthanasie avec la subtilité que voici : la délation pouvait également faire valoir le droit à la nomination publique puis au vote, par une sélection réduite de vos semblables, de votre envoi gratuit vers une fin certaine... Ici, quelques confrères, pas tous présents ce soir malheureusement, saluaient dans ma proposition une entreprise éthique, politique, hygiénique mais surtout démocratique et responsable, ce dernier point étant celui sur lequel le décisionnel et le législatif se heurtent le plus souvent avec nos recherches et les conclusions que nous y apportons.

« Mais je ne me suis pas laissé abattre [étonnamment, l'assistance réagit très correctement à la boutade], et ceux qui me connaissent personnellement savent que mes recherches menées de front ne peuvent convenir et se contenter d'une politique étatique, d'une région ciblée et localisée du monde, je vois en effet plus grand.

« Sans vouloir rabattre les oreilles de l'assistance une fois de plus avec des éléments biographiques bien connus du public, quant à ma prime enfance et la croix que je traîne depuis, chaque jour plus pénible et plus lourde il est vrai, ces années de recherche me semblent arriver à leur terme. Dès son plus jeune âge, mon père a travaillé, comme certains le savent, à penser, théoriser mais surtout mettre en œuvre, la fin d'une espèce révoltante. J'espère ce soir, par les enseignements qu'il m'aura transmis et le temps passé à étudier ma dernière création, pour laquelle j'ai l'insigne honneur d'être ce

soir primé, j'espère donc lui faire honneur, et faire honneur au génie que malgré tout, l'homme aura pu développer durant toutes ces décennies dans sa folie auto-destructrice qui jusqu'à ce soir encore, nous aura épargné. [quelques invités pouffent dans la salle]

« J'ai découvert, après avoir repris ses études, que mon père qui m'avait en partie conçu et par là même venait peut-être contredire sa démarche, m'avait sciemment procréé dans la mesure où son temps lui était compté, qu'il sentait sa mort approcher à grand pas et que ses propres recherches n'aboutissaient à rien de concluant, faute de moyens, faute de temps, de vigueur. Parfois, bien après sa mort, je me suis même mis à me demander si ce n'était pas lui qui avait consciencieusement glissé cette seringue sur ma jeune route afin de placer le reste de ma vie sous un jour évident, celui de la détestation, du désespoir, de l'inévitabilité, de la résignation, car tout semble pour moi converger dans cette seule et unique direction. Mais père, si je puis me permettre, d'autant plus avec tout ce que l'on voit aujourd'hui et ce avec quoi on nous rabâche les oreilles, les crimes, les trahisons, les compromissions, les complots, les informations inutiles, les disparitions et toutes ces petites bassesses qui souillent nos quotidiens, je n'aurais pas eu besoin de cette malencontreuse seringue pour consacrer mon existence à la fin de cette planète condamnée et moribonde. [Amen]

« Comprenez bien que tout cela me soulève le cœur. Encore ce soir, nous avons bâfré plus que nécessaire, consommé et fait tourner malgré nous un système à bout de souffle qui génère l'aliénation et la mise en esclavage de toutes les parties de la population, et je remercie à cette occasion les universités, leurs présidents et doyens et tout le personnel pour leur accueil chaleureux durant ces quatre jours, mais nous avons encore inévitablement produit notre lot quotidien de déchets dont les moins chanceux d'entre eux finiront en crémation produire de nouveaux déchets futurs que nous rachèterons, et les autres, voyageront jusqu'aux décharges à ciel ouvert d'un pays du Tiers-Monde où des enfants estropiés s'amuseront à faire du tri pour obtenir leur pain rassi quotidien sur fond d'espérance de vie et de perspectives si réduites qu'elles nous alarmeraient si nous prenions quelques secondes seulement pour y songer, entre le pet et le rôl post-dînatoire, que sont, comprenez-le, mon discours et vos applaudissements pour ce prix.

« Il est vain aujourd'hui de balancer dans nos discours de remerciement des pelletées de chiffre. Que ce soient ceux du nombre d'espèces végétales ou animales disparues dans l'année ou depuis dix ans, de celles menacées ou en voie d'extinction, que ce soit du nombre d'enfants qui meurent de malnutrition, de maladie curable ici et pas là-bas, des femmes qui succombent sous les mauvais traitements, de ceux qu'on pousse au suicide avec calcul, de ceux qui périssent innocemment dans les conflits, les guerres intestines qui rongent des républiques bancales, les luttes sociales et libertaires, que ces chiffres sont banals, vertigineux mais vagues : ils dépassent notre entendement. Tout ce qu'on sait d'eux c'est qu'ils sont chaque année plus alarmants et de pire en pire. Mais notre échelle est une, unique. Il est si difficile de sortir de son unité, de son corps, de sa tête, pour considérer ce que peut être l'autre, ses aspirations, ses

libertés qui empiètent sur les miennes, son lot de croyances, de règles, sa volonté qu'il essaie d'asseoir sur les autres parce que la société lui dicte que c'est son droit, son devoir de se faire respecter, avec en toile de fond cet apophtegme qui avance masqué : memento mori. C'est peut-être lui qui nous dicte nos folies, lui qui nous radicalise. Parce que l'on sait que l'on meurt, on est peut-être prêt à tout pour jouir ? Au fur et à mesure que les flammes se rapprochent, le scorpion piégé finit par se piquer lui-même, et c'est cette voie que semble avoir choisie notre humanité clopinante, morte à crédit [ici Ratcliff soulève son tshirt blanc et laisse à la foule le temps d'apercevoir un immense tatouage noir et luisant de sueur "Mort à crédit" qui barre son buste] ainsi que l'avait prédit un vieil auteur français honni.

« Voilà donc la voie choisie pour nous. Celles de femmes refusant d'enfanter non par simple égoïsme, mais pour s'éviter l'épouvantable situation que de voir ses propres enfants souffrir leurs mille morts dans un monde devenu impossible et terrible. Que peut-on encore espérer ? Notre compte-à-rebours était lancé depuis longtemps, les philosophes les plus pessimistes, Schopenhauer ou Cioran, diront sans doute qu'il était lancé depuis nos premières foulées sur ce sol, mais depuis quelques décennies inconnues d'eux, la cadence s'accélère dangereusement. Aussi notre présence à tous, ce soir, n'est pas anodine. Bien sûr, quelques étrangers à l'esprit étroit nous prendront jusqu'au dernier pour des charlatans, pardonnez-moi l'expression, finis à la pisse. Mais j'ai eu le plaisir de vous montrer durant ces derniers jours que le bout du tunnel n'était plus très loin chers amis. Mes études finalement abouties, ma machination, si je puis dire, au point, et prête à être mise en construction auront raison de cette intolérable attente, de ce doute pénible : quand tout cela va-t-il donc finir ?

« Pour ceux qui n'ont pas pris connaissance des modalités de la fin de notre espèce, pensée par moi, rêvée par mon père et tant d'autres avant lui, sachez qu'elle a pour nom de code "HOE" pour "Hell on Earth". [ici Juan pouffa, m'expliquant à l'oreille que "hoe" désigne également en argot amerloque la femme de petite vertu] Son lancement s'établira à partir du retour prochain d'une mission spatiale habitée, afin de s'assurer qu'aucune raclure de bidet ne lui survive ou ne lui échappe. Celle-ci sera programmée automatiquement dans les prochains jours au cas où si quoique ce soit de fâcheux devait m'arriver, son lancement ne serait pas perturbé. Les sondes "HOE", disséminées à des endroits stratégiques du globe, foreront de profonds tunnels jusqu'au centre de la Terre avant que n'y glissent de puissantes et dévastatrices charges explosives nucléaires, dont les derniers essais en date nous promettent un joyeux bordel. Les dernières questions techniques et pratiques réglées, le retour des astronautes prévu, la destruction intégrale devrait pouvoir se compter sous cinq années. Cinq années c'est tout ce qu'il nous reste donc à endurer. Largement assez pour moi, afin que je double le volume des bombes et figne les foreuses et leurs trajectoires au poil de fion près. Ce sera peut-être aussi le temps pour nous d'éventuellement tous se retrouver à une nouvelle reprise, si avant moi personne n'a appuyé sur l'ultime petit et tentant bouton rouge [sourire malicieux de la part de Ratcliff qui trouve l'approbation de la foule]. Sachez que c'était un honneur pour moi d'être ici ce soir, nous faisons de

temps à autre de grandes et belles choses, puisse ma contribution en faire partie, vous en serez juges. Si ma santé me le permet je reviendrai avec plaisir saluer les doyens et membres du jury l'année prochaine. La fin est proche mes amis, j'espère que l'alcool ne vous a pas manqué, que mon long et chiant discours ne vous a pas trop engourdi, quoique j'en vois qui dorment au fond de la salle, ou peut-être sont-ils décédés les bienheureux ? [rires] Aaah non, tout de même, je n'ai pas été si mortifère ! Pourvu qu'il n'y aie pas de paradis, ou de vie après la vie, ou d'éternel retour, sans quoi, tout serait à refaire et personne ne supporterait de réécouter encore et encore mes balivernes. Permettez-moi de m'excuser de vous avoir offert un bref avant-goût de ce que peut être l'enfer, et merci, merci beaucoup. Bonne fin de vie à tous. »
[Il sort de la scène sous les applaudissement nourris des invités, certains se lèvent et sifflent, ravis, comme à mes côtés mon petit Vendredi]

Alors voici brièvement, pour finir, comment s'est terminée notre soirée : nous avons encore beaucoup bu après ça, il s'est avéré que Ratcliff avait une descente que je n'aurais pas aimé regrimper à vélo et que la soirée s'est probablement terminée quarante-huit heures plus tard dans un bordel proche d'El Paso, au-delà de la frontière mexicaine, où une congrégation de chercheurs sous LSD essayait d'inséminer de nouvelles maladies vénériennes à la population locale en passant par les mères des fils, qu'on traite habituellement, de putes. Ma pratique du journalisme, plus pantouflarde que celle du reporter de guerre, me força à retourner au calme de ma chambre, au petit matin timide d'un samedi qui me renverrait dans mon pays natal le lendemain. Là, compilant soigneusement le carnet barbouillé, j'essayerais quelques jours plus tard de pondre ce papier dont l'entreprise confinait à la vanité que toute l'histoire m'inspirait. Je savais ce qui arrivait. Ma petite amie finirait peu après par me quitter tandis que je n'avais toujours pas fini ma rédaction. Elle me dit qu'elle partait vivre sa vie seule, à droite à gauche, profiter de sa jeunesse, je l'entendais et, non sans chagrin, lui donnais raison. J'en étais pour ma part incapable. Inconsolable, il ne nous restait, mais je ne lui dis jamais, comme la chanson que j'écoutais en boucle de Ziggy le chantait, que cinq ans à vivre.

FAUSSE ALERTE A MALIBU

Tu as menti.

Tu as honteusement menti. Même si après tout, c'est l'apanage des auteurs que de romancer, fictionner, mythonner⁵⁰, eh bien c'est usant, pénible et décevant. Rien que ça.

On croyait avoir enfin fini de s'escrimer avec ces chapitres sans queue ni tête et voilà que tu en rajoutes deux grosses cuillères de ta soupe. Mais puisqu'on est rendu là, après toute la route déjà faite, j'imagine qu'il vaut mieux ne pas rebrousser chemin ou camper ici ? Bien

sûr.

Si seulement Dieu pouvait faire du Golgotha autre chose qu'un mont de détritius...

DU RIFIFI AU SERVICE PERTES ET PROFIFIFITS

« Après tous les kilomètres que j'y ai roulé, impossible que j'oublie une chose, l' prochain obstacle qui viendra sur ma route : l'accident fatal y est de plus en plus proche de moi. Prendre la vélo, aujourd'hui, à mes âges, c'est accepter de courir le risque de m'faire faucher, de glisser au fond d'une ravine, rouler dans le fossé, comme l'pauvre anglische Simpson⁵¹, sur le Ventoux, pas loin d'ici. Et si c'est une belle tombe, sûr, chaque année les courses y font défiler des coureurs meilleurs, qui voleront peut-être un jour, sait-on jamais, qu'urinent depuis leurs selles sur nos pierres. Je ne sais pas vous, mais mes pissenlits, avec les OGM et les autres pesticides, y sont déjà bien assez jaunes et acides nan ? »

Jocelyn Rucher (1906-1998), ex-coureur cycliste ariégeois du Tour de France 1935/36/38/39 et retraité horticulteur

Notre personnage était installé au milieu d'un bloc de plexy épais, dont un peu plus de la surface médiane inférieure était obstruée par une pellicule adhésive pâlement dorée imitant les bris infimes de cristaux d'ambre, censés masquer les identités de clients assis dans un box où un conseiller allait dans quelques instants les accueillir, mais dévoilant, selon le bon plaisir des gabarits de chacun, des sommets crâniens reconnaissables, dégarnis ou doués de toupet. **Notre personnage**, en fait l'autre, arrivait avec une immédiateté toujours plus proche, gonflant le bloc poumon respiratoire afin d'opérer dans l'urgence, parti au top signal de son manager avec une obligation formelle de « boucler le dossier » en moins de quinze minutes (« quindici » lui avait répété l'autre en lui brandissant ses cinq doigts), offrant par son passage mode Flash Gordon activé, aux quêteurs peïnés, la vue de cet imposant arrivant, la cravate emportée par une assurance bravache, la veste bleue aux reflets mal-assumés d'un pétrole trop factice pour être douteux, mais inflammable, qui sait ? et qui savait faire confiance à ses pieds, sur une moquette posée, usée, peut-on seulement dire pusée ? puisqu'elle semble depuis tout temps avoir souffert de ses propriétaires avarés en soin, pieds qui, après un dérapage de bagnole façon Starsky et Hutch, avaient franchi la porte, étaient rentrés dans l'espace de jeu, par son côté d'une frontière intangible mais réelle à la manière des théâtres et des loges où se répètent les drames d'aujourd'hui (on lit « entrée des artistes » sur leurs portes, ici, on ne

51 Aucune espère de rapport avec la famille américaine ironique et jaunâtre dessinée par Matt Groening.

pousse pas si cyniquement la plaisanterie, bornés à un entendu et conventionnel « accès uniquement réservé au personnel autorisé », un coup de clé par-ci, tirelilalère, et un coup de clé par-là, et cric crac dans ma baraque), nous-y voilà, qu'il dit, nous zy, (il prend le temps de piquer sa victime sans trop d'esbroufe mais en appuyant, au goût du public, un chouilla trop chaque syllabe trahissant un plaisir sadique propre à un type d'homme dont le seul pouvoir est en vérité de choisir d'entrée le ton qu'il opposera à son) VOILAAA.

Notre personnage se demande s'il va lui refaire le coup, de la course folle qu'il a menée depuis quoi, kek minutes ? non sans déconner ? pour tenter de faire examiner, en dernière instance, cette fois, **notre personnage** en sera bien désolé, l'ultime proposition, sur laquelle ses directeurs se sont penchés, ont tenu conseil, et ça vient de la hiérarchie, d'en haut, c'est pas du Babybel, ont veillé, on voudrait naturellement grossir le trait et évoquer un mal de crâne chez l'un d'eux cachant en fait une tumeur maligne mais occasionnant, tout de même ! ce n'est pas rien pour un cadre supérieur ! un arrêt de travail, oui oui, tout bonnement, un arrêt qui enraillerait une machine huilée, ronronnante et dont la rentabilité heurtée, viendrait contrarier une ligne mensuelle, et pour quoi ? pour cause, un dossier, le vôtre, difficilement solvable, mais pas sans solution pour les maîtres ès négociations formés au sein d'un bâtiment qui vous le comprenez peu à peu, abrite cette sorte d'entreprise occupée à offrir une richesse qui ne s'achète jamais si ce n'est au prix d'une vie (pour les plus chanceux), ou pour les plus pessimistes, une mort à crédit. **Notre personnage** en costume reprenait ses couleurs, soufflait lentement afin de ne pas expulser le torrent d'un discours amoureux, empathique aurait-il dit, cloué tout de son long de silences prêts à laisser toute ouïe son oreille rabattue aux lamentations saugrenues et toujours plus inventives que l'esprit humain pouvait tirer d'une situation miséreuse, précaire, pour ne pas dire merdique. Et **notre personnage**, de son côté, se demandait, fixant depuis son entrée dans le box un point fixe qui deviendrait sous peu un mince résidu épidermique vilainement cicatrisée, trace juvénile d'un acné féroce mais n'ayant laissé en vérité que cette manière de petit gyrophare entre les deux yeux de **notre personnage** (et ça rendait vraiment aisée la tâche de ses locuteurs, ses clients, qui ne devaient pas se soucier de suivre une paire d'yeux vifs et incisifs mais un point médian, sans intérêt quoiqu'un poil, en avait-il un ? drôlatique si on s'imaginait qu'il pouvait clignotait la nuit ou changer de couleur selon les saisons, ou les chiffres réalisés, ou les érections de **notre personnage** ; mais attendez, quand même, **notre personnage** fixait au jugé ce point inexistant dans l'espace jusqu'à un instant, il connaissait le chef qui allait le cuisiner, certes, mais faire preuve d'une telle adresse, chapeau bas non ? mais eh bien ? eh bien ne dit-on pas « une telle adresse » en hommage à Guillaume?), et il se demandait **notre personnage** si **notre personnage** allait finir, oui ou

merde, par la poser sa petite figurine plastique, mal peinte, mais aux couleurs de l'Entreprise, en lice sur les grandes routes de France et de Navarre mon n'veu ! oui, une de ces petites figurines de cycliste sur un socle plastique mal moulé dont les pneus (pour une question d'équilibre il le présume bien) ont épousé un macadam alpin toasté jusqu'à grignoter des jantes d'un temps jadis avant de n'oser, pourquoi pas, aspirer ce coureur à même la route en un mariage salubre. Si ce n'est plus la beauté du sport de jadis qui l'intéresse, vous pensez bien, moins de morts dans les collines, de ravitos explosifs, de ces trognes et carrures paysannes tirant la langue jusqu'à sucer la sueur des amphétamines constellant un adversaire cramoisi, **notre personnage** admet que les cycles sont bien plus sûrs de nos jours, et leurs pouliches, de plus noble extraction, mieux préparées, et qu'il en a lui-même fait l'essai d'une de leurs bicyclettes l'autre fois, leurs véritables bécanes des grands jours lui avait-on assuré, il avait gardé le meilleur pour la fin, après ça, le deuxième cercle commençait sur ces banalités, mais **notre personnage** était rodé aux mises en scène grotesques de l'autre, il fixait le petit pimpon, au milieu du front de **notre personnage**, imperturbable, im-bai-sable s'était-il promis, et **notre personnage** dédaignât finalement, quand tout fut prêt, que tous les astres furent alignés, que de la tour de contrôle imaginaire qu'il avait en tête d'où son chef (il n'aimait pas l'appeler ainsi, c'était son N+1, mais il n'avait jamais voulu devenir pilote de ligne, alors à quoi bon lutter ?) lui avait souhaité un bon vol (et c'est amusant l'ambiguïté soudaine que revêtait soudain ce terme, ooooh, le jour se fit en lui quand il revit toute la malice affichée du contrôleur de la tour au moment où il lâchait ces mots), il finissait par sortir l'éternel petit gris-gris qui lui assurerait, présenté symboliquement devant le client comme un rempart piteux mais très signifiant entre eux, quelque chose du goût de : « I'm part of the TEAM, and you're not buddy, now let me explain to YOU who do the talking here », c'étaient toujours les mêmes gestes, d'abord la poche gauche, toujours, puis la poche droite, et puis, il sortait sa figurine. Toujours.

Notre personnage était assis à son bureau dans un des dix grands espaces (qu'on appelle « openspace » parce que le terme anglophone contient l'idée positive d'espace où bien-être et évolution viennent se fracasser sur l'ouverture, d'esprit, dont il va falloir faire preuve pour accepter et des conditions de travail bruyantes, sans intimité, propices au flicage des managers, confronté aux méthodes de travail et aux espaces de vie de vos collègues mais tout ça, c'est pour le bien de l'équipe, pour sa cohésion, pour servir l'Entreprise à laquelle vous êtes redevable puisqu'elle vous a tendu une main secourable, avouez que c'est vrai quoi, elle aurait pu vous laisser sur le carreau, dans la mouise totale, mais on vous a laissé votre chance et nous n'avons pas été vache), un dossier électronique était ouvert et affiché, « en cours », sur son écran d'ordinateur, et **notre personnage**, qu'on lui avait confié pour la semaine, à sa charge de

la former, parce qu'elle faisait preuve d'un sérieux manque de fermeté, et de ferveur dans ses échanges avec le client, devait prendre de la graine de **notre personnage**. Une des premières choses que **notre personnage** lui avait demandé touchait à la petite photo, découpée d'un série sortant vraisemblablement d'un photomaton, c'était bien sa fille oui, son unique raison de revenir ici chaque jour dans une Mercedes Classe A que ce boulot lui avait permis d'acheter, à crédit, garée éternellement face au gros quatre fois quatre Toyota, ou Groyota, comme **notre personnage** disait en regard du physique de son conducteur qui n'était autre que son supérieur, qui depuis qu'il avait été parachuté à la tête de cet îlot du recouvrement, n'avait eu de cesse de faire des insinuations, des propositions timides voire carrément obscènes ou laisser ses mains languissantes trainer sur le pli d'une veste, d'une jupe, d'un collant, bref, un de ces immondes gros dégueulasses pour qui on a envie de rétablir les sévices dans les bains d'huile bouillante. **Notre personnage** lui avait dit que oui, c'était sa fille, et que de la voir, c'était capital pour l'aider à tenir, lui rappeler pour qui elle faisait vraiment ça, elle voulait dire que ce n'était que rarement enrichissant de faire ce travail de chasse et de harcèlement, elle voulait dire que c'était parce qu'elle voulait pour elle un avenir plus radieux que le sien, qu'elle trimait dans la merde avec de tels porcs autour d'elle, elle voulait dire tout le monde a besoin d'argent, **notre personnage**, les clients, les putes, tout le monde, mais pourquoi au juste et pour qui, eh bien elle c'était pour sa fille, et **notre personnage** en était désolé mais les clients s'étaient fait baisés comme il fallait avec leurs crédits, et **notre personnage**, ce pour quoi on la payait, c'était de récupérer le dû de l'Entreprise auprès de ces gens à l'anus déformé. **Notre personnage** réexpliqua à **notre personnage** les deux types de « produits », de crédits, vendus par l'Entreprise, les premiers, classiques, grosse somme d'emprunt, petit taux d'intérêt rarement variable, intéressants pour l'Entreprise dans la mesure où ce sont de grosses sommes, mais les seconds, ce sont ceux-là qui nous donnent la majorité de nos clients ici, au recouvrement, puisqu'ils sont bien plus vicieux, juteux, les « revolving », les crédits à réserve d'argent sont destinés à la consommation, plafonnés à cinq ou six milles euros, avec un taux d'intérêt variable, des mensualités minimales dont la moitié vient directement reconstituer la réserve d'argent initialement souscrite, c'est à dire qu'ils payent et payent depuis des années pour leur dernière téléche, ou les études du p'tit, et qu'ils reçoivent un message, « il vous reste tant dans votre réserve d'argent », « bah chérie t'avais pas lorgné sur une nouvelle machine ? » et ils rallongent d'autant plus la durée de leur crédit parce qu'ils captent que dalle à la supercherie. Par exemple, **notre personnage** était sur le dossier d'une dame, la majorité du temps on tombait sur un répondeur, avec elle les courriers de relance, réclamations d'impayés, de mensualités de retard restaient sans réponse, alors son dossier avait fini sur l'écran de **notre personnage** qui allait s'en charger personnellement vous voyez, parce que ça devient une

affaire personnelle avec les chiffres, l'Entreprise veut son argent, l'Entreprise si elle récupère son argent récompense **notre personnage** pour sa bonne collaboration, et **notre personnage** veut cet argent parce que c'est pour ça qu'elle est là, avec un jour l'espoir tendre de connaître autre chose de la vie que cette face-là, peu reluisante, c'est pas plus compliqué que ça, tu vois **notre personnage** ? **Notre personnage** lui explique qu'elle dispose d'une belle somme d'informations sur la cliente, sa situation personnelle, son travail, ses numéros de téléphones, ses horaires, mais **notre personnage** sait aussi qu'elle cherche à jouer à la plus fine en voulant éviter l'Entreprise et laisser couler son dossier dans les affres des délibérations de la Justice, mais **notre personnage** lui explique aussi que ça n'arrivera pas parce qu'elle va l'appeler maintenant et qu'elle l'atteindra son chiffre. **Notre personnage** ajuste son casque et déploie le micro devant ses lèvres luisantes tandis que **notre personnage** décroche soigneusement le combiné pour suivre la discussion, **notre personnage** fait le choix d'appeler directement à son travail, sur le numéro du standard, quand la personne à l'autre bout du fil finit par répondre, **notre personnage** se fait passer pour la banque de Madame X, **notre personnage**, très cordiale, sympathique même, demandant des nouvelles de santé de Madame X, si tout se passait bien, oh comme ça, par curiosité bienveillante, souhaitait seulement la prévenir d'une petite urgence et elle ne trouvait pas réponse sur son numéro personnel, était-il possible de la déranger à peine quelques minutes ? oui ? Superbe vraiment, **notre personnage** allait patienter sans problème, et ici l'appât de **notre personnage** était brillamment lancé, dans quelques instants viendrait le premier moment préféré de **notre personnage**, le moment jubilatoire où la proie réalisait qu'elle avait été chassée, trouvée puis piégée et qu'elle ne pouvait plus fuir, et puis l'attente de **notre personnage** ne fut pas vaine, « allo oui ? Madame X à l'appareil », « Madame X, bonjour, **Notre personnage** de l'Entreprise de crédits pour le service Recouvrement » et là, c'est un silence de plomb qui vient de tomber alors que **notre personnage** esquisse un sourire perfide, un bref clin d'oeil et un signe de tête entendu à l'adresse de **notre personnage** avant de poursuivre. **Notre personnage**, comme tous les autres téléconseillers, n'hésite pas à appeler dans les écoles, les hôpitaux, sur les lieux de travail, dans les logements d'autres membres de la famille, pour dénicher, réclamer, toujours à l'oral et sans garder de trace, leur dû, pendant un mois, deux mois, trois mois s'il le faut, ils sont infatigables, parce que payés pour ça, chaque jour, de sept à vingt et une heure en continu, la traque à l'usure (cela veut bien dire ce que ça veut dire) est lancée, sans pitié, sans relâche, sans retenue.

Notre personnage a bien remarqué la nouvelle petite stagiaire à quelques bureaux de lui, dans un axe de vue parfaitement dégagé de l'autre côté de l'îlot, et il s'est délecté de sa petite jupe évasée au moment où elle s'asseyait. Il a regretté d'avoir été au téléphone quand

elle est partie faire des photocopies, soulevant le couvercle récalcitrant de la machine jusqu'à la faire tenir en équilibre précaire sur la pointe de ses pieds, il y aurait d'autres occasions, mais il fallait être sûr de ne pas les louper, surtout pas avec cette jupe évasée qui lui avait fourni un solide prétexte pour coincer son membre durci contre la tranche du bureau, tout en continuant à l'imaginer le serrer fort contre la petite paire de fesses de cette chaire fraîche. **Notre personnage** pensait qu'elle aimerait tant un morceau de son calibre, de cette taille (qu'il imagine bien plus gros qu'en réalité il ne l'est, mais c'est un peu le propre du pénis que d'être de grosseurs variables et de s'adapter aux imaginaires des propriétaires et des bénéficiaires), le sentir fermement passer le long de ses fesses ruisselantes de jeune chienne, ses histoires lubriques occupaient depuis maintenant une bonne partie de la journée l'esprit lubrique de **notre personnage** tandis qu'il devait encore penser à ce qu'il allait enfiler ce soir pour se branler. Parce que **notre personnage**, même s'il n'a pas besoin de ça, vraiment, se dit-il, pour se branler, eh bien c'est sa petite excentricité, il aime bien devenir, se déguiser, dit grossièrement, se travestir et revêtir une tenue complète de femme fantasmée, une lingerie en dentelle coordonnée, des bas et une paire de talons stratosphériques, un haut plongeant offert sur un torse rasé et une jupe courte offrant deux jambes lisses mais bien dessinées et pousse même la coquetterie jusqu'à porter une perruque et s'apprêter dans un maquillage trop souvent peu réussi, mais c'était son plaisir à elle, enfin à **notre personnage**, il n'était pas question de sortir, recevoir des hommes qui lui péteraient la rondelle avant de partir sans payer, c'était son petit jardin secret à **notre personnage**, voilà tout. Maintenant, s'il fallait reconsidérer ce penchant de **notre personnage**, il faudrait dire qu'il fait suite à un niveau de frustration rarement atteint par **notre personnage** en matière d'échange avec le sexe opposé. D'ailleurs il est dit « opposé » dans le texte, c'est clair, comme si absolument tout en lui allait à l'encontre, ou faisait tout pour détourner l'intérêt, la compassion de ces êtres gracieux et attrayants, comme s'il était auto-convaincu qu'il n'y avait plus aucun recours pour lui de séduire une femme, de leur plaire, **notre personnage** se disait, qu'est-ce qu'il me manque au juste face à ces Don Juan qui les détestent, les utilisent, que n'ai-je pas fait correctement, car une fois passé le cercle de la société, aucune femme ne semblait supporter la présence de **notre personnage**, alors le suivre dans un bar un soir, puis chez lui, ça ne s'était plus vu depuis... Alors forcément, cette réticence, cette défiance inspirée au sexe féminin qui l'attirait, **notre personnage** a commencé à la voir, ou à l'imaginer, la sentir, à ne pas la comprendre en tout cas puisque **notre personnage** n'était qu'amour pour elles, se disait-il, force de proposition, et **notre personnage** pour le mépris reçu en retour a commencé à leur en offrir aussi du mépris pour leurs attitudes, si elles n'étaient pas capable de le saisir lui, elles ne seraient bonnes à rien pour lui, elles n'y comprendraient rien à ses délires féminins subtils, elles ne seraient que des

femmes, désirables pour leurs corps, mais rien de plus en somme. Et la haine de **notre personnage** s'est nourrie ainsi, tapie au fond de lui comme un feu au fond d'une cheminée, chaque jour il lui broyait du petit bois pour l'entretenir, ses semaines paisibles, leurs comportements désintéressés lui faisant bien comprendre qu'il n'existait dans aucun univers pour elles si ce n'est celui du pauvre con dont on se sert pour remplir un service au boulot ou réaliser une tâche ingrate, tout ça en plus de naviguer dans un environnement de baise permanente, pas les publicités sensuelles, les films mal écrits, non non dans l'Entreprise même, tout autour de lui, ça baise dans les services, dans les toilettes, les salles de sport, et ça en parle à la cantine, et le lendemain matin tout le monde en rigole, sauf lui, sauf lui qui n'a personne. Alors même si ce n'est qu'une femme, hautement désirable, cette petite stagiaire sera peut-être la bonne, parce qu'il reste un homme, et qu'un homme, c'est rempli d'un truc irritable et increvable : un foutu espoir.

Notre personnage se retrouvait dans une position fort inconfortable car de toute son expérience dans ces bureaux, jamais il ne lui était venu d'oublier à l'un de ses quelconques déplacements la petite figurine du cycliste censée faire écran entre le manant, le bougre, le sale pauvre qu'il se devait de remettre dans le droit chemin, et son équipe, celle de l'Entreprise, le camp de ceux qui sont dans les clous, qui ont payé leurs dettes à la société et savent gérer leur bourse, alors quand bien même ça n'était jamais arrivé et qu'il ne s'agissait là, après tout, que d'une petite figurine plastique ne dépassant pas les six centimètres de haut chargée d'une dose de symbolique et de superstition à défaut d'une once de pouvoir rayonnant qu'elle s'appliquerait à déployer ou sur lui ou sur le client en face, eh bien, **notre personnage**, il s'entendait à le faire, aurait pu bien entendu faire sans, comme si de rien n'était dit-on, oublier la fâcheuse disparition de ses poches de la sus-mentionnée figurine plastique et se jeter dans le grand bassin, tout de go, à son âge on n'avait certainement plus besoin de cela. Seulement, après avoir rituellement tâtonné ses poches, gauches puis droites, puis surpris de ne rien y trouver correspondant à l'élément exact de sa recherche, s'y adonnant une seconde fois scrupuleusement au cas où celle-ci lui aurait d'une façon ou d'une autre échappé, **notre personnage** se vit bien ennuyé, et d'autant plus ennuyé que se sachant pertinemment observé par un client ayant décelé chez lui un éventuel oubli, une faille dans sa mise en place stratégique. Allait-il céder et prétendre avoir oublié quelque chose ? faire passer l'omission pour un stylo au risque de se voir rappeler l'absence du petit cycliste ? non il n'oserait pas me le rappeler ce cuistre, il ne sait même pas de quoi je parle, c'eut été même moins pénible s'il en avait sorti de ses poches un cycliste, mais bleu et blanc encore, et pas rouge et jaune, aux couleurs de l'entreprise rivale, ou tout simplement s'il avait pu bel et bien se trouver dans cette

putain de poche droite comme à son habitude, mais maintenant c'était trop tard, trop tard pour tout. **Notre personnage** feuilletait à vitesse mach trois à la fois les différentes possibilités qui s'offraient à lui afin de garder la face et devant son chef au cas où il déciderait de refaire tout le chemin inverse les yeux rivés au sol en cherchant à localiser l'endroit où se serait tapi la maudite figurine sur le chemin de son bureau jusqu'à ce box, sans tout de même l'avouer à la consternation toute visible de son chef pour ce précieux temps perdu, lui qui s'était dit prêt à voler, et devant son client, qui déjà venu plusieurs fois, coutumier des relances pour impayés, avait déjà vent de sa mimique signature que de présenter la petite figurine avant de rentrer dans le vif du sujet, et pendant tout ce temps, il se mettait à lister tous les endroits de la Terre proche où pouvait se trouver la figurine réconfortante mais perdue, le dernier moment où il l'aperçut, **notre personnage** était certain de toujours la garder, puis la remettre, où qu'il aille, qu'importait le bureau sur lequel il travaillait, dans sa poche d'origine, ce n'était pas un problème de lessive ou de costume, sans doute sa femme ne pouvait-elle, cette fois du moins, en être blâmée, quoiqu'elle pourrait toujours y être pour quelque chose, ne l'innocentons pas trop rapidement cette carne, mais en repensant aux milliers de possibilités où pouvait avoir roulé le petit cycliste, **notre personnage** eut un vertige, fallait-il commencer tout de même en faisant fi des signes ? il ne voudrait pas d'un monde sans règles, et la sienne c'était précisément ce petit rituel qu'il s'était établi, lui donnait entière confiance en lui, et la ponctuation de son numéro par l'installation du coureur plastique, tout autant que l'air affairé et gonflé d'importance qu'il prenait quand il devait se rendre à ses rendez-vous étaient les premiers pas de son numéro, mais là franchement, face à **notre personnage**, tout sec et blanc, roux, le sentant lui-même bouillir sur sa chaise plastique rouge, **notre personnage** se retrouvait dos au mur, il n'aimait pas ça, mais il lui fallait prendre une décision qui entrainerait avec elle son lot d'embarras.

Notre personnage après avoir laissé quelques longues secondes à Madame X pour se remettre du choc reçu par cet appel sur son lieu de travail, s'employa à développer sa ligne de front (les conseillers ayant la primeur d'appel, charge à eux d'établir au préalable leur stratégie d'attaque car ils surprendront toujours plus ou moins l'adversaire), « Madame X, je vous appelle car nos différentes relances n'ont jamais trouvé de réponse et que vous venez de passer au dernier palier du service de recouvrement pour plus de quatre mois de retard et d'impayés sur le crédit et les mensualités que vous avez contracté via notre organisme, ce crédit auquel vous avez souscrit, conformément à son contrat que vous avez lu et signé, vous vous êtes engagée à le payer, pourquoi n'est-ce plus le cas depuis quatre mois ? Le retard s'accumule et les mensualités se multiplient madame X, vous refusez nos communications, vous ne répondez pas à nos courriers, vous préférez peut-être devoir en discuter directement devant les

huissiers ? » tout cela, **notre personnage** le lança d'un bloc avec énergie et sans hésitation comme de la voix d'une mère grondant son enfant sans laisser à son interlocuteur le temps d'échafauder la moindre réponse. A l'autre bout du fil, Madame X s'évertua à balbutier des débuts d'explications laborieuses et peu satisfaisantes pour **notre personnage** qui prit sur elle quelques instants et se dit prête à l'écouter s'il y avait le moindre problème, mais **notre personnage** gardait bien à l'esprit qu'elle la tenait et que Madame X prendrait pour les autres, payerait pour les autres, pour le moment toujours en fuite devant leurs services, « Madame X, j'entends vos explications, nous connaissons tous des problèmes d'argent de temps à autre, mais ce n'est pas une raison pour ne pas répondre à nos appels ou nos courriers, moi cela me donne juste l'impression que vous cherchez à nous éviter et nous la faire à l'envers et jouer au plus malin avec nos avocats et notre service juridique plutôt que de chercher et d'accepter de trouver des solutions comme des adultes Madame X, alors moi Madame X je vous propose aujourd'hui de régler vos impayés et vous acquitter des frais de retard et d'ajuster vos mensualités à votre niveau », **notre personnage** le savait pertinemment, sa négociation venait de commencer, la totalité du ticket de caisse des quatre mensualités avec retard était bien trop ambitieuse, irréalisable, mais elle avait de la chance de tomber sur une cliente qui culpabilisait et se défiait de finir devant la Justice, « alors si la somme des mensualités est trop importante, peut-être une partie aujourd'hui et le reste le mois prochain avec votre mensualité habituelle ? », à l'autre bout du fil, Madame X tentait d'expliquer à **notre personnage** qu'elle s'attendait à ce que sa banque l'appelle, et c'est pourquoi elle avait répondu sans crainte, car sa carte bleu était bloquée, qu'elle ne pouvait plus rien payer, pas même ses courses et qu'elle ne subsistait qu'en empruntant de l'argent et que c'était humiliant, et **notre personnage** décida à cet instant de passer à la vitesse supérieure de sa négociation en durcissant son ton, « écoutez Madame X, j'entends tous vos problèmes, seulement depuis plus de quatre mois nous aurions eu le temps de trouver des arrangements, et notre service pense que vous n'êtes pas de bonne foi Madame X, moi je peux vous aider à trouver des solutions seulement j'ai besoin de pouvoir vous faire confiance et pour cela j'aimerais qu'ensemble nous testions votre carte bleu, avec un montant ridicule, juste pour me prouver votre bonne foi », et **notre personnage** mettait par là Madame X devant un sérieux dilemme, ou sa carte bleu fonctionnait et depuis le début ses bobards étaient une nouvelle tentative de fuite devant les assauts répétés du créancier, ou sa carte bleu était bloquée comme elle l'avait dit et le dossier se retrouverait gelé un temps indéfini ce que détestaient et le conseiller, et le service, et l'Entreprise, incapables de réaliser leur chiffre, jusqu'à ce qu'il soit expédié au service juridique pour une issue dans les deux ans devant un tribunal pour que l'Entreprise récupère ses thunes, mais avant d'en arriver là, **notre personnage** qui avait encore quelques atouts dans sa manche, était certaine que le paiement

passerait, entrant une somme de quelques centimes sur son terminal, elle dit « Madame X, je vous écoute pour les chiffres de la carte bleu », et le paiement passa, « Effectivement, votre banque ne semble pas encore tout à fait fermée quant à vous laisser régler vos dettes, nous allons maintenant tester avec une mensualité au moins n'est-ce pas Madame X ? car si vous m'avez maintenant prouvé votre bonne foi, le fait que votre carte fonctionne veut dire que vous essayiez de nous mentir tout à l'heure », et Madame X de se récrier naturellement, « je vous écoute pour les chiffres de la carte Madame X », et après quelques tergiversations, la mensualité passa, le chiffre que se devait de remplir **notre personnage** aussi était atteint, mais elle pouvait encore aller plus loin, elle le sentait, le savait, elle la tenait prête à la réduire en miettes au creux de sa main avec toute l'impunité que lui confère la distance et l'anonymat de l'appel mais aussi la fermeté de la voix et la puissance des mots savamment choisis, **notre personnage** décida par pur sadisme de remuer le couteau, « Madame X j'ai le regret de vous annoncer que le paiement est... passé lui aussi, nous allons faire une dernière tentative ensemble et ce seront les trois mensualités manquantes adjointes des frais de retard, je vous écoute pour les chiffres de la carte », et la cliente rechignait sans conviction de l'autre côté de la ligne, on lui volait tout ce qui lui restait, que ce n'étaient pas des manières, d'être traitée ainsi, comme une voleuse de poule, **notre personnage** disait à part du téléphone pour **notre personnage**, « c'est son barouf d'honneur, faut laisser pisser », que l'Entreprise était une salope et qu'elle savait qu'elle s'était fait prendre en beauté et comme jamais avec ce crédit à la con, mais **notre personnage** décida de couper court aux jérémiades de la ménagère, « Madame X, excusez-moi de vous interrompre mais peut-être voudriez-vous raconter votre volume de "Ma vie mes impayés" devant un tribunal, encore que si vous n'avez pas l'argent pour régler nos mensualités, je doute que vous trouviez un avocat capable de vous défendre et pouvoir vous donner raison sur toute la ligne, maintenant vous avez sûrement beaucoup de choses à faire, comme gagner votre vie pour nous rembourser, moi aussi j'ai à faire, je vous écoute pour les chiffres de votre carte, si le paiement passe, votre dossier sera bouclé et éjecté des services du recouvrement aussi longtemps que vous vous acquitterez de vos mensualités et s'il ne passe pas, je serai bonne à vous pister une fois de plus le mois prochain, puisque je n'ai pas grand espoir que l'initiative vienne de vous, la décision vous appartient et elle est à prendre maintenant Madame X », **notre personnage** savait qu'en l'ayant acculée ainsi, elle aurait obtenu tout ce qu'elle voulait de la cliente, elle montrait de plus en plus de faiblesse dans son caractère, dans ses réponses, elle cédait en bloc, et elle céderait aussi sur le dernier paiement, elle passerait un nouveau mois dans le rouge avec ses deux enfants à charge à faire des ménages, mais ça, ce n'était pas le business de l'Entreprise, **notre personnage** rentra une dernière fois les chiffres de la carte de Madame X, le paiement était en cours de traitement,

notre personnage lui souhaita une bonne fin de journée bien cordialement, le paiement était passé. **Notre personnage** se tourna radieuse vers **notre personnage** et lui dit, « tu vois, déclaration de l'indépendance de l'état d'Israël : "avec un peu de bonne volonté, les rêves deviennent réalité" et ça fonctionne toujours comme ça, ils mentent autant qu'ils respirent, ils me dégoutent ces pauvres merdes ». **Notre personnage** se mit à penser à sa fille, qu'elle irait chercher ce soir chez sa mère, et elle se mit à divaguer quelques instants, pourvu qu'elle ne mette jamais un pied dans le monde du crédit comme elle.

Notre personnage avait imaginé la nuit dernière une quantité de scénarii possibles quant à la manière d'aborder **notre personnage**, il s'était déguisé en elle, sur la base de sa tenue de la veille ou de ce qui s'en rapprochait le plus parmi sa petite garde robe, côté penderie féminine, et il avait joué bizarrement leurs deux rôles, celui un peu romancé le représentant comme l'homme providentiel, cependant habillé comme un travesti, venu la tirer de quelques pétrins administratifs inextricables quand on est une jeune stagiaire se disait-il, et celui de la jeune femme dépassée par cet environnement ouvertement machiste, ces missions à responsabilité à la limite de l'indignité mais dont il n'est parfois pas si facile de se tirer habilement, il l'imaginait préparer un café pour la réunion pré-mensuelle des chefs de service qui allaient ensemble faire des tours de table et présenter, discuter leurs chiffres respectifs, ou il la voyait simplement chargée de mettre de l'ordre dans un local d'archives exigü, son rêve, quelques mètres carrés intimes et bienvenus pour faire plus ample connaissance tandis qu'il agitait de bas en haut son membre devant ses bas résille. Parfaitement alerte dans la matinée, n'accordant qu'une écoute toute relative aux clients et aux dossiers défilant sur son bureau informatique à mesure que leurs appels retentissaient, la chance sourit à **notre personnage** quand ce matin-là, il se rendit compte qu'effectivement, **notre personnage** était chargée de compiler une somme de documents en vue de la fameuse réunion mensuelle des chefs de service, et que de là où il était, il avait une vue certes confuse mais une connaissance tout de même assez précise du contenu des documents que **notre personnage** faisait défiler sur son écran pour savoir qu'un long aller-retour à la photocopieuse se préparait. **Notre personnage** avait enfilé une jupe noire virevoltante quoique courte, qui s'élançait de part et d'autre de ses fesses à chacune de ses tribulations, et quand elle dirigea ses pas vers le local où s'accumulaient à la fois les tonnes de papier et la machine qui les imprimerait, **notre personnage** en fut dans un premier temps médusé (comme tout le reste de l'office masculine qui suivit sa trajectoire d'un mouvement de tête panoramique), avant qu'un signal d'alarme ne retentisse intérieurement et ne mette tous ses sens aux aguets et le décida à prendre sa suite en catimini, pourquoi pas un petit café, avec ce temps n'est-ce pas ? puis il entra à pas de velours, couvert

par le brouhaha méthodique de la machine occupée à sortir des liasses d'informations chiffrées et statistiques, tandis que **notre personnage** récoltait son fruit et d'un mouvement de rein, se tournait vers la table du fond afin de les compulser en un seul bloc hétéronome qu'elle reliait d'une spirale plastique pas si simple à manipuler à une flopée de trous préalablement réalisée avec un outil perforateur idoine. De sorte que **notre personnage** ne remarqua pas de suite l'irruption dans la salle chargée de labeur de **notre personnage**. De sorte que **notre personnage** ne put pas remarquer que **notre personnage**, subrepticement, et avec toute la malignité qui caractérisait son plan en cours d'exécution, avait annulé la fin d'opération de la photocopieuse et donc l'impression des dernières pages des derniers documents et qu'il fallut attendre un silence retombant abruptement dans la pièce pour que **notre personnage** lève les yeux et se rende compte que 1) une personne se trouvait désormais dans la pièce close où elle était affairée à la compilation des documents à remettre à son chef de la meilleure des façons et dans les meilleurs délais, 2) après un second examen, quoique non exhaustif, il y avait une couille dans le potage quelque part avec les photocopiés imprimés car il manquait deux recto-verso au dernier exemplaire, ce qui impliquait A) que les deux pages manquantes étaient peut-être disséminées parmi un autre exemplaire qu'il faudrait défaire puis réassembler afin d'en avoir le nombre correct et d'en voir l'intégrité respectée, B) ou que les deux pages manquantes s'étaient perdues dans une matrice (physique ou virtuelle) dans l'ancre de l'imprimante gigantesque, auquel cas, si c'était physique elle préférerait ne pas avoir à mettre les mains dans pareil engin sous peine d'y foutre un merdier plus grand encore que celui théoriquement présent, mais que si c'était virtuel alors, elle n'aurait pas grand mal à relancer la copie des deux dernières pages exclusivement, C) ou que cela venait d'un quelconque problème de panne mécanique ou informatique qui la dépassait et la présence de ce drôle d'oiseau, qui depuis son entrée et que **notre personnage** a remarqué sa présence, n'ayant pas décillé ou détourné les yeux de son coin de la pièce où elle se tenait au point qu'elle se serait presque retournée pour savoir si dans son dos ne dansait pas silencieusement, disons une truite ou un poulet anthropomorphisé avec des fleurs hawaïennes autour du cou, semblait assez peu rassurante bien que ce fut exactement là le type d'homme qui, **notre personnage** se le dit, avait tout à voir avec des engins électroniques, et donc puisse être d'une quelconque utilité dans la situation présente. Passées ces quelques secondes hostiles de jauge mutuelle à la façon des westerns où deux êtres se calculent le temps qu'une pelote de paille traverse péniblement la scène, **notre personnage** se dérida et salua **notre personnage** qui avait à la fois cette bouille surprise et embêtée, ce à quoi, **notre personnage** faisant fi de toute sa culpabilité, s'intéressa à son problème, et **notre personnage** lui expliqua alors la soudaine disparition des deux pages, qui devait être ce matin-là, l'enquête brûlante sur les lèvres de tous les détectives du bureau de

L'Entreprise. Aussi **notre personnage** laissa tout d'abord **notre personnage** lui faire part de ses idées, et lui, en homme de grande expérience avec ces phénomènes surréels, s'amusait à la guider et la raisonner lorsqu'elle quittait les rails de la bonne voie, et ce n'est que lorsqu'elle se colla contre l'écran des tâches en cours de la photocopieuse qu'il se rapprocha imperceptiblement d'elle. A cette distance, **notre personnage** pouvait humer le parfum discret mais qui emplissait tout un coin de cette pièce parmi l'odeur propre des ramettes de papier où elle s'affairait précédemment, maintenant il le sentait se plaquer sur ses muqueuses, et rien que le fait d'imaginer le mot muqueuse et sa connotation liquide, sexuelle, le fit durcir, et à cette distance ce n'était pas le seul danger car la jupe affriolante s'était soulevée, une fois, deux fois, de la table où étaient disposés les fascicules brochés et terminés jusqu'à la machine contrariée où elle lui faisait dos et s'évertuait, tout en rouspétant gentiment et avouant ne rien y comprendre à ces « sataneries », à chercher la cause de son malheur, ne se doutant pas, que tapi dans l'ombre et bloquant l'unique sortie de sa masse, en attendant son heure pour bondir, son malheur se trouvait précisément dans son dos à elle. **Notre personnage** fit, après plusieurs manipulations sans secours et un gazouillis d'automate d'où plusieurs turbines et le moteur faisaient vrombir le dispositif, le tour de la photocopieuse et se courba à la manière d'une équerre, les mains sur les genoux et la tête au niveau de la desserte pingre où elle s'attendait à ce que quelque chose sorte, en vain, si ce n'est toujours plus d'excitation chez **notre personnage** du fait que sa position découvrit pour son plus grand bonheur le sommet de l'arrière des cuisses dorées de **notre personnage**, la fine commissure et le rebond tant espérée de sa paire de fesses, le mince ruban écarlate la fendant et remontant vers un inimaginable et complexe enchevêtrement de dentelle qui de dos achevait de déshabiller en beauté un cul galbé et de face, devait vraisemblablement couvrir un pubis qu'il aimait à imaginer comme lisse et parfait. **Notre personnage** sentait sa paire de couille mijoter sur le feu de son excitation, en lui se dressait comme une flamme son pénis prêt à tout fendre telle une épée, il avança timidement son mètre quatre-vingt de gaucherie et tandis qu'elle guettait toujours l'éventuelle sortie des artistes de la machine, le bout de ses doigts caressa de manière furtive le ruban encreur de son entrejambe ce qui surprit **notre personnage** qui le sentit, et qui d'un bond et d'un cri se retourna avant de voir s'affaler sur elle, un monobloc frénétique d'ardeur libérée, une pine assaillante et des mains par trop entreprenantes occupées à désordonner une tenue soignée et déflorer l'intimité de **notre personnage** alarmée, acculée parmi les kilos tranchants de papier vierge d'aucune aide. L'horreur a plusieurs visages, dont celui de la solitude dans un monde surpeuplé. **Notre personnage** n'en reviendrait jamais.

Notre personnage se demandait enfin comment est-ce qu'il avait fait pour se retrouver

là ? et c'était une question rhétorique, parce qu'il le savait pertinemment, mais en jetant un coup d'oeil dans les boxes qui le jouxtaient, à droite et à gauche, avec leurs conseillers affairés et leurs clients pliés en prieurs pour leur sort, sa question raisonnait avec une tonalité plus fatale, plus générale, comment fait-on pour en arriver là ? à quémander un semblable, engoncé dans un complet deux pièces bon marché mais repassé et son air de décisionnaire odieux sur nos vies, d'un peu de clémence sur les échéances du mois en cours, de nous faire sauter les frais de retard accumulés, si possible, parce que ce ne sont qu'un symbole de sanction, de punition pour des gens déjà dépassés, témoigner d'un brin de compréhension pour nos situations de vie, ses accidents, toutes les raisons qui font qu'on a pu être dans le besoin, avoir recours à l'aide momentanée d'un crédit mais qui ni une ni deux s'est retournée contre nous, et s'est avérée être non plus une échelle de sortie d'une impasse financière mais un facteur de poids suffisant pour nous faire couler au fond du puits. **Notre personnage** imaginait toutes ces raisons, il examinait mentalement les situations dans lesquels de jeunes parents, des retraités, des employés esseulés ou licenciés par surprise, s'étranglaient avec leurs ressources trop chiches dans lesquelles le moindre loisir, la moindre dépense superflue était à proscrire, et puis il y avait les enfants, avec leurs modes et leurs crises, et puis il y avait des grand-parents qui peinaient à s'en sortir, et tout le monde ne mangerait peut-être pas à sa faim, et ce n'était pas facile à accepter, surtout pas pour les siens, nourris dès leur plus jeune âge avec des rêves d'un niveau de vie qui ne serait, sans être défaitiste, jamais le nôtre. Et **notre personnage** s'était rassis, après quoi ? quinze bonnes minutes de fuite ? sans aucune montre pour l'attester, mais il était de nouveau là, en face de **notre personnage**, l'air complètement défait après avoir visiblement cavale dans les couloirs, surpris son chef par cet oubli (réel) prétexté tandis que l'heure du rendez-vous tournait, après avoir retourné ciel et terre à son bureau en un bordel pas croyable, mais en vain, il avait dû se faire une raison, à l'idée que le petit cycliste était bel et bien perdu, tout en s'épongeant du revers de la manche le haut de son crâne dégarni, en se passant de l'eau fraîche sur le bout de la truffe pour reprendre ses esprits, puis il avait condescendu à redescendre dans le boxe, poussé par des forces bien plus puissantes que celles de sa volonté propre, comme si toutes les lois du monde le poussaient au cul afin qu'il réintègre cette cage au lion roux, alors que non, c'était juste **notre personnage** qui venait de bon aloi se présenter pour régler leur petit problème, et cela semblait insurmontable pour **notre personnage**, pas dans un monde sans petit cycliste de plastique mal dégrossi et peint avec le bout de la pine en rouge, non, mais l'Entreprise était plus forte que ça, que lui, et **notre personnage** était là, suant à grosse goutte, ayant perdu la moindre once d'idée de comment les choses devaient maintenant se dérouler, il était mal-assuré, tout pouvait à présent mal se passer. Alors **notre personnage**, qui était face à une sorte peu commune de rouquin mutique

qui ne lui rendrait en aucun cas la tâche facile, prit son courage à bras-le-corps, ouvrit le dossier du concerné et vit la chiée de mensualité de retards, le montant du crédit initial et ce qui en avait été remboursé à l'heure actuelle, c'est à dire, pas tripette. Et après tous les courriers de relances, les tentatives infructueuses d'appels, un beau jour, **notre personnage** avait eu le plaisir de voir **notre personnage** poil-de-carotté, devant lui, tandis que le service recouvrement pensait à classer son dossier sans suite dans la section des pertes, dans ce même bureau, ouvert à négocier des mensualités plus petites en regard de ses revenus pas mirobolants, il fallait bien le dire, ce à quoi **notre personnage** rétorquait que s'il voulait négocier de plus petites mensualités, il fallait aussi sérieusement commencer à songer de les payer, les mensualités, et la situation n'avait pas beaucoup avancé depuis un peu plus d'une année, ils s'étaient revus à plusieurs reprises selon le bon vouloir de **notre personnage**, et **notre personnage** définit clairement que l'autre se payait sa poire, tout en daignant à se pointer pour l'art de négocier presque chaque fois, il était reparti avec une baisse notable du taux d'intérêt sur son crédit de la part de l'Entreprise, sans toutefois payer davantage, mais avec un sac de goodies aux couleurs de l'Entreprise pour lesquels **notre personnage** avait plus sérieusement insisté que tout le reste, et ça avait commencé à se voir, qu'il se payait notre tête quand il enfilait la casquette et le tshirt par dessus son anorak, avant de sortir. Et tandis que **notre personnage** refaisait à haute voix le bilan de tous ces mois d'impayés, de l'engagement contractuel qui liait **notre personnage** à l'Entreprise, tiens, il ne portait ni la casquette ni le tshirt cette fois-ci, que **notre personnage** faisait encore le maigre compte des possibilités qu'il leur restait pour sortir positivement de cette affaire, comme des adultes responsables, **notre personnage** ne portait aucune attention aux dires de **notre personnage**, il ne faisait aucun effort pour quitter son air apathique, et **notre personnage** se disait, putain mais personne ne l'a obligé à venir, pourquoi me faire ça à moi, j'ai des centaines de dossiers à traiter et je me coltine ce babache dont je ne vais strictement rien tirer, et bordel à queue, où est cette saloperie de figurine, et après tout, c'était vrai qu'il n'en tirerait pas grand chose, aussi vrai que le sac posé aux pieds de **notre personnage** contenait assez de balles pour faire un nouveau trou dans chaque cul assis au sein de ce bâtiment, aussi vrai que le nombre de grenades et de chargeurs viendraient rompre une somme de tranquillité et de bien-être au travail durement acquise avec des mathématiques, aussi vrai que tout ce merdier avait été acheté avec les fonds du crédit que **notre personnage** avait contracté, aussi vrai qu'ayant la primeur de l'entrée dans le boxe, il avait pu poser sans souci son lourd bardas et qu'il était rompu aux gestes de monter une arme en trois éléments séparés en quelques secondes, gestes qu'il avait répétés, et répétés inlassablement jusque dans le noir complet et à la naissance d'habitudes mécaniques, en préparation au carnage que **notre personnage** se proposait d'effectuer. Lui aussi chassait, il

attendait le moment opportun, et **notre personnage** pensait à **notre personnage**, comme s'il avait lu en lui, que quelque chose le trahissait dans son regard froid et impassible, et que c'était pour ça qu'il était parti, qu'il était en nage, parce que **notre personnage** ne tenait plus en place et qu'il piaffait, se faisait dessus, et **notre personnage** se demandait si c'était le moment venu, pouvait-il encore douter ? encore attendre ? il manquait cette petite figurine de coureur cycliste dans laquelle il avait tant placé, espéré, c'était un signe, ce petit sprinter couleur de sang. Où était-il passé ?

UN AVANT-PROPOS QUI S'EST ELOIGNE DU RESTE DU TROUPEAU

Hier encore

la Littérature m'étourdit.

Je lisais Borges et ses contes infinis

Kafka et ses systèmes déraillaient

Dosto, Wallace, Céline, je lisais deux livres

Huysmans A rebours dont le goût âpre était comme celui d'une héroïne

un parfum de drogue addictif sans cesse recherché dans de nouveaux délires

et Bolano et ses Détectives

un tableau final éblouissant pour nos poésies juvéniles.

Je pensai, tout était dit, il n'y avait pas la moindre trace d'espérance quant à approcher ces sommets

mais je me trompais

car quelques grandeurs avec lesquelles frisent ces œuvres, leur puissance illimitée, je veux dire,

c'est ça la Littérature, des claques dans la gueule de lecteurs timides et marginaux pour tenter

de les réveiller, de ne pas les conforter dans leur choix du monde de la liberté et de l'ivresse, en

un mot : l-ivre.

Et je me disais, quelle pierre apporter encore à tout ça.

Ce n'est pas une histoire de succès, de rançon, de publier, d'être publié, la Littérature c'est une

histoire d'écrire, puis d'être lu si l'heureux hasard existe

et j'ai pris le parti d'écrire

pour moi, pour d'autres si cela leur sied, pour mes amis, et en secret, pour me lancer dans une

manière de thérapie, plus grave et profonde, pour ma poésie, pour me jeter au dehors de moi-

même et me contempler comme un gisant sur le trottoir, de la fenêtre plus haut, à quelques

mètres

et ça a toujours quelque chose de douloureux

de risible

mais ça crie quelque chose, ça veut dire
puis au final, ça existe.

Et un soir

j'étais sur un banc avec un ami que j'aime

– un banc des Invalides si ça peut faire sourire –

et je comprenais une chose certaine depuis un moment mais qui venait tout juste de naître
dans mon esprit

Un jour, il n'y aura plus de Littérature.

Ça ne tient pas tant du fait qu'on soit de moins en moins à lire

et donc par corollaire à écrire

qu'on nous bouffe notre temps de cerveau disponible, nos vies

tandis qu'on jongle avec le travail, les soucis, la vie sociale, virtuelle, politique

et des problématiques existentielles qui perdent certaines raisons et précipitent des systèmes

Aujourd'hui

tout ce terrain miné d'une complexité et d'une densité inouïe est une aubaine pour la
Littérature qui saura l'appriivoiser, mais la Littérature n'est plus, ou si peu, que réduite à la
chronique des dérives.

Dans une ère où on se sacrifie et où on nous promet un bonheur à venir

plus personne ne veut lire

plus personne ne veut être ramené face à lui

plus personne ne veut plus de pénible qu'il n'en a emmagasiné toute la journée frayant parmi
les fous et les assoiffés

et plus personne ne vient contester

pas même les oasis.

Voilà.

Vingt-cinq ans que mon pays vit sous une militarisation quotidienne, une sécurité vomitive,
afin de tranquilliser l'honnête créateur de sa vie, de son bon service à la patrie par son labeur
soumis, sa complicité et son vote actif

Vingt ans que plane sur le monde la hantise bien utile du terrorisme – pauvres gosses –

Et bien plus, que tous les idéaux ayant une once de bon sens ont déguerpi de notre galaxie

C'est un sacré foutoir ici

Une belle merde

avec quelques éclats de poésie, rares quand on sait les voir

et du désespoir à perte de vue comme dans les décharges

difficile de ne pas croire que tout soit déjà perdu.
Tout ça c'est une histoire de nature corrompue
de course trafiquée depuis le début,
alors oui,
c'est sans espoir
mais pas comme nager à contre-courant
Pas comme se souvenir des rêves
Pas comme rajeunir ou remonter dans le temps
Des gens parlent d'avant-propos
d'autres de post ou préface, de note d'intention, de dédicace
n'épiloguons pas
bientôt la Littérature sera une arme sans usage
et personne n'aura plus écrit la fin de notre histoire
car personne ne pourra la lire
alors personne ne saura plus
et on continuera à buter sur le même mur dans les ténèbres desquelles nos âmes entières
seront nimbées
Avec le temps
personne ne se demandera plus
pourquoi
pourquoi
pourquoi
nous sommes tous perdus.

AND GOODNIGHT

Tim et Murphy revenaient de la capitale dans un de ces bus low-cost au gros cul qu'on a l'habitude de voir traîner dans les bandes extrêmes des autoroutes. Des bus d'où le chauffeur pique du nez toutes les minutes, des assises spartiates pour des gens qu'on a habitués à peu d'égard, des gens qui ne s'indignent même plus quand on leur annonce dans une langue incompréhensible, car massacrée par un microphone lui aussi premier prix, que les sanitaires sont hors service pour toute la durée du voyage, un trajet chaotique qui toujours, avoisine le nombre d'heures de sommeil que l'on a à rattraper mais toujours aussi, que la présence de mioches brailleurs et de gens qui crient plus qu'ils ne répondent dans leurs engins téléphoniques, rendent impossibles. Tim aurait préféré ne pas accompagner Murphy, et vice-

versa, mais l'un comme l'autre sont fauchés, comme les blés, comme deux pignoufs plumés qui reviennent de Vegas⁵², parce qu'ils ont fait un saut à la capitale et qu'ils ont claqué leur bénéf de dealer junior dans de nouvelles graines et des cocktails un peu trop forts. Alors comme ils en sont au même point, ils s'accommodent l'un de l'autre. Avant de monter dans l'engin, il y avait cette réticence, cette crainte d'être reconnu pour ce que l'on est, car tous les deux savent, par ouï-dire le chemin emprunté par l'autre, et puis le bus s'est rempli, tandis qu'eux, exposés plein soleil, se liquéfiaient sur la marche de l'autobus car le chauffeur examinait soigneusement leur billet, cherchant une erreur qui n'avait pas lieu d'être. Et puis les allées se remplissaient de bagages, les banquettes finirent par être toutes occupées sauf une que Murphy aborda d'un air conquérant, se retranchant derrière son sac telle une muraille et défiant du regard tout étranger qui oserait avoir l'audace de lui demander de ne pas s'asseoir à terre pour les prochaines heures à venir. L'erreur qu'a faite Murphy, c'est de relever le pif quand Tim montait finalement à bord, là, eye-contact, et c'en était fini du château imprenable et de laisser errer dans le couloir central du car un camarade. Ouais, il y a eu ce regard chez Tim, mi chien battu, mi homme en détresse, et ça a fait fondre Murphy qui a daigné, encore une fois, laisser quelqu'un empiéter sur son territoire alors que, putain, y'a de la place devant à côté de ce noir, ou à côté ou derrière, et pourquoi toujours moi ?

Ce qui s'est passé au juste, coup de bol, c'est que les toilettes fonctionnaient ce jour-là. Il faisait une chaleur de dingue, du genre, au moment où tu pointes le bout du museau dehors, des gouttes épaisses de sueur te coulent le long des tempes et sous les aisselles pour créer des zones sur ta chemise dans le style serviette éponge à tordre, montrant ta totale inadaptation au climat torride. Mais la clim' marchait pas dans l'engin. Eh oui, on peut pas tout avoir sur un même trajet, des jours c'est les chiottes, d'autres, bin c'est la clim' qui est en rade. Alors comme les fenêtres s'ouvrent pas à moins de les briser, on roulait dans une sorte de four micro-ondes, chaleur tournante pour faire profiter tous les passagers, et le tout avec un chauffeur pas pressé d'arriver, parce que lui aussi fait ses heures, et il n'aimerait pas arriver en avance sur son horaire pour au final rien glander dans son bus, autant profiter du paysage quoi, se disait-il. Tim et Murphy étaient installés presque exactement au milieu du bus. Les toilettes, petite cabine logées en contrebas, près de la seconde porte de sortie latérale du véhicule, se trouvaient exactement dans leur ligne de mire, ils étaient dans la rangée adverse. Je veux dire par là, que quiconque entrait ou sortait dans les toilettes, croisaient les yeux au moins de Tim. Et Tim rendait sans vergogne un regard méprisant, accusateur, plein de condescendance, au faible humain, honteux d'être forcé de se rendre à cette cabine de soulagement physique. Il faut dire qu'en matière de réduit, la cabine de chiotte se pose là : moins d'un mètre carré au sol,

52 Nevada, pas New Mexico cette fois.

la cuvette à moitié encastrée dans la paroi sous le siège du dessus (heureusement hors de vue), son mode d'emploi quant à l'évacuation du superflu, la localisation d'un hypothétique et salvateur papier, ou l'activation du robinet juché au dessus d'un évier format bol de riz, tendaient à confiner au mystère ou à une mauvaise blague de designer jusqu'au-boutiste mais bourré. Bon, récapitulons donc la scène, les chiottes sont de ce côté, de l'autre on a Tim et Murphy, ou Murphy et Tim, dans l'ordre fenêtre-banquette-toilettes, si vous préférez, et puis devant et derrière eux, naturellement, le peuple qui pour rentrer chez lui ne peut se permettre que de s'offrir une telle bétailière étouffante. Rassurez-vous, on y arrive.

Ce qui lui a paru bizarre à Tim, c'est que le black qui s'est approché du chiotte avait pas l'air de savoir ce qu'il faisait. Il s'aventurait, incertain, une main en arrière, posée fugacement sur les reins, et l'autre progressait avec grande difficulté, cherchant appui, à tâtons, au niveau des poignets qui ornaient chaque siège, ainsi que des prises à gravir avant d'attendre le sommet, l'air pur, la liberté. Et Tim, qui même s'il est fin observateur, ne porte pas toujours, exclusivement, son regard sur ce genre de détails, Tim remarque tout ça, alors que le black descend les trois marches qui conduisent au réduit et cherche à actionner la poignée de porte qui se rebiffe, comme si elle savait ce qui l'attendait et que par tous ses maigres moyens elle cherchait à l'empêcher d'entrer, mais l'homme farouche ne cède pas complètement et finit par s'enfoncer dans la souricière, par l'ouverture qu'une porte résignée finit par laisser. Et c'est à ce moment-là, qu'il faut que Tim commence à vous raconter.

« pfffttttt⁵³ »

Là Tim et Murphy échangent un regard surpris, consterné, puis esquissent un énorme sourire du fait de leur réaction simultanée. En un instant, l'ambiance animaux qui cuisent dans le même bain se détend et des œillades moqueuses et pleines d'entendement s'échangent de part et d'autre du voisinage direct.

« PROOOOOOooooOoooo⁵⁴ »

La gêne que l'on pouvait éventuellement ressentir à assister à ce début de concert privé devient nettement plus palpable et partagée à mesure que l'audience comprend qu'elle n'a pas affaire à un banal petit accident, une fuite en somme, mais à un répertoire entier qui va leur être joué, bon gré, mal gré, à leur insu.

« PFFROOOUUUUUUUUtftftftftftftftftft⁵⁵ »

La gêne passée devient dégoût. Les visages se tordent, les derniers sourires laissent place

53 Un énorme pet foireux audible depuis l'extérieur de la cabine.

54 Ici, on grimpe franchement sur l'échelle des décibels, c'est plus franc, plus assumé et on sent la retenue quitter tout à fait, ainsi que son souffle, l'interprète.

55 On rentre carrément dans le dégoûtant. Il vous faut imaginer votre lendemain de soirée, avec les restes de pizza ou de pâtes carbo, les litres de cidre engloutis, et toute la pression qui rejaillit, morceaux en sus, le tuyau se débouche, mais au moins avec ça, on peut repeindre les murs.

au rictus amer l'air de dire : « c'est du sale ce qui se passe là-d'dans, et pour sûr, j'm'y connais ! » Mais les grimaces chastes, les compositions indignées disent aussi : « moi vivant, jamais je n'ai fait tel boucan, et en public en plus ! » On repassera sur le manque d'éducation incriminé, l'hypocrisie et le racisme latents, ayant pénétrés par tous les trous les échanges, les coups d'œil vers le lieu incriminé, les commentaires sur l'animal blessé qui gémit, l'époque est triste et pleine de lâcheté.

« ... ffffflflflflflflflflfl...⁵⁶ »

Le spectacle commence déjà à lasser la majeure partie du public qui se détourne avec pudeur du lieu souillé. Tim regarde Murphy, toujours avec ce sourire pleines-dents-jaunes-du-fumeur-de-spliff et ils trouvent tous les deux marrant la situation présente en attendant impatiemment son dénouement proche. Car le black va bien devoir sortir, s'extirper du cagibi infect, abandonner le monstre qu'il a créé.

« ...⁵⁷ »

Et puis, c'est le silence, des passagers alarmés s'interrogent du bout des yeux ? Est-ce la calme avant la tempêt(e) ? Est-ce que ça va déborder ? Dites à votre femme que je ne l'ai jamais vraiment aimé. Les uns se signent, les autres se rendent à l'évidence, après cette merde, le déluge. C'est l'expectative, personne ne sait sur quel pied danser, parce qu'ils sont tous dressés, on leur a tous appris que quelque chose devait advenir, de mieux, de pire, ils sont conditionnés. Tim et Murphy attendent, avec patience et sagesse, comme le fumeur d'opium qui ne se pose pas la question de savoir ce qu'il adviendra après la fin inévitable de son caillou, mais se contente d'en apprécier une bouffée supplémentaire. Oui, l'image est là : la bouffée supplémentaire d'air corrompu, au milieu de ce bétail docile, entièrement voué à ses problèmes, à son bien-être à lui mais pas des autres, à faire attention à ce qu'on ne piétine pas son petit espace vital, son pré carré, ses plates bandes. La chasse d'eau finit par retentir, le bonhomme met un temps fou puis douloureusement s'extirpe finalement de la cabine qui l'expulse plus que ne le laisse sortir. Au premier regard, c'est dans les yeux de Tim qu'il tombe, et il comprend tout. Non, c'était pas insonorisé, oui, ses yeux sautent de tête en tête pour découvrir les gueules horrifiées, crispées et profondément écoeurées du contribuable. Limite, la mère, dans sa sainte horreur, cache les yeux de son enfant pour empêcher le petit de voir l'origine de l'abominable symphonie qui l'a tant fait rire et lui a fait dire « hihi on dirait comme des prouts », et qui plus est, un nègre ! Oh ce n'est sûrement pas l'image qu'on veut que son enfant aie de ces « gens-là ». Ici, certains se rappellent le bon vieux temps où les lynchaient

56 Il vide son sac le malheureux et tout tombe à la flotte, ou presque, puisque la cuvette ne recueille pas de cette eau précieuse qui vient vous éclabousser les guibolles ou le trou d'balle, à cause du fait que bien sûr, le bus tangué, cahote, et qu'au moindre gendarme couché, y'en aurait partout le mètre carré de chiotte, non, là ça se projette juste contre la paroi métallique dans un éclat caractéristique, difficilement transcribable.

57 Silence, continuez à lire jusqu'au bout s'il vous plaît et ne vous laissez pas perturber par mes commentaires.

pour moins que ça, quand d'autres regrettent définitivement les compartiments racistes et maudissent cette vieille de Rosa Parks⁵⁸. Mais le black qui a lu dans les yeux de Tim, et puis juste après ceux de Murphy, et encore après dans tous les autres qu'il s'était donné en spectacle façon Dolby 6.1 surround, il s'affuble de sa mine la plus basse, honteuse, la plus déconfite qu'on puisse imaginer. Non mais essayez de vous figurer un peu la situation et l'accablement du personnage ! Et tout ça s'est passé pour de vrai ! Vérifique ! Autant le dire tout de go, le type en menait pas large. Il s'était jamais autant et aussi ridiculisé qu'à ce moment-là, alors qu'il avait juste répondu à un appel naturel, un besoin pressant, parce que des coliques lui déchiraient le bide, parce qu'il avait p'tete mangé trop épicé, ou trop de malbouffe à la fois, mais socialement cet appel est tabou alors qu'il est paradoxalement partagé et connu par tous. Et on doit donc faire comme si on passait pas un dixième de notre vie à faire nos besoins ou réfléchir à l'endroit et la manière propice de le faire, sans se faire remarquer, sans que ça schlingue trop ou que ça s'entende, par delà le monde parce que merde, c'est comme ça qu'on est fichu. Le noir a rivé son regard au sol, sur ses pompes tâchées, comme s'il avait maintenant peur d'avoir marché dans toute la merde qu'il avait foutu autour de lui, il a relevé les yeux une seconde pour retrouver à peu près l'endroit où se trouvait sa place – si elle existait toujours, peut-être que la foule voisine ne daignerait pas à accueillir de nouveau ce colporteur puant et pestiféré – et plein d'espoir aussi superbe que candide, il regagna sa place misérable non sans que la foule s'écarte sensiblement à son passage. Voilà ce que c'était que ce bout d'homme.

Et puis en montant, Tim avait bien remarqué un gros loustic, du genre désagréable, aimable comme une porte de prison, qui pousse les femmes enceintes pour monter, oui, lui le premier, pour prendre ses aises sur une place double parce que voyez, j'aime bien m'en foutre plein le gosier, être à mon aise, et qu'est-ce que ça peut vous foutre, j'ai payé ma place comme tout le monde voyez ? Et Tim, et Murphy aussi, après avoir bien rigolé quelques minutes sur l'épisode précédemment relaté (non sans imiter de nouveau les bruits inconvenants et puérils avant de se bidonner), bref, Tim et Murphy, avaient compris du premier regard que CE mec, était un énorme sac à merde. Oui, ça arrive, l'expression est brutale, mais parfois, tout dans la posture, dans la façon d'être en public, d'agir, de s'exprimer, quand bien même celui-ci est père esseulé, qu'il éduque et aide au quotidien des handicapés pour gagner sa croûte, que c'est ce combat qu'il mène qui donne du sens à sa vie tous les matins, qu'il souffre du dos et soutient sa sœur de nouveau sous chimio, qu'il n'a pas gagné à l'hippodrome depuis vingt jours, que son fils souffre de, mettons, l'hépatite C parce qu'il est tombé sur une seringue de camé quand il était bambin alors qu'ils étaient tranquillou billou au parc en train de peloter la femme de ménage, bref, tout le monde a ses putains de problèmes, mais tous ces problèmes ne font

58 Ne peut-on pas dire que depuis, ce pays file un mauvais coton ?

certainement pas de chacun un immonde petit sac à merde ambulante, et heureusement. Alors voilà que le margoulin se lève, s'arrache à son siège et se fraye péniblement son petit bonhomme de chemin dans l'allée. Murphy le remarque le premier, pousse du coude Tim qui, relevant la tête, rayonne la seconde suivante. Ils plongent tous les deux pour rire sous cape et lancent leurs regards espions par dessus le dossier, connaissant tout du scénario à suivre, mais ne désirant à aucun prix céder à l'inconnu une seconde de cette mise en scène. Et quand le gros homme descend les marches, quelques minutes seulement après le passage de l'autre, qu'il s'apprête à ouvrir la porte, qu'une vague d'effroi s'est jetée sur les spectateurs environnants, que personne n'a pris la peine de le prévenir du désastre imminent, parce que tout le monde sent, enfin sait, que c'est un gros con, qu'il s'agit sur la poignée récalcitrante (et cette porte agit pour son bien, se figure Tim qui se signe), que tout le voisinage se penche, happé par sa curiosité de découvrir et le visage de la victime à l'instant T, et l'état du chiotte après le passage de l'autre pygmée – respirons une ultime fois avant le désastre – eh bien je peux vous garantir que dans tout le bus on a entendu :

« OH BORDEL, Y'EN A UN QUI A CHIÉ SES MORTS EN-D'DANS, PUTAIN DE CHIASSE, CA BLAIRE ! »

Oui, la langue française peut encore être belle, pimpante et imagée⁵⁹. Vous conter le reste du trajet ne serait que palabres, ce qu'il nous faut dire, c'est que les toilettes furent évidemment condamnés pour plus d'un voyage, que Tim et Murphy s'endormirent du sommeil du juste peu après, un sourire béat accroché des lèvres aux oreilles. De quoi ils rêvèrent, l'histoire ne le dit pas, mais de fumeries et de bonnes rigolades quant à cet épisode scatologique, il fut sûrement question à maintes reprises par la suite. Et le nègre ? Et le gros ? Et la vie ? Et pourquoi nous sommes tous perdus à la fin ? Qui sait d'où nous venons, où nous allons ? La littérature ne le dit-elle pas ou ne suffit-elle pas ? Les rêveries et les mystères sont une chose sûre. Avec ces écrits en voici une de plus, mais, eh bien, vous me direz, le reste ? Le reste, mes amis, n'est que suppositoire.

59 Ici, une dernière note de bas de page peut s'imposer dans la mesure où le lecteur attentionné remarquera que l'auteur mentionne dans cette phrase la langue française tandis que l'action est censée se dérouler au Texas, état, naturellement, anglophone, si ce n'est plus américain que le reste des Etats-Unis. A cela, le traducteur se doit de répondre et de rappeler au bon souvenir du lecteur ces scènes vues dans des films, des sitcoms, des productions amerloques traduites par-dessus la jambe (parfois par lui-même) mais dans lesquelles à chaque fois qu'il est fait mention de la langue parlée (et donc doublée oralement par des comédiens), il est, bien sûr, question de la langue entendue par les spectateurs pour des raisons simples de compréhension et de logique, quand bien même cela ferait parler Brooklyn ou Papete français. Eh bien ici, c'est la même chose, le traducteur angliciste (moi-même, enchanté) a respecté les faits et lieux, mais bien transposé la nouvelle vers un français écrit, dont sa médiocre connaissance de la langue, pose ici les limites. (*note du traducteur*)